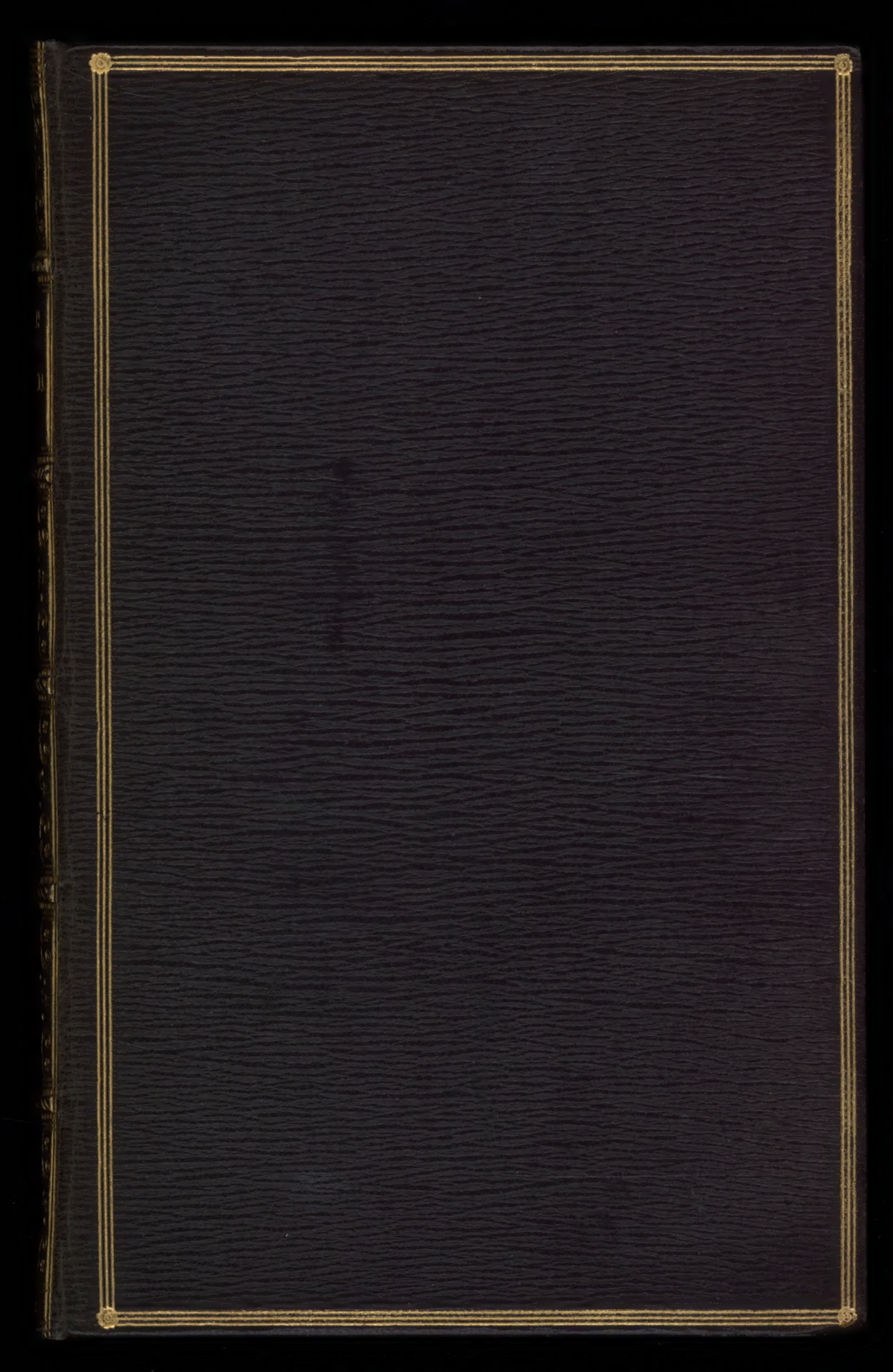



EX
LIBRIS
ROBERT
HOE
T. J. Coolidge Jr.



ŒUVRES
POSTHUMES
DE MARMONTEL,
HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Imprimées sur le manuscrit autographe de l'Auteur.

MÉMOIRES.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez XHROUET, imprimeur, rue des Moineaux, nº. 423;

DÉTERVILLE, rue du Battoir, nº. 16;

LENORMANT, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, nº. 42;

PETIT, palais du Tribunat, galerie de pierre, près celle vitrée, nº. 229.

AN XIII. — 1804.

MÉMOIRES
D'UN PÈRE
POUR SERVIR A L'INSTRUCTION
DE SES ENFANS.

TOME SECOND.

MÉMOIRES
D'UN PÈRE
POUR SERVIR A L'INSTRUCTION DE SES ENFANS.

LIVRE CINQUIÈME.

APRÈS avoir vu M. de Marigny, mon premier soin, en arrivant à Versailles, fut d'aller remercier Mme. de Pompadour. Elle me témoigna du plaisir à me voir tranquille, et, d'un air de bonté, elle ajouta : « Les gens de lettres ont dans la tête un systême d'égalité qui les fait quelquefois manquer aux convenances. J'espère, Marmontel, qu'à l'égard de mon frère vous ne les oublierez jamais ». Je l'assurai que mes sentimens étoient d'accord avec mes devoirs.

J'avois déjà fait connoissance avec M. de Marigny dans la société des intendans des Menus-Plaisirs, et par eux j'avois su quel étoit l'homme à qui sa sœur m'avoit recommandé de ne manquer jamais. Quant à l'intention, j'étois bien sûr de moi ; la reconnoissance elle seule m'eût inspiré pour lui tous les égards que ma position et sa place exigeoient de la mienne. Mais à l'intention il falloit ajouter l'attention la plus exacte à ménager en lui un amour-propre inquiet, ombrageux, susceptible à l'excès de méfiance et de soupçons. La foiblesse de craindre qu'on ne l'estimât pas assez, et qu'on ne dît de lui, malignement et par envie, ce qu'il y avoit à dire sur sa naissance et sa fortune ; cette inquiétude, dis-je, étoit au point que si en sa présence on se disoit quelques mots à l'oreille, il en étoit effarouché. Attentif à guetter l'opinion qu'on avoit de lui, il lui arrivoit souvent de parler de lui-même avec une humilité feinte, pour éprouver si l'on se plairoit à l'entendre se dépriser ; et alors, pour peu

qu'un sourire ou un mot équivoque eût échappé, la blessure en étoit profonde et sans remède. Avec les qualités essentielles de l'honnête homme, et quelques-unes même des qualités de l'homme aimable, de l'esprit, assez de culture, un goût éclairé dans les arts, dont il avoit fait une étude (car tel avoit été l'objet de son voyage en Italie), et dans les mœurs une droiture, une franchise, une probité rare, il pouvoit être intéressant autant qu'il étoit estimable. Mais en lui l'humeur gâtoit tout, et cette humeur étoit quelquefois hérissée de rudesse et de brusquerie.

Vous sentez, mes enfans, combien j'avois à m'observer, pour être toujours bien avec un homme de ce caractère. Mais il m'étoit connu, et cette connoissance étoit la règle de ma conduite. D'ailleurs, soit à dessein, soit sans intention, il m'avertit par son exemple de la manière dont il vouloit que je fusse avec lui. Etions-nous seuls? Il avoit avec moi l'air amical, libre, enjoué, l'air enfin de la

société où nous avions vécu ensemble. Avions-nous des témoins, et singulièrement pour témoins des artistes? Il me parloit avec estime et d'un air d'affabilité; mais dans sa politesse le sérieux de l'homme en place et du supérieur se faisoit ressentir. Ce rôle me dicta le mien. Je distinguai en moi le secrétaire des bâtimens de l'homme de lettres et de l'homme du monde, et en public je donnai aux deux académies, dont il étoit le chef, et à tous les artistes employés sous ses ordres, l'exemple du respect que nous devions tous à sa place. Personne à ses audiences n'avoit le maintien, le langage plus décemment composé que moi. Tête à tête avec lui, ou dans la société de nos amis communs, je reprenois l'air simple qui m'étoit naturel, jamais pourtant ni l'air ni le ton familiers. Comme le badinage ne pouvoit jamais être égal entre nous, je m'y refusois doucement. Il avoit dans l'esprit certain tour de plaisanterie qui n'étoit pas toujours assez fin ni d'assez bon goût, et dont il aimoit à s'égayer;

mais il ne falloit pas s'y jouer avec lui. Jamais railleur n'a moins souffert la raillerie. Un trait plaisant qui l'auroit effleuré légèrement, l'auroit blessé. Je vis donc qu'avec lui il falloit m'en tenir à une gaieté modérée, et je n'allai point au delà. De son côté, lui, qui dans ma réserve appercevoit quelque délicatesse, voulut bien me tenir toujours un langage analogue au mien. Seulement quelquefois sur ce qui le touchoit, il sembloit vouloir essayer mon sentiment et ma pensée. Par exemple, lorsqu'il obtint dans l'ordre du Saint-Esprit la charge qui le décoroit, et que j'allai lui en faire compliment: « M. Marmontel, me dit-il, *le roi me décrasse* ». Je répondis, comme je le pensois, « que sa noblesse à lui étoit dans l'ame, et valoit bien celle du sang ». Une autre fois, revenant du spectacle, il me raconta qu'il y avoit passé un mauvais moment; qu'étant assis au balcon du théâtre, et ne songeant qu'à rire de la petite pièce que l'on représentoit, il avoit tout à coup entendu l'un des personnages, un soldat

ivre, qui disoit : « Quoi ! j'aurois une jolie sœur, et cela ne me vaudra rien, lorsque tant d'autres font fortune par leurs arrières-petites cousines » ! « Figurez-vous, ajouta-t-il, mon embarras et ma confusion ! Heureusement le parterre n'a pas fait attention à moi. — Monsieur, lui répondis-je, vous n'aviez rien à craindre ; vous justifiez si bien ce que l'on fait pour vous, que personne ne pense à le trouver mauvais ». Et en effet, je lui voyois remplir si dignement sa place, qu'à son égard la faveur me sembloit n'être que la simple équité.

Ce fut ainsi que je fus cinq ans sous ses ordres, sans le plus léger mécontentement ni de son côté, ni du mien ; et qu'en quittant la place qu'il m'avoit accordée, je le conservai pour ami. J'eus même le bonheur de lui être utile plus d'une fois à son insçu, auprès de Mme. sa sœur, qui lui reprochoit de la dureté dans les réponses négatives qu'il faisoit aux demandes qui lui étoient adressées. « C'est moi, Madame, lui disois-je, qui ai minuté ces ré-

ponses » ; et je les lui communiquois. « Mais avec ce monde, ajoutois-je, de quelque politesse qu'un refus soit assaisonné, il leur semble toujours amer. — Et pourquoi tant de refus? disoit-elle; n'ai-je pas assez d'ennemis, sans qu'on m'en fasse de nouveaux? — Madame, lui répliquai-je enfin, c'est l'inconvénient de sa place; mais c'en est aussi le devoir : il n'y a pas de milieu ; ou il faut qu'il s'en rende indigne en trahissant les intérêts du roi pour complaire aux gens de la cour, ou qu'il se refuse aux dépenses folles qu'on lui demande de tous côtés. — Comment faisoient les autres? insistoit cette femme foible. — Les autres faisoient mal, s'ils ne faisoient pas comme lui; mais observez, Madame, qu'on exigeoit moins d'eux ; car les abus vont toujours en croissant, et peut-être attend-t-on de lui des complaisances plus timides. Mais moi, qui connois ses principes, j'ose vous assurer qu'il quitteroit sa place plutôt que de mollir sur l'article de son devoir. — Vous êtes un brave homme, me

dit-elle, et je vous sais bon gré de l'avoir si bien défendu ».

Je n'ai eu guère de meilleur temps en ma vie que les cinq années que je passai à Versailles : c'est que Versailles étoit pour moi divisé en deux régions. L'une étoit celle de l'intrigue, de l'ambition, de l'envie, et de toutes les passions qu'engendrent l'intérêt servile et le luxe nécessiteux; je n'allois presque jamais là. L'autre étoit le séjour du travail, du silence, du repos; après le travail, de la joie au sein du repos, et c'étoit là que je passois ma vie. Libre d'inquiétude; presque tout à moi même, et n'ayant guère que deux jours de la semaine à donner au léger travail de ma place, je m'étois fait une occupation aussi douce qu'intéressante : c'étoit un cours d'études, ou méthodiquement et la plume à la main, je parcourois les principales branches de la littérature ancienne et moderne, les comparant l'une avec l'autre, sans partialité, sans égards, en homme indépendant, et qui n'auroit été d'aucun pays

ni d'aucun siècle. Ce fut dans cet esprit que recueillant de mes lectures les traits qui me frappoient et les réflexions que me suggéroient les exemples, je formai cet amas de matériaux que j'employai d'abord dans mon travail pour l'*Encyclopédie*, d'où je tirai ensuite ma poétique françoise, et que j'ai depuis rassemblé dans mes élémens de littérature. Nulle gêne dans ce travail, nul souci de l'opinion et des jugemens du vulgaire. J'étudiois pour moi, je déposois en homme libre mes sentimens et mes pensées; et ce cours de lectures et de méditations avoit pour moi d'autant plus d'attrait, qu'à chaque pas je croyois découvrir entre les intentions de l'art et ses moyens, entre ses procédés et ceux de la nature, des rapports qui pouvoient servir à fixer les règles du goût. J'avois peu de livres à moi, mais la bibliothèque royale m'en fournissoit en abondance. J'en faisois bonne provision pour les voyages de la cour, où je suivois M. de Marigny; et les bois de Marly, les forêts de Compiègne

et de Fontainebleau étoient mes cabinets d'étude. Je n'avois pas le même agrément à Versailles, et la seule incommodité que j'y éprouvois étoit le manque de promenades. Le croira-t-on? ces jardins magnifiques étoient impraticables dans la belle saison. Sur-tout quand venoient les chaleurs, ces pièces d'eau, ce beau canal, ces bassins de marbre, entourés de statues où sembloit respirer le bronze, exhaloient au loin des vapeurs pestilentielles; et les eaux de Marly ne venoient à grands frais croupir dans ce valon, que pour empoisonner l'air qu'on y respiroit. J'étois obligé d'aller chercher un air pur et une ombre saine dans les bois de Verrières ou de Sataury.

Cependant, pour moi les voyages ne se ressembloient pas; à Marly, à Compiègne, je vivois solitaire et sobre. Il m'arriva une fois à Compiègne d'être six semaines au lait, pour mon plaisir, et en pleine santé. Jamais mon ame n'a été plus calme, plus paisible que durant ce régime. Mes jours s'écouloient dans l'étude

avec une égalité inaltérable ; mes nuits n'étoient qu'un doux sommeil ; et après m'être éveillé le matin pour avaler une ample jate du lait écumant de ma vache noire, je refermois les yeux pour someiller encore une heure. La discorde auroit bouleversé le monde, je ne m'en serois point ému. A Marly, je n'avois qu'un seul amusement : c'étoit le curieux spectacle du jeu du roi dans le salon. Là, j'allois voir autour d'une table de Lansquenet, le tourment des passions concentrées par le respect; l'avide soif de l'or, l'espérance, la crainte, la douleur de la perte, l'ardeur du gain, la joie après une main pleine, le désespoir après un coupe-gorge, se succéder rapidement dans l'ame des joueurs, sous le masque immobile d'une froide tranquillité.

Ma vie étoit moins solitaire et moins sage à Fontainebleau. Les soupers des Menus-Plaisirs, les courses aux chasses du roi, les spectacles, étoient pour moi de fréquentes dissipations; et je n'avois pas, je l'avoue, le courage de m'en défendre.

A Versailles, j'avois aussi mes amusemens, mais réglés sur mon plan d'étude et de travail, de façon à ne jamais être que des délassemens pour moi. Ma société journalière étoit celle des premiers commis, presque tous gens aimables, et faisant à l'envi la meilleure chère du monde. Dans l'intervalle de leurs travaux, ils se donnoient le plaisir de la table : ils étoient gourmands, à peu près pour la même raison que le sont les dévôts. L'abbé de la Ville, par exemple, étoit l'homme du monde le plus soigneux de se procurer de bons vins. Tous les ans son maître d'hôtel alloit recueillir la mère goutte des meilleurs celliers de Bourgogne, et suivoit de l'œil ses tonneaux. J'étois de ces dîners et j'y figurois assez bien.

Le premier commis de la guerre, Dubois, étoit celui qui avoit pour moi l'amitié la plus franche; nous étions familiers ensemble au point de nous tutoyer. Il n'étoit point de service qu'il ne m'eût rendu dans sa place, si je lui en avois offert l'occasion. Mais pour moi person-

nellement, je ne songeois qu'à me réjouir; et si je retirai quelqu'avantage de la société des premiers commis, ce fut sans y avoir pensé, et de leur propre mouvement. Vous allez en voir un exemple.

De ces laborieux sybarites, le plus vif, le plus séduisant, le plus voluptueux, avec la santé la plus frêle, étoit ce Cromot, qu'on a vu depuis si brillant sous tant de ministres. La facilité, l'agrément, la prestesse de son travail, et sur-tout sa dextérité les captivoient en dépit d'eux-mêmes.

Il étoit, quand je le connus, le secrétaire intime et favori de M. de Machault. C'étoit une liaison que bien des gens m'auroient enviée, mais dont l'agrément faisoit seul le prix dont elle étoit pour moi. Dans le même temps la fortune, qui se mêloit de mes affaires à mon insçu, me fit rencontrer à Versailles la bonne amie de Bouret, fermier général, qui tenoit le porte-feuille des emplois, connoissance non moins utile. Cette femme, qui fut bientôt mon amie, et qui l'a été

jusques à son dernier soupir, étoit la spirituelle, l'aimable Mme. Filleul. Elle étoit retenue à souper à Versailles, et j'étois invité à souper avec elle : je m'en excusai en disant que j'étois obligé de me rendre à Paris. Elle, aussi-tôt, m'offrit de m'y mener, et j'acceptai une place dans sa voiture. La connoissance faite, elle parla de moi à son ami Bouret, et lui donna vraisemblablement quelqu'envie de me connoître. Ainsi se disposoient pour moi les circonstances les plus favorables au plus cher objet de mes vœux.

Ma sœur aînée étoit en âge d'être mariée ; et quoique je n'eusse qu'une bien petite dot à lui donner, il se présentoit pour elle dans mon pays nombre de partis convenables. Je préférai celui qui, du côté des mœurs et des talens, m'étoit connu pour le meilleur ; et mon choix se trouva le même que ma sœur auroit fait en suivant son inclination. Odde, mon condisciple, avoit été dès le collége un modèle de piété, de sagesse, d'application. Son caractère étoit doux et gai,

plein de candeur, et d'une égalité parfaite. Incorruptible dans ses mœurs, et toujours semblable à lui-même. Il vit encore, il est à peu près de mon âge, et je ne crois pas qu'il y ait au monde une ame plus pure. Il n'y a eu pour lui de changement et de passage que de l'âge de l'innocence à l'âge de la vertu. Son père, en mourant, lui avoit laissé peu de bien, mais pour héritage un ami rare et précieux. Cet ami, dont M. Turgot m'a fait souvent l'éloge, étoit un M. de Malesaigue, vrai philosophe, qui, dans notre ville isolée, presque solitaire, passoit sa vie à lire Tacite, Plutarque, Montagne, à prendre soin de ses domaines et à cultiver ses jardins. « Qui croiroit, me disoit M. Turgot, que dans une petite ville du Limosin un tel homme seroit caché? en matière de gouvernement je n'en ai jamais vu de plus instruits ni de plus sages ». Ce fut ce digne ami de M. Odde, qui me fit pour lui la demande de la main de ma sœur; j'en fus flatté; mais dans sa lettre je crus entrevoir l'espérance qu'Odde,

par mon crédit, obtiendroit un emploi. Je répondis que je ferois pour lui tout ce qui me seroit possible, mais que mon crédit n'étant pas tel qu'on le croyoit dans ma province, je n'étois sûr de rien moi-même, et que je ne promettois rien. M. de Malesaigue me répliqua que ma bonne foi valoit mieux que des assurances légères, et le mariage fut conclu.

Ce fut un mois après que Bouret venant travailler avec le ministre des finances, pour remplir les emplois vacans, je dinai avec lui chez son ami Cromot. Difficilement auroit-on réuni deux hommes d'un esprit naturel plus vif, plus preste, plus fertile en traits ingénieux que ces deux hommes-là. Dans Cromot, cependant, l'on voyoit plus d'aisance, de grace habituelle et de facilité. Dans Bouret, plus d'ardeur dans le désir de plaire, et de bonheur dans l'à-propos. Tous les deux furent, à ce dîner, d'une gaieté qui l'anima, et au ton de laquelle je fus bientôt moi-même. Mais au sortir de table, Bouret déploya une longue liste d'aspi-

rans

rans aux emplois vacans et de solliciteurs pour eux. Ces solliciteurs étoient tous gens considérables. C'étoient le duc un tel, la marquise une telle, les princes du sang, la famille royale, en un mot, la ville et la cour. « Où en suis-je donc, moi, m'écriai-je, qui, en mariant ma sœur à un jeune homme instruit, versé dans les affaires, plein d'esprit et de sens, et de plus honnête homme, lui ai donné pour dot l'espérance d'obtenir un emploi par mon foible crédit ? je vais lui écrire de ne pas s'en flatter. — Pourquoi, me dit Bouret, pourquoi jouer à votre sœur le mauvais tour d'affliger son mari ? l'amour triste est bien froid, laissez-leur l'espérance, c'est un bien, en attendant mieux ».

Ils me quittèrent pour aller travailler avec le ministre, et quand je fus retiré chez moi, un garçon de bureau vint, de leur part, me demander les noms de mon beau-frère. Le soir même il eut un emploi. Je n'ai pas besoin de vous dire quel fut le lendemain l'élan de ma reconnoissance. Ce fut l'époque d'une lon-

gue amitié entre Bouret et moi. J'en parlerai plus à loisir.

L'emploi accordé à M. Odde me parut cependant et trop oiseux et trop obscur pour un homme de son talent. Je l'échangeai contre un emploi plus difficile et de moindre valeur, afin qu'en se faisant connoître, il put contribuer à son avancement. Le lieu de sa destination étoit Saumur. En s'y rendant, sa femme et lui, ils vinrent me voir à Paris; et je ne puis exprimer la joie dont ma sœur fut pénétrée en m'embrassant. Je les possédai quelques jours. Mes amis eurent la bonté de leur faire un accueil auquel je fus sensible. Dans les dîners qu'on nous donnoit, c'étoit un spectacle touchant, que de voir les yeux de ma sœur continuellement attachés sur moi, sans pouvoir se rassasier du plaisir de ma vue. Ce n'étoit pas en elle un amour fraternel, c'étoit un amour filial.

A peine arrivée à Saumur, elle se lia d'amitié avec une parente de Mme. de Pompadour, dont le mari avoit, dans

cette ville, un emploi de deux mille écus. C'étoit l'emploi du grenier à sel. Ce jeune homme appelé M. de Blois, se trouvoit attaqué de la maladie dont mon père, ma mère et mon frère étoient morts. Nous savions trop qu'elle étoit incurable; et Mme. de Blois ne dissimula point à ma sœur que son mari n'avoit que peu de temps à vivre. « Ce seroit pour moi, lui dit-elle, ma bonne amie, au moins quelque consolation, si son emploi passoit à M. Odde. Mme. de Pompadour en disposera; engagez votre frère à le lui demander pour vous». Ma sœur me donna cet avis; j'en profitai; l'emploi me fut promis. Mais à la mort de M. de Blois, l'intendant de Mme. de Pompadour m'annonça qu'elle venoit d'accorder ce même emploi, pour dot, à l'une de ses protégées. Frappé comme d'un coup de massue, je me rendis chez elle; et comme elle passoit pour aller à la messe, je lui demandai avec une respectueuse assurance l'emploi qu'elle m'avoit promis pour le mari de ma sœur. « Je vous ai oublié, me dit-elle

en courant, et je l'ai donné à un autre ; mais je vous en dédommagerai ». Je l'attendis à son retour, et je lui demandai un moment d'audience. Elle me permit de la suivre.

« Madame, lui dis-je, ce n'est plus un emploi ni de l'argent que je vous demande, c'est mon honneur que je vous conjure de me laisser ; car, en me l'ôtant, vous me donneriez le coup de la mort ». Ce début l'étonna ; et je continuai : « Aussi sûr de l'emploi que vous m'aviez promis que si je l'avois obtenu, je l'ai annoncé à mon beau-frère. Il a dit dans Saumur que j'en avois votre parole ; il l'a écrit à sa famille et à la mienne ; deux provinces en sont instruites ; je m'en suis moi-même vanté et à Versailles et à Paris, en y parlant de vos bienfaits. Or, madame, personne ne se persuadera que vous eussiez accordé à un autre l'emploi que vous m'auriez formellement promis. On sait que vous avez mille moyens de faire du bien à qui vous voulez. Ce sera donc moi qu'on accusera de jactance,

de mauvaise foi, de mensonge, et me voilà déshonoré. Madame, j'ai su vaincre l'adversité, j'ai su vivre dans l'indigence; mais je ne sais pas vivre dans la honte et le mépris des gens de bien. Vous avez la bonté de vouloir dédommager mon beau-frère, mais moi, après avoir passé pour un menteur impudent, me rendrez-vous, madame, la réputation d'honnête homme, la seule dont je sois jaloux? Vos bienfaits effaceront-ils la tache qu'elle aura reçue? Dédommagez, madame, ces autres protégés de l'emploi qu'un moment d'oubli vous a fait leur promettre. Il vous est très-facile de leur en procurer un plus avantageux. Mais ne me faites pas, à moi, un tort irréparable, et qui me réduiroit au dernier désespoir ». Elle voulut me persuader d'attendre, et que ma sœur n'y perdroit rien. Mais je persistai à lui dire « que c'étoit l'emploi de Saumur que je m'étois vanté d'avoir, et que je n'en voulois point d'autre, dût-il être cent fois meilleur ». A ces mots je me retirai, et l'emploi me fut accordé.

J'avois, comme on le voit, et comme on va le voir encore, pour faire ma propre fortune, des facilités qui auroient pu exciter mon ambition ; mais ayant pourvu au bien-être de ma famille, j'étois si content, si tranquille, que je ne désirois plus rien.

Ma société la plus intime, la plus habituelle à Versailles, étoit celle de madame de Chalut, femme excellente, de peu d'esprit, mais de beaucoup de sens, et d'une douceur, d'une égalité, d'une vérité de caractère inestimable. Après avoir été femme de chambre favorite de la première dauphine, elle avoit passé à la seconde, et elle en étoit plus chérie encore. Cette princesse n'avoit point d'amie plus fidèle, plus tendre, plus sincère, ou pour mieux dire, c'étoit la seule amie véritable qu'elle eût en France. Aussi son cœur lui étoit-il ouvert jusques au fond de ses plus secrètes pensées, et dans les circonstances les plus délicates et les plus difficiles, elle n'eut qu'elle pour conseil, pour consolation, pour appui.

Ces sentimens d'estime, de confiance et d'amitié s'étoient communiqués de l'ame de la dauphine à celle du dauphin. L'un et l'autre, pour marier Mlle. Varanchan (c'étoit son nom de fille), et pour la doter richement, étoient déterminés à vendre leurs bijoux les plus précieux, si le contrôleur-général ne les en eût pas empêchés, en obtenant du roi un bon de fermier-général pour celui qu'elle épouseroit. C'est dire assez quel étoit son crédit auprès de ses maîtres, et je puis ajouter qu'il n'y avoit rien qu'elle n'eût fait pour moi; j'ai été son ami vingt ans, et je ne lui ai rien demandé. Je m'étois fait de l'amitié une idée si noble et si pure, j'en avois moi-même dans l'ame un sentiment si généreux, que j'aurois cru la profaner et l'avilir que d'y mêler aucune vue d'ambition, et autant Mme. de Chalut auroit été pour moi prodigue de ses bons offices, autant je croyois digne de moi d'être avec elle discret et désintéressé.

Je ne laissois pas de saisir les occasions

de faire ma cour à ses maîtres, mais seulement pour lui complaire; et si quelquefois je faisois des vers pour eux, ce n'étoit jamais qu'elle qui me les inspiroit. A ce propos, je me souviens d'une scène assez singulière.

Mme. de Chalut[1], après son mariage, n'avoit pas laissé d'être encore au service de la dauphine. Elle n'en étoit même que plus assidue auprès d'elle. Cette princesse l'aimoit tant, que ses absences l'affligeoient. Elle tenoit donc habituellement sa maison à Versailles; et toutes les fois que j'y allois, avant que d'y être établi, cette maison étoit la mienne. La convalescence du dauphin, après sa petite-vérole, y fut célébrée par une fête, et j'y fus invité. Je trouvai Mme. de Chalut rayonnante de joie et ravie d'admiration pour la conduite de sa maîtresse, qui, nuit et jour, sous les rideaux du lit de son époux, lui avoit rendu les soins les plus tendres durant sa maladie. Le récit animé qu'elle m'en fit me pénétra. Je fis des vers sur ce sujet touchant; l'intérêt

du tableau fit le succès du peintre, et ces vers eurent à la cour au moins la faveur du moment, le mérite de l'à-propos. En les lisant, le prince et la princesse en furent touchés jusqu'aux larmes. Mme. de Chalut fut chargée de me dire combien cette lecture les avoit attendris, et qu'ils seroient bien aises de me voir pour me le témoigner eux-mêmes. « Trouvez-vous, me dit-elle, demain à leur dîner; vous serez content de l'accueil qu'ils se proposent de vous faire ». Je ne manquai pas de m'y rendre. Il y avoit peu de monde. J'étois placé vis-à-vis d'eux, à deux pas de la table, bien isolé et bien en évidence. En me voyant, ils se parlèrent à l'oreille, puis levèrent les yeux sur moi, et puis se parlèrent encore. Je les voyois occupés de moi; mais l'un et l'autre alternativement sembloient laisser expirer sur leurs lèvres ce qu'ils avoient envie de me dire. Ainsi le temps du dîner se passa jusqu'au moment où il fallut m'en aller comme tout le monde. Madame de Chalut avoit servi à table, et

vous jugez combien cette longue scène muette lui avoit causé d'impatience. J'allois dîner chez elle, et nous devions nous réjouir ensemble de l'accueil que l'on m'auroit fait. J'allai l'attendre, et lorsqu'elle arriva : « Eh bien ! Madame, lui demandai-je, ne dois-je pas être bien flatté de tout ce qu'on m'a dit d'obligeant et d'aimable ? — Savez-vous, me répondit elle, à quoi leur dîner s'est passé ? A s'inviter l'un l'autre à vous parler, sans que ni l'un ni l'autre en ait eu le courage. — Je ne me croyois pas, lui dis-je, un personnage aussi imposant que je le suis, et, certes, je dois être fier du respect que j'imprime à M. le Dauphin et à Mme. la Dauphine ». Ce contraste d'idées nous parut si plaisant que nous en rîmes de bon cœur ; et je me tins pour dit tout ce qu'on avoit eu l'intention de me dire.

L'espèce de bienveillance que l'on avoit pour moi dans cette cour, me servit cependant à me faire écouter et croire dans une affaire intéressante. L'acte de baptême d'Aurore, fille de Mlle. Verrière, attes-

toit qu'elle étoit fille du maréchal de Saxe; et après la mort de son père, Mme. la Dauphine étoit dans l'intention de la faire élever; c'étoit l'ambition de la mère. Mais il vint dans la fantaisie de M. le Dauphin de dire qu'elle étoit ma fille, et ce mot fit son impression. Mme. de Chalut me le dit en riant; mais je pris la plaisanterie de M. le Dauphin sur le ton le plus sérieux : je l'accusai de légéreté; et en offrant de faire preuve que je n'avois connu Mlle. Verrière que pendant le voyage du maréchal en Prusse, et plus d'un an après la naissance de cet enfant, je dis que ce seroit inhumainement lui ôter son véritable père, que de me faire passer pour l'être. Mme. de Chalut se chargea de plaider cette cause devant Mme. la Dauphine; et M. le Dauphin céda. Ainsi Aurore fut élevée à leurs frais au couvent des religieuses de Saint-Cloud; et Mme. de Chalut qui avoit à Saint-Cloud sa maison de campagne, voulut bien se charger pour l'amour de moi, et à ma prière, des soins et des détails de cette éducation.

Il me reste à parler de deux liaisons particulières que j'avois encore à Versailles : l'une, de simple convenance avec Quesnai, médecin de Mme. de Pompadour; l'autre, avec Mme. de Marchais, et son ami intime le comte d'Angiviller, jeune homme d'un grand caractère. Pour celle-ci, elle fut bientôt une liaison de sentiment, et depuis quarante ans qu'elle dure je puis la citer pour exemple d'une amitié que ni les années ni les événemens n'ont fait varier ni fléchir. Commençons par Quesnai, car c'est le moins intéressant. Quesnai, logé bien à l'étroit dans l'entresol de Mme. de Pompadour, ne s'occupoit du matin au soir que d'économie politique et rurale. Il croyoit en avoir réduit le systême en calculs et en axiômes, d'une évidence irrésistible; et comme il formoit une école, il vouloit bien se donner la peine de m'expliquer sa nouvelle doctrine, pour se faire de moi un disciple et un prosélite. Moi qui songeois à me faire de lui un médiateur auprès de Mme. de Pompadour, j'appliquois tout mon entendement à concevoir

ces vérités qu'il me donnoit pour évidentes, et je n'y voyois que du vague et de l'obscurité. Lui faire croire que j'entendois ce qu'en effet je n'entendois pas, étoit au-dessus de mes forces. Mais je l'écoutois avec une patiente docilité; et je lui laissois l'espérance de m'éclaircir enfin et de m'inculquer sa doctrine. C'en eût été assez pour me gagner sa bienveillance. Je faisois plus, j'applaudissois à un travail que je trouvois en effet estimable; car il tendoit à rendre l'agriculture recommandable dans un pays où elle étoit trop dédaignée, et à tourner vers cette étude une foule de bons esprits. J'eus même une occasion de le flatter par cet endroit sensible, et ce fut lui qui me l'offrit.

Un Irlandais, appelé *Patulo*, ayant fait un livre où il développoit les avantages de l'agriculture anglaise sur la nôtre, avoit obtenu, par Quesnai, de Mme. de Pompadour, que ce livre lui fut dédié, mais il avoit mal fait son épître dédicatoire. Mme. de Pompadour, après l'avoir lue, lui dit de s'adresser à moi, et de me

prier de sa part de la retoucher avec soin. Je trouvai plus facile de lui en faire une autre; et en y parlant des cultivateurs, j'attachai à leur condition un intérêt assez sensible, pour que Mme. de Pompadour à la lecture de cette épître eût les larmes aux yeux. Quesnai s'en apperçut, et je ne puis vous dire combien il fut content de moi. Sa manière de me servir auprès de la marquise étoit de dire çà et là des mots qui sembloient lui échapper, et qui cependant laissoient des traces.

A l'égard de son caractère, je n'en rappellerai qu'un trait, qui va le faire assez connoître. Il avoit été placé là par le vieux duc de Villeroy, et par une comtesse d'Estrade, amie et complaisante de madame d'Estioles, qui, ne croyant pas réchauffer un serpent dans son sein, l'avoit tirée de la misère et amenée à la cour. Quesnai étoit donc attaché à madame d'Estrade par la reconnoissance, lorsque cette intrigante abandonna sa bienfaitrice pour se livrer au comte d'Argenson, et conspirer avec lui contre elle.

Il est difficile de concevoir qu'une aussi vilaine femme, dans tous les sens, eût, malgré la laideur de son ame et de sa figure, séduit un homme du caractère, de l'esprit, et de l'âge de M. d'Argenson. Mais elle avoit à ses yeux le mérite de lui sacrifier une personne à qui elle devoit tout, et d'être pour l'amour de lui la plus ingrate des créatures.

Cependant Quesnai, sans s'émouvoir de ces passions ennemies, étoit, d'un côté, l'incorruptible serviteur de Mme. de Pompadour, et, de l'autre, le fidèle obligé de Mme. d'Estrade, laquelle répondoit de lui à M. d'Argenson ; et quoique sans mystère il allât les voir quelquefois, Mme. de Pompadour n'en avoit aucune inquiétude. De leur côté, ils avoient en lui autant de confiance que s'il n'avoit tenu par aucun lien à Mme. de Pompadour.

Or, voici ce qu'après l'exil de monsieur d'Argenson me raconta Dubois, qui avoit été son secrétaire. C'est lui-même qui va parler ; son récit m'est

présent, et vous pouvez croire l'entendre.

« Pour supplanter Mme. de Pompadour, me dit-il, M. d'Argenson et madame d'Estrade avoient fait inspirer au roi le désir d'avoir les faveurs de la jeune et belle Mme. de Choiseul, femme du Menin. L'intrigue avoit fait des progrès; elle en étoit au dénouement. Le rendez-vous étoit donné; la jeune dame y étoit allée; elle y étoit dans le moment même où M. d'Argenson, Mme. d'Estrade, Quesnai et moi nous étions ensemble dans le cabinet du ministre. Nous deux, témoins muets; mais M. d'Argenson et Mme. d'Estrade très-occupés, très-inquiets de ce qui se seroit passé. Après une assez longue attente, arrive madame de Choiseul, échevelée et dans le désordre qui étoit la marque de son triomphe. Mme. d'Estrade court au-devant d'elle, les bras ouverts, et lui demande si c'en est fait. « Oui, c'en est fait, répondit-elle, je suis aimée; il est heureux; elle va être renvoyée; il m'en

a

a donné sa parole ». A ces mots, ce fut un grand éclat de joie dans le cabinet. Quesnai lui seul ne fut point ému. « Docteur, lui dit M. d'Argenson, rien ne change pour vous, et nous espérons bien que vous nous resterez. — Moi, monsieur le comte, répondit froidement Quesnai en se levant, j'ai été attaché à Mme. de Pompadour dans sa prospérité, je le serai dans sa disgrace »; et il s'en alla sur-le-champ. Nous restâmes pétrifiés; mais on ne prit de lui aucune méfiance. « Je le connois, dit Mme. d'Estrade; il n'est pas homme à nous trahir ». Et en effet, ce ne fut point par lui que le secret fut découvert, et que la marquise de Pompadour fut délivrée de sa rivale ». Voilà le récit de Dubois.

Tandis que les orages se formoient et se dissipoient au-dessous de l'entresol de Quesnai, il griffonnoit ses axiomes et ses calculs d'économie rustique, aussi tranquille, aussi indifférent à ces mouvemens de la cour, que s'il en eût été à cent lieues de distance. Là-bas on délibéroit

de la paix, de la guerre, du choix des généraux, du renvoi des ministres, et nous, dans l'entresol, nous raisonnions d'agriculture, nous calculions le produit net ou quelquefois nous dînions gaiement avec Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvétius, Turgot, Buffon; et madame de Pompadour, ne pouvant pas engager cette troupe de philosophes à descendre dans son salon, venoit elle-même les voir à table et causer avec eux.

L'autre liaison dont j'ai parlé m'étoit infiniment plus chère. Mme. de Marchais n'étoit pas seulement, à mon gré, la plus spirituelle et la plus aimable des femmes, mais la meilleure et la plus essentielle des amies, la plus active, la plus constante, la plus vivement occupée de tout ce qui m'intéressoit. Imaginez-vous tous les charmes du caractère, de l'esprit, du langage, réunis au plus haut degré, et même ceux de la figure, quoiqu'elle ne fut pas jolie; sur-tout, dans ses manières, une grâce pleine d'attraits:

telle étoit cette jeune fée. Son ame active, au-delà de toute expression, donnoit aux traits de sa physionomie une mobilité éblouissante et ravissante. Aucun de ses traits n'étoit celui que le pinceau auroit choisi ; mais tous ensemble avoient un agrément que le pinceau n'auroit pu rendre. Sa taille, dans sa petitesse, étoit, comme on dit, faite au tour, et son maintien communiquoit à toute sa personne un caractère de noblesse imposant. Ajoutez à cela une culture exquise, variée, étendue, depuis la plus légère et brillante littérature jusqu'aux plus hautes conceptions du génie ; une netteté dans les idées, une finesse, une justesse, une rapidité dont on étoit surpris ; une facilité, un choix d'expressions toujours heureuses, coulant de source et aussi vite que la pensée ; ajoutez une ame excellente, d'une bonté intarissable, d'une obligeance qui, la même à toute heure, ne se lassoit jamais d'agir, et toujours d'un air si facile, si prévenant et si flatteur, qu'on eût été tenté

d'y soupçonner de l'art, si l'art jamais avoit pu se donner cette égalité continue et inaltérable qui fut toujours la marque distinctive du naturel, et le seul de ses caractères que l'art ne sauroit imiter.

Sa société étoit composée de tout ce que la cour avoit de plus aimable, et de ce qu'il y avoit parmi les gens de lettres de plus estimable du côté des mœurs, de plus distingué du côté des talens. Avec les gens de cour, elle étoit un modèle de la politesse la plus délicate et la plus noble; les jeunes femmes venoient chez elle en étudier l'air et le ton. Avec les gens de lettres, elle étoit au pair des plus ingénieux et au niveau des plus instruits. Personne ne causoit avec plus d'aisance, de précision et de méthode. Son silence étoit animé par le feu d'un regard spirituellement attentif; elle devinoit la pensée, et ses répliques étoient des flèches qui jamais ne manquoient le but. Mais la variété de sa conversation en étoit sur-tout le prodige; le goût des convenances, l'à-propos, la mesure; le

mot propre à la chose, au moment et à la personne; les différences, les nuances les plus fines dans l'expression, et à tous, et distinctement à chacun ce qu'il y avoit de mieux à dire: telle étoit la manière dont cette femme unique savoit animer, embellir, et comme enchanter sa maison.

Grande musicienne, avec le goût du chant et une jolie voix, elle avoit été du petit spectacle de Mme. de Pompadour; et lorsque cet amusement avoit cessé, elle étoit restée son amie. Elle avoit soin plus que moi-même de cultiver ses bontés pour moi, et ne manquoit aucune occasion de me bien servir auprès d'elle.

Son jeune ami, M. d'Angiviller, étoit d'autant plus intéressant, qu'avec tout ce qui rend aimable et tout ce qui peut rendre heureux, une belle figure, un esprit cultivé, le goût des lettres et des arts, une ame élevée, un cœur pur, l'estime du roi, la confiance et la faveur intime de M. le dauphin, et à la cour, une renommée et une considération rare-

ment acquises à son âge, il ne laissoit pas d'être ou de paroître au moins intérieurement malheureux. Inséparable de madame de Marchais, mais triste, interdit devant elle, d'autant plus sérieux qu'elle étoit plus riante, timide et tremblant à sa voix, lui dont le caractère avoit de la fierté, de la force et de l'énergie, troublé lorsqu'elle lui parloit, la regardant d'un air souffrant, lui répondant d'une voix foible, mal assurée et presque éteinte, et au contraire, en son absence, déployant sa belle physionomie, causant bien et avec chaleur, et se livrant avec toute la liberté de son esprit et de son ame à l'enjouement de la société, rien ne ressembloit plus à la situation d'un amant traité avec rigueur et dominé avec empire. Cependant ils passoient leur vie ensemble dans l'union la plus intime, et bien évidemment il étoit l'homme auquel nul autre n'étoit préféré. Si ce personnage d'amant malheureux n'eut duré que peu de temps, on l'auroit cru joué; mais plus de quinze

ans de suite il a été le même ; il l'a été depuis la mort de M. de Marchais comme de son vivant, et jusqu'au moment où sa veuve a épousé M. d'Angiviller. Alors la scène a changé de face ; toute l'autorité a passé à l'époux ; et ce n'a plus été, du côté de l'épouse, que déférence et complaisance, avec l'air soumis du respect. Je n'ai rien observé en ma vie de si singulier dans les mœurs, que cette mutation volontaire et subite qui fut depuis, pour l'un et l'autre, un sort également heureux.

Leurs sentimens pour moi furent toujours parfaitement d'accord ; ils sont encore les mêmes. Les miens pour eux ne varieront jamais.

Parmi mes délassemens, je n'ai pas compté le spectacle, dont j'avois cependant toute facilité de jouir au théâtre de la cour. Mais j'y allois rarement, et je n'en parle ici que pour marquer l'époque d'une révolution intéressante dans l'art de la déclamation.

Il y avoit long-temps que, sur la ma-

nière de déclamer les vers tragiques, j'étois en dispute réglée avec Mlle. Clairon. Je trouvois dans son jeu trop d'éclat, trop de fougue, pas assez de souplesse et de variété, et sur-tout une force qui, n'étant pas modérée, tenoit plus de l'emportement que de la sensibilité. C'est ce qu'avec ménagement je tâchois de lui faire entendre. « Vous avez, lui disois-je, tous les moyens d'exceller dans votre art; et toute grande actrice que vous êtes, il vous seroit facile encore de vous élever au-dessus de vous-même, en les ménageant davantage ces moyens que vous prodiguez. Vous m'opposez vos succès éclatans et ceux que vous m'avez valus; vous m'opposez l'opinion et les suffrages de vos amis; vous m'opposez l'autorité de M. de Voltaire, qui, lui-même récite ses vers avec emphase, et qui prétend que les vers tragiques veulent, dans la déclamation, la même pompe que dans le style; et moi, je n'ai à vous opposer qu'un sentiment irrésistible, qui me dit que la déclamation, comme le style,

peut être noble, majestueuse, tragique, avec simplicité ; que l'expression, pour être vive et profondément pénétrante, veut des gradations, des nuances, des traits imprévus et soudains qu'elle ne peut avoir lorsqu'elle est tendue et forcée ». Elle me disoit quelquefois, avec impatience, que je ne la laisserois pas tranquille qu'elle n'eût pris le ton familier et comique dans la tragédie. « Eh! non, Mademoiselle, lui disois-je, vous ne l'aurez jamais, la nature vous l'a défendu ; vous ne l'avez pas même au moment où vous me parlez ; le son de votre voix, l'air de votre visage, votre prononciation, votre geste, vos attitudes, sont naturellement nobles. Osez seulement vous fier à ce beau naturel ; j'ose vous garantir que vous en serez plus tragique ».

D'autres conseils que les miens prévalurent, et las de me rendre inutilement importun, j'avois cédé, lorsque je vis l'actrice revenir tout-à-coup, d'elle-même, à mon sentiment. Elle venoit jouer Roxane au petit théâtre de Ver-

sailles. J'allai la voir à sa toilette, et, pour la première fois, je la trouvai habillée en sultane; sans panier, les bras demi-nus, et dans la vérité du costume oriental. Je lui en fis mon compliment. « Vous allez, me dit-elle, être content de moi. Je viens de faire un voyage à Bordeaux ; je n'y ai trouvé qu'une très-petite salle ; il a fallu m'en accommoder. Il m'est venu dans la pensée d'y réduire mon jeu et d'y faire l'essai de cette déclamation simple que vous m'avez tant demandée. Elle y a eu le plus grand succès. Je vais en essayer encore ici sur ce petit théâtre. Allez m'entendre. Si elle y réussit de même, adieu l'ancienne déclamation ».

L'événement passa son attente et la mienne. Ce ne fut plus l'actrice, ce fut Roxane elle-même que l'on crut voir et entendre. L'étonnement, l'illusion, le ravissement fut extrême. On se demandoit : Où sommes-nous ? On n'avoit rien entendu de pareil. Je la revis après le spectacle; je voulus lui parler du succès qu'elle venoit d'a-

voir. « Eh! ne voyez-vous pas, me dit-elle, qu'il me ruine? Il faut dans tous mes rôles que le costume soit observé : la vérité de la déclamation tient à celle du vêtement; toute ma riche garde-robe de théâtre est dès ce moment réformée; j'y perds pour dix mille écus d'habits; mais le sacrifice en est fait. Vous me verrez ici dans huit jours jouer Electre au naturel, comme je viens de jouer Roxane ».

C'étoit l'Electre de Crébillon. Au lieu du panier ridicule et de l'ample robe de deuil qu'on lui avoit vus dans ce rôle, elle y parut en simple habit d'esclave, échevelée, et les bras chargés de longues chaînes. Elle y fut admirable; et quelque temps après, elle fut plus sublime encore dans l'Electre de Voltaire. Ce rôle, que Voltaire lui avoit fait déclamer avec une lamentation continuelle et monotone, parlé plus naturellement, acquit une beauté inconnue à lui-même, puisqu'en le lui entendant jouer sur son théâtre de Ferney, où elle l'alla voir, il s'écria, baigné de larmes et transporté d'admiration :

Ce n'est pas moi qui ai fait cela, c'est elle; elle a créé son rôle. Et en effet, par les nuances infinies qu'elle y avoit mises, par l'expression qu'elle donnoit aux passions dont ce rôle est rempli, c'étoit peut-être celui de tous où elle étoit le plus étonnante.

Paris, comme Versailles, reconnut dans ces changemens le véritable accent tragique et le nouveau degré de vraisemblance que donnoit à l'action théâtrale le costume bien observé. Ainsi, dès-lors, tous les acteurs furent forcés d'abandonner ces tonelets, ces gants à franges, ces perruques volumineuses, ces chapeaux à plumets, et tout cet attirail fantasque qui, depuis si long-temps, choquoit la vue des gens de goût. Lekain lui-même suivit l'exemple de Mlle. Clairon, et dès ce moment-là leurs talens perfectionnés furent en émulation et dignes rivaux l'un de l'autre.

L'on conçoit aisément qu'un mélange d'occupations paisibles et d'amusemens variés m'auroit plus que dédommagé

des plaisirs de Paris. Mais pour surcroît d'agrément, j'avois encore la liberté d'y aller, quand je voulois, passer le temps que me laissoit le devoir de ma place. M. de Marigny lui-même, à la sollicitation des mes anciennes connoissances, m'invitoit à les aller voir.

Je ne laissois pas de remarquer dans sa conduite à mon égard une particularité dont peut-être la fierté d'un autre ne se fût point accommodée, mais dont un peu de philosophie me faisoit sentir la raison. Hors de chez lui, c'étoit l'homme du monde qui se plaisoit le plus à vivre en société avec moi. A dîner, à souper chez nos amis communs, il jouissoit plus que moi-même de l'estime et de l'amitié que l'on me témoignoit; il en étoit flatté, il en étoit reconnoissant. Ce fut par lui que je fus mené chez Mme. Geoffrin, et pour l'amour de lui, je fus admis chez elle au dîner des artistes comme à celui des gens de lettres; enfin dès que je cessai d'être secrétaire des bâtimens, comme on le verra dans la suite, personne ne me

témoigna plus d'empressement à m'avoir et pour convive et pour ami. Eh bien! tant que j'occupai sous ses ordres cette place de secrétaire, il ne se permit pas une seule fois de m'inviter à dîner chez lui. Les ministres ne mangeoient point avec leurs commis ; il avoit pris leur étiquette ; et s'il eût fait une exception en ma faveur, tous ses bureaux en auroient été jaloux et mécontens. Il ne s'en expliqua jamais avec moi ; mais on vient de voir qu'il avoit la bonté de me le faire assez entendre.

Les années que je passois à Versailles étoient celles où l'esprit philosophique avoit le plus d'activité. D'Alembert et Diderot en avoient arboré l'enseigne dans l'immense atelier de l'Encyclopédie, et tout ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les gens de lettres s'y étoit rallié autour d'eux. Voltaire, de retour de Berlin, d'où il avoit fait chasser le malheureux d'Arnaud, et où il n'avoit pu tenir lui-même, s'étoit retiré à Genève, et de là il souffloit cet esprit de

liberté, d'innovation, d'indépendance, qui a fait depuis tant de progrès. Dans son dépit contre le roi, il avoit fait des imprudences; mais on en fit une bien plus grande, lorsqu'il voulut rentrer dans sa patrie, de l'obliger à se tenir dans un pays de liberté. La réponse du roi, *qu'il reste où il est*, ne fut pas assez réfléchie. Ses attaques n'étoient pas de celles qu'on arrête aux frontières. Versailles, où il auroit été moins hardi qu'en Suisse et qu'à Genève, étoit l'exil qu'il falloit lui donner. Les prêtres auroient dû lui faire ouvrir cette magnifique prison, la même que le cardinal de Richelieu avoit donnée à la haute-noblesse.

En réclamant son titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, il tendoit lui-même le bout de chaîne avec lequel on l'auroit attaché si on avoit voulu. Je dois ce témoignage à Mme. de Pompadour, que c'étoit malgré elle qu'il étoit exilé. Elle s'intéressoit à lui, elle m'en demandoit quelquefois des nouvelles; et lorsque je lui répondois qu'il ne tenoit

qu'à elle d'en savoir de plus près : « Eh! non, il ne tient pas à moi », disoit-elle avec un soupir.

C'étoit donc de Genève que Voltaire animoit les coopérateurs de l'Encyclopédie. J'étois du nombre, et mon plus grand plaisir, toutes les fois que j'allois à Paris, étoit de me trouver réuni avec eux. D'Alembert et Diderot étoient contens de mon travail, et nos relations serroient de plus en plus les nœuds d'une amitié qui a duré autant que leur vie; plus intime, plus tendre, plus assiduement cultivée avec d'Alembert; mais non moins vraie, non moins inaltérable avec ce bon Diderot, que j'étois toujours si content de voir et si charmé d'entendre.

Je sentis enfin, je l'avoue, que la distance de Paris à Versailles mettoit de trop longs intervalles aux momens de bonheur que me faisoit goûter la société des gens de lettres. Ceux d'entre eux que j'aimois, que j'honorois le plus, avoient la bonté de me dire que nous étions faits pour vivre ensemble, et ils me présen-

toient

toient l'Académie française comme une perspective qui devoit attirer et fixer mes regards. Je sentois donc de temps en temps se réveiller en moi le désir de rentrer dans la carrière littéraire. Mais, avant tout, je voulois me donner une existence libre et sûre, et Mme. de Pompadour et son frère auroient été bien aises de me la procurer. En voici la preuve sensible.

En 1757, après l'attentat commis sur la personne du roi, et ce grand mouvement du ministère, où M. d'Argenson et M. de Machault furent renvoyés le même jour, M. Rouillé ayant obtenu la surintendance des postes, dont le secrétariat étoit un bénéfice simple de deux mille écus d'appointemens, possédé par le vieux Moncrif, il me vint dans la tête d'en demander la survivance, persuadé que M. Rouillé, dans sa nouvelle place, ne refuseroit pas à Mme. de Pompadour la première chose qu'elle lui auroit demandée. Je la fis donc prier par le docteur Quesnai de m'accorder une audience.

Je fus remis au lendemain au soir, et toute la nuit je rêvai à ce que j'avois à lui dire. Ma tête s'alluma, et perdant mon objet de vue, me voilà occupé des malheurs de l'Etat, et résolu à profiter de l'audience qu'on me donnoit pour faire entendre des vérités utiles. Les heures de mon sommeil furent employées à méditer ma harangue et ma matinée à l'écrire, afin de l'avoir plus présente à l'esprit. Le soir, je me rendis chez Quesnai à l'heure marquée, et je fis dire que j'étois là. Quesnai, occupé à tracer le *zig-zag* du *produit net*, ne me demanda pas même ce que j'allois faire chez Mme. de Pompadour. Elle me fait appeler; je descends, et introduit dans son cabinet: « Madame, lui dis-je, M. Rouillé vient d'obtenir la surintendance des postes; la place de secrétaire de la poste aux lettres dépend de lui. Moncrif, qui l'occupe, est bien vieux! Seroit-ce abuser de vos bontés que de vous supplier d'en obtenir pour moi la survivance? Rien ne me convient mieux que cette place, et pour

la vie j'y borne mon ambition ». Elle me répondit qu'elle l'avoit promise à Darboulin (l'un de ses familiers) , mais qu'elle l'y feroit renoncer, si elle pouvoit l'obtenir pour moi.

Après lui avoir rendu grâces : « Je vais, Madame, vous étonner, lui dis-je; le bienfait que je vous demande n'est pas ce qui m'occupe et ce qui m'intéresse le plus dans ce moment : c'est la situation du royaume, c'est le trouble où le plonge cette querelle interminable des parlemens et du clergé, dans laquelle je vois l'autorité royale comme un vaisseau battu par la tempête entre deux écueils, et dans le conseil, pas un homme capable de le gouverner ». A ce tableau amplifié, j'ajoutai celui d'une guerre qui appeloit au-dehors, et sur terre et sur mer, toutes les forces de l'Etat, et qui rendoit si nécessaire au-dedans le calme, la concorde, l'union des esprits et le concours des volontés. Après quoi je repris : « Tant que MM. d'Argenson et de Machault ont été en place, on a pu attribuer à leur divi-

sion et à leur mésintelligence les dissensions intestines dont le royaume est tourmenté, et tous les actes de rigueur qui, loin de les calmer, les ont envenimées. Mais à présent que les ministres sont renvoyés, et que les hommes qui les remplacent n'ont aucun ascendant ni aucune influence, songez, Madame, que c'est sur vous qu'on a les yeux, et que c'est à vous désormais que s'adresseront les reproches, les plaintes, si le mal continue, ou les bénédictions publiques, si vous y apportez remède et si vous le faites cesser. Au nom de votre gloire et de votre repos, Madame, hâtez-vous de produire cet heureux changement. N'attendez pas que la nécessité le commande, ou qu'un autre que vous l'opère ; vous en perdriez le mérite, et l'on vous accuseroit seule du mal que vous n'auriez pas fait. Toutes les personnes qui vous sont attachées ont les mêmes inquiétudes et forment les mêmes vœux que moi ».

Elle me répondit qu'elle avoit du courage, et qu'elle vouloit que ses amis en

eussent pour elle et comme elle ; qu'au reste, elle me savoit gré du zèle que je lui témoignois ; mais que je fusse plus tranquille, et qu'on travailloit dans ce moment à tout pacifier. Elle ajouta qu'elle parleroit ce jour-là même à M. Rouillé, et me dit de venir la voir le lendemain matin.

« Je n'ai rien de bon à vous apprendre, me dit-elle en me revoyant ; la survivance de Moncrif est donnée. C'est la première chose que le nouveau surintendant des postes a demandée au roi, et il l'a obtenue en faveur de Gaudin, son ancien secrétaire. Voyez s'il y a quelque autre chose que je puisse faire pour vous ».

Il n'étoit pas facile de trouver une place qui me convînt autant que celle-là. Je crus pourtant, peu de temps après, être sûr d'en obtenir une qui me plaisoit davantage, parce que j'en serois créateur, et que j'y laisserois des traces honorables de mes travaux. Ceci m'engage à faire connoître un personnage qui a

brillé comme un météore, et dont l'éclat, quoique bien affoibli, n'est pas encore éteint. Si je ne parlois que de moi, tout seroit bientôt dit; mais comme l'histoire de ma vie est une promenade que je fais faire à mes enfans, il faut bien qu'ils remarquent les passans avec qui j'ai eu des rapports dans le monde.

L'abbé de Bernis, échappé du séminaire de Saint-Sulpice, où il avoit mal réussi, étoit un poëte galant, bien joufflu, bien frais, bien poupin, et qui, avec le gentil Bernard, amusoit de ses jolis vers les joyeux soupers de Paris. Voltaire l'appeloit la bouquetière du Parnasse, et dans le monde, plus familièrement, on l'appeloit *Babet*, du nom d'une jolie bouquetière de ce temps-là. C'est de là, sans autre mérite, qu'il est parti pour être cardinal et ambassadeur de France à la cour de Rome. Il avoit inutilement sollicité auprès de l'ancien évêque de Mirepoix (Boyer) une pension sur quelque abbaye. Cet évêque, qui faisoit peu de cas des poésies galantes, et qui savoit

la vie que menoit cet abbé, lui avoit durement déclaré que tant que lui (Boyer) seroit en place, il n'avoit rien à espérer; à quoi l'abbé avoit répondu : *Monseigneur, j'attendrai*, mot qui courut dans le monde et fit fortune. La sienne consistoit alors en un canonicat de Brioude, qui ne lui valoit rien attendu son absence, et en un petit bénéfice simple, à Boulogne-sur-Mer, qu'il avoit eu je ne sais comment.

Il en étoit là, lorsqu'on apprit qu'aux rendez-vous de chasse de la forêt de Senart la belle M[me]. d'Estioles avoit été l'objet des attentions du roi. Aussitôt l'abbé sollicite la permission d'aller faire sa cour à la jeune dame, et la comtesse d'Estrade, dont il étoit connu, obtient pour lui cette faveur. Il arrive à Estioles, par le coche d'eau, son petit paquet sous le bras. On lui fait réciter ses vers; il amuse, il met tous ses soins à se rendre agréable, et avec cette superficie d'esprit et ce vernis de poésie qui étoit son unique talent, il réussit au point qu'en

l'absence du roi il est admis dans le secret des lettres que s'écrivent les deux amans. Rien n'alloit mieux à la tournure de son esprit et de son style que cette espèce de ministère. Aussi, dès que la nouvelle maîtresse fut installée à la cour, l'un des premiers effets de sa faveur fut-il de lui obtenir une pension de cent louis sur la cassette et un logement aux Tuileries, qu'elle fit meubler à ses frais. Je le vis dans ce logement, sous le toit du palais, le plus content des hommes, avec sa pension et son meuble de Brocatelle. Comme il étoit bon gentilhomme, sa protectrice lui conseilla de passer du chapitre de Brioude à celui de Lyon; et pour celui-ci elle obtint, en faveur du nouveau chanoine, une décoration nouvelle. En même temps il fut l'amant en titre et déclaré de la belle princesse de Rohan; ce qui le mit dans le grand monde sur le ton d'homme de qualité, et tout à coup il fut nommé à l'ambassade de Venise. Là il reçut honorablement les neveux du pape Ganga-

nelli, et par-là il se procura la faveur de la cour de Rome. Rappelé de Venise pour être des conseils du roi, il conclut avec le comte de Staremberg le traité de Versailles: en récompense, il obtint la place de ministre des affaires étrangères que lui céda M. Rouillé, et peu de temps après le chapeau de cardinal à la nomination de la cour de Vienne.

Au retour de son ambassade je le vis, et il me traita comme avant ses prospérités, cependant avec une teinte de dignité qui sentoit un peu l'excellence, et rien n'étoit plus naturel. Après qu'il eut signé le traité de Versailles, je lui en fis compliment, et il me témoigna que je l'obligerois si, dans une épître adressée au roi, je célébrois les avantages de cette grande et heureuse alliance. Je répondis qu'il me seroit plus facile et plus doux de lui adresser la parole à lui-même. Il ne me dissimula point qu'il en seroit flatté. Je fis donc cette épître; il en fut content, et son amie Mme. de Pompadour en fut ravie; elle voulut que cette

pièce fût imprimée et présentée au roi; ce qui ne déplut point à l'abbé négociateur (je passe sous silence les ambassades d'Espagne et de Vienne auxquelles il fut nommé, et où il n'alla point, ayant mieux à faire à Versailles). Bientôt après il eut besoin, dans une occasion pressante, d'un homme sûr, discret et diligent, qui écrivît d'un bon style, et il me fit l'honneur d'avoir recours à moi : voici dans quelles circonstances. Le roi de Prusse, en entrant dans la Saxe avec une armée de soixante mille hommes, avoit publié un manifeste auquel la cour de Vienne avoit répondu. Cette réponse, traduite en un français tudesque, avoit été envoyée à Fontainebleau, où étoit la cour. Elle y devoit être présentée au roi le dimanche suivant, et le comte de Staremberg en avoit cinq cents exemplaires à distribuer ce jour-là. Ce fut le mercredi au soir que le comte abbé de Bernis me fit prier de l'aller voir. Il étoit enfermé avec le comte de Staremberg. Ils me marquèrent tous

les deux combien ils étoient affligés d'avoir à publier un manifeste si mal écrit dans notre langue, et me dirent que je ferois une chose très-agréable pour les deux cours de Versailles et de Vienne, si je voulois le corriger et le faire imprimer à la hâte, pour être présenté et publié dans quatre jours. Nous le lûmes ensemble, et indépendamment des germanismes dont il étoit rempli, je pris la liberté de leur faire observer nombre de raisons mal déduites ou obscurément présentées. Ils me donnèrent carte blanche pour toutes ces corrections, et après avoir pris rendez-vous pour le lendemain à la même heure, j'allai me mettre à l'ouvrage. En même temps l'abbé de Bernis écrivit à M. de Marigny, pour le prier de me céder à lui tout le reste de la semaine, ayant besoin de moi pour un travail pressant dont je voulois bien me charger.

J'employai presque la nuit entière et le jour suivant à retoucher et à faire transcrire cet ample manifeste, et à

l'heure du rendez-vous je le leur rapportai sinon élégamment, au moins plus décemment écrit. Ils louèrent avec excès mon travail et ma diligence: « Mais ce n'est pas tout, me dit l'abbé, il faut que dimanche matin ce mémoire imprimé soit ici dans nos mains à l'heure du lever du roi, et c'est par-là, mon cher Marmontel, qu'il faut que vous couronniez l'œuvre. — Monsieur le comte, lui répondis-je, dans demi-heure je vais être prêt à partir. Ordonnez qu'une chaise de poste vienne me prendre, et de votre main écrivez deux mots au lieutenant de police, afin que la censure ne retarde pas l'impression; je vous promets d'être ici dimanche à votre réveil». Je lui tins parole; mais j'arrivai excédé de fatigue et de veilles. Quelques jours après, il me demanda la note des frais de mon voyage et de ceux de l'impression. Je la lui donnai très-exacte, article par article, et il m'en remboursa le montant au plus juste. Depuis, il n'en fut plus parlé.

Cependant, il ne cessoit de me répéter que, pour lui, l'un des avantages de la faveur dont il jouissoit, seroit de pouvoir m'être utile. Lors donc qu'il fut secrétaire d'état des affaires étrangères, je crus que si, dans son département, il y avoit moyen de m'employer utilement pour la chose publique, pour lui-même et pour moi, je l'y trouverois disposé. Ce fut sur ces trois bases que j'établis mon projet et mon espérance.

Je savois que, dans ce temps-là, le dépôt des affaires étrangères étoit un cahos que les plus anciens commis avoient bien de la peine à débrouiller. Ainsi, pour un nouveau ministre, quel qu'il fût, sa place étoit une longue école. En parlant de Bernis lui-même, j'avois entendu dire à Bussy, l'un de ces vieux commis : « Voilà le onzième écolier qu'on nous donne à l'abbé de la Ville et à moi; et cet écolier étoit le maître que Mr. le dauphin avoit pris pour lui enseigner la politique; choix bien étrange

dans un prince qui sembloit vouloir être solidement instruit!

J'aurois donc bien servi et le ministre, et le dauphin, et le roi, et l'Etat luimême, si dans ce cahos du passé j'avois établi l'ordre et jeté la lumière. Ce fut ce que je proposai dans un mémoire précis et clair que je présentai à l'abbé de Bernis.

Mon projet consistoit d'abord à démêler et à ranger les objets des négociations suivant leurs relations diverses, à leur place à l'égard des lieux, à leur date à l'égard des temps. Ensuite, d'époque en époque, à commencer d'un temps plus ou moins reculé, je me chargeois d'extraire de tous ces porte-feuilles de dépêches et de mémoires ce qu'il y auroit d'intéressant, d'en former successivement un tableau historique assez développé pour y suivre le cours des négociations, et y observer l'esprit des différentes cours, le sytême des cabinets, la politique des conseils, le caractère des ministres, celui des rois et de leurs règnes; en un mot,

les ressorts qui, dans tel ou tel temps, avoient remué les puissances. Tous les ans, trois volumes de ce cours de diplomatique auroient été remis dans les mains du ministre; et peut-être, écrits avec soin, auroient-ils été pour le dauphin lui-même une lecture satisfaisante. Enfin, pour rendre les objets plus présens, un livre de tables figurées auroit fait voir d'un coup-d'œil et sous leur rapport, les négociations respectives, et leurs effets simultanés dans les cours et les cabinets de l'Europe. Pour ce travail immense je ne demandois que deux commis, un logement au dépôt même, et de quoi vivre frugalement chez moi. L'abbé de Bernis parut charmé de mon projet. « Donnez-moi ce mémoire, me dit-il, après en avoir entendu la lecture; j'en sens l'utilité et la bonté plus que vous-même. Je veux le présenter au roi ». Je ne doutai pas du succès; je l'attendis; je l'attendis en vain; et lorsqu'impatient d'en savoir l'effet, je lui en demandai des nouvelles : « Ah! me dit-il d'un air

distrait, en entrant dans sa chaise pour aller au conseil, cela tient à un arrangement général sur lequel il n'y a rien de décidé encore ». Cet arrangement a eu lieu depuis. Le roi a fait construire deux hôtels, l'un pour le dépôt de la guerre, l'autre pour le dépôt de la politique. Mon projet a été exécuté, du moins en partie, et un autre que moi en a recueilli le fruit. *Sic vos , non vobis.* Après cette réponse de l'abbé de Bernis, je le vis encore une fois, ce fut le jour où, en habit de cardinal, en calotte rouge, en bas rouges, et avec un rochet garni du plus riche point d'Angleterre, il alloit se présenter au roi. Je traversai ses anti-chambres, entre deux longues haies de gens vêtus à neuf, d'écarlate, et galonnés d'or. En entrant dans son cabinet, je le trouvai glorieux comme un paon, plus joufflu que jamais, s'admirant dans sa gloire, sur-tout ne pouvant se lasser de regarder son rochet et ses bas ponceau. « Ne suis-je pas bien mis, me demanda-t-il ? — Fort bien, lui dis-je ; l'éminence

nence vous sied à merveille, et je viens, Monseigneur, vous en faire mon compliment. — Et ma livrée, comment la trouvez-vous? — Je l'ai prise, lui dis-je, pour la troupe dorée qui venoit vous complimenter ». Ce sont les derniers mots que nous nous soyons dits.

Je me consolai aisément de ne lui rien devoir, non-seulement parce que je n'avois vu en lui qu'un fat sous la pourpre, mais parce que bientôt je le vis malhonnête et méconnoissant envers sa créatrice; car rien ne pèse tant que la reconnoissance lorsqu'on la doit à des ingrats.

Plus heureux que lui, je trouvai dans l'étude et dans le travail la consolation des petites rigueurs que j'essuyois de la fortune. Mais comme je n'ai jamais eu le caractère bien stoïque, je payois moins patiemment à la nature le tribut de douleur qu'elle m'imposoit tous les ans. Avec une santé habituellement bonne et pleine, j'étois sujet à un mal de tête d'une espèce très-singulière. Ce mal s'appelle le *clavus*. Le siége en est sous le sourcil. C'est le

battement d'une artère dont chaque pulsation est un coup de stilet qui semble percer jusqu'à l'ame. Je ne puis exprimer quelle en est la douleur; et toute vive et profonde qu'elle est, un seul point en est affecté. Ce point est au-dessus de l'œil, l'endroit auquel répond le pouls d'une artère intérieure. J'explique tout ceci pour mieux vous faire entendre un phénomène intéressant.

Depuis sept ans, ce mal de tête me revenoit au moins une fois par année, et duroit douze à quinze jours, non pas continuellement, mais par accès, comme une fièvre, et tous les jours à la même heure, avec peu de variation ; il duroit environ six heures, s'annonçant par une tension dans les veines et les fibres voisines, et par des battemens non pas plus pressés , mais plus forts, de l'artère où étoit la douleur. En commençant, le mal étoit presque insensible ; il alloit en croissant, et diminuoit de même jusqu'à la fin de l'accès. Mais durant quatre heures au moins il étoit dans toute sa force. Ce

qu'il y a d'étonnant, c'est que l'accès fini, il ne restoit pas trace de douleur dans cette partie, et que ni le reste du jour, ni la nuit suivante, jusques au lendemain, à l'heure du nouvel accès, je n'en avois aucun ressentiment. Les médecins que j'avois consultés s'étoient inutilement appliqués à me guérir. Le quinquina, les saignées du pied, les liqueurs émollientes, les fumigations, ni les sternutatoires, rien n'avoit réussi. Quelques-uns même de ces remèdes, comme le quinquina et le muguet, ne faisoient qu'irriter mon mal.

Un médecin de la reine, appelé Malouin, homme assez habile, mais plus Purgon que Purgon lui-même, avoit imaginé de me faire prendre en lavemens des infusions de vulnéraire. Cela ne me fit rien; mais au bout de son période accoutumé, le mal avoit cessé. Et voilà Malouin tout glorieux d'une si belle cure. Je ne troublai point son triomphe; mais lui, saisissant l'occasion de me faire une mercuriale : « Eh bien, mon ami, me dit-il, croirez-vous, désor-

mais à la médecine, et au savoir des médecins»? Je l'assurai que j'y croyois très-fort. « Non, reprit-il, vous vous permettez quelquefois d'en parler un peu légèrement. Cela vous fait tort dans le monde. Voyez parmi les gens de lettres et les savans, les plus illustres ont toujours respecté notre art»; et il me cita de grands hommes. « Voltaire lui-même, ajouta-t-il, lui qui respecte si peu de choses, a toujours parlé avec respect de la médecine et des médecins. — Oui, lui dis-je, docteur; mais un certain Molière! — Aussi, me dit-il en me regardant d'un œil fixe, et en me serrant le poignet, aussi, comment est-il mort»?

Pour la septième année enfin, mon mal m'avoit repris, lorsqu'un jour, au fort de l'accès, je vis entrer chez moi Genson, le maréchal des écuries de la dauphine. Genson, sur les objets relatifs à son art, donnoit à l'Encyclopédie des articles très-distingués. Il avoit fait une étude particulière de l'anatomie comparée de l'homme et du cheval; et non-

seulement pour les maladies, mais pour la nourriture et l'éducation des chevaux, personne n'étoit plus instruit; mais peu exercé dans l'art d'écrire, c'étoit à moi qu'il avoit recours pour retoucher un peu son style. Il vint donc avec ses papiers dans un moment où, depuis trois heures, j'éprouvois mon supplice. « M. Genson, lui-dis-je, il m'est impossible de travailler avec vous aujourd'hui: je souffre trop cruellement ». Il vit mon œil droit enflammé, et toutes les fibres de la tempe et de la paupière palpitantes et frémissantes. Il me demanda la cause de mon mal; je lui dis ce que j'en savois; et après quelques détails sur ma complexion, sur ma façon de vivre, sur ma santé habituelle: « Est-il possible, me dit-il, qu'on vous ait laissé si long-temps souffrir un mal dont il étoit si facile de vous guérir? — Hé quoi! lui dis je avec étonnement, en sauriez-vous le remède? — Oui, je le sais, et rien n'est plus simple. Dans trois jours vous serez guéri, et dès demain vous serez soulagé. — Comment?

lui demandai-je avec une espérance foible et timide encore. — Quand votre encre est trop épaisse et ne coule pas, me dit-il, que faites-vous ? — J'y mets de l'eau. — Hé bien! mettez de l'eau dans votre lymphe ; elle coulera, et n'engorgera plus les glandes de la membrane pituitaire qui gêne actuellement l'artère dont les pulsations froissent le nerf voisin, et vous causent tant de douleur. — Est-ce bien là, lui demandai-je la cause de mon mal ? en est-ce bien là le remède? — Assurément, dit-il. Vous avez-là dans l'os une petite cavité qu'on nomme le *sinus frontal*. Il est doublé d'une membrane qui est un tissu de petites glandes. Cette membrane, dans son état naturel, est aussi mince qu'une feuille de chêne. Dans ce moment elle est épaisse et engorgée ; il s'agit de la dégager ; et le moyen en est facile et sûr. Dînez sagement aujourd'hui, point de ragoûts, point de vin pur, ni café, ni liqueurs ; et au lieu de souper ce soir, buvez autant d'eau claire et fraiche que votre estomac en

pourra soutenir sans fatigue : demain matin buvez-en de même ; observez quelques jours ce régime, et je vous prédis que demain l'accès sera foible, qu'après-demain il sera presqu'insensible, et que le jour suivant ce ne sera plus rien. — Ah! M. Genson, vous serez un dieu pour moi, lui dis-je, si votre prédiction s'accomplit ». Elle s'accomplit en effet. Genson vint me revoir ; et comme, en l'embrassant, je lui annonçois ma guérison : « Ce n'est pas tout de vous avoir guéri, me dit-il; à présent, il faut vous préserver. Cette partie sera foible encore quelques années ; et jusqu'à ce que la membrane ait repris son ressort, ce seroit là que la lymphe épaissie déposeroit encore. Il faut prévenir ces dépôts. Vous m'avez dit que le premier symptôme de votre mal est une tension dans les veines et dans les fibres à la tempe et sous le sourcil. Dès que vous sentirez cet embarras, buvez de l'eau, et reprenez au moins pour quelques jours votre régime. Le remède de votre mal en sera le pré-

servatif. Au reste, cette précaution ne sera nécessaire que pour quelques années. L'organe une fois raffermi, je ne vous demande plus rien ». Son ordonnance fut exactement observée, et j'en obtins pleinement le succès tel qu'il me l'avoit annoncé.

Cette année, où par la vertu de quelques verres d'eau je m'étois délivré d'un si grand mal, fut encore magique pour moi, en ce qu'avec quelques paroles je fis, par aventure, un grand bien à un honnête homme, avec qui je n'avois aucune liaison.

La cour étoit à Fontainebleau, et là, j'allois assez souvent passer une heure de la soirée avec Quesnai. Un soir que j'étois avec lui, Mme. de Pompadour me fit appeler et me dit : « Savez-vous que la Bruère est mort à Rome ? Il étoit titulaire du privilége du Mercure : ce privilége lui valoit vingt-cinq mille livres de rentes ; il y a de quoi faire plus d'un heureux ; et nous avons dessein d'attacher au nouveau brevet du Mercure des pen-

sions pour les gens de lettres. Vous qui les connoissez, nommez-moi ceux qui en auroient besoin, et qui en seroient susceptibles ». Je nommai Crébillon, d'Alembert, Boissy, et encore quelques autres. Pour Crébillon, je savois bien qu'il étoit inutile de le recommander; pour d'Alembert, voyant qu'elle faisoit un petit signe d'improbation ; « c'est, lui dis-je, Madame, un géomètre du premier ordre, un écrivain très-distingué, et un très-parfait honnête homme. — Oui, me répliqua-t-elle, mais une tête chaude ». Je répondis bien doucement que sans un peu de chaleur dans la tête, il n'y avoit point de grand talent. « Il s'est passionné, dit-elle, pour la musique italienne, et s'est mis à la tête du parti des Bouffons. — Il n'en a pas moins fait la préface de l'Encyclopédie, répondis-je encore avec modestie ». Elle n'en parla plus; mais il n'eut point de pension. Je crois qu'un sujet d'exclusion plus grave, ce fut son zèle pour le roi de Prusse, dont il étoit partisan déclaré, et que

Mme. de Pompadour haïssoit personnellement. Quand ce vint à Boissy, elle me demanda : « Est-ce que Boissy n'est pas riche ? Je le crois au moins à son aise : je l'ai vu au spectacle, et toujours si bien mis ! — Non, Madame, il est pauvre, mais il cache sa pauvreté. — Il a fait tant de pièces de théâtre, insista-t-elle encore ! — Oui, mais toutes ces pièces n'ont pas eu le même succès ; et cependant il a fallu vivre. Enfin, Madame, vous le dirai-je ? Boissy est si peu fortuné que sans un ami qui a découvert sa situation, il périssoit de misère l'hiver dernier. Manquant de pain, trop fier pour en demander à personne, il s'étoit enfermé avec sa femme et son fils, résolus à mourir ensemble, et allant se tuer l'un dans les bras de l'autre, lorsque cet ami secourable força la porte et les sauva. — Ah Dieu ! s'écria Mme. de Pompadour, vous me faites frémir. Je vais le recommander au roi ».

Le lendemain matin, je vois entrer chez moi Boissy, pâle, égaré, hors de

lui-même, avec une émotion qui ressembloit à de la joie sur le visage de la douleur. Son premier mouvement fut de tomber à mes pieds. Moi qui crus qu'il se trouvoit mal, je m'empressai de le secourir, et en le relevant je lui demandai ce qui pouvoit le mettre dans l'état où je le voyois. « Ah ! Monsieur, me dit-il, ne le savez-vous pas ? Vous, mon généreux bienfaiteur, vous qui m'avez sauvé la vie, vous qui, d'un abîme de malheurs, me faites passer dans une situation d'aisance et de fortune inespérée ! J'étois venu solliciter une pension modique sur le Mercure ; et M. de Saint-Florentin m'annonce que c'est le privilége, le brevet même du Mercure que le roi vient de m'accorder. Il m'apprend que c'est à Mme. de Pompadour que je le dois ; je vais lui en rendre grâce ; et chez elle M. Quesnai me dit que c'est vous qui, en parlant de moi, avez touché Mme. de Pompadour au point qu'elle en avoit les yeux en larmes ».

Ici je voulus l'interrompre en l'embras-

sant ; mais il continua : « Qu'ai-je donc fait, Monsieur, pour mériter de vous un intérêt si tendre? Je ne vous ai vu qu'en passant; à peine me connoissez-vous; et vous avez en parlant de moi l'éloquence du sentiment, l'éloquence de l'amitié »! A ces mots, il vouloit baiser mes mains. « C'en est trop, lui dis-je, Monsieur, il est temps que je modère cet excès de reconnoissance; et après vous avoir laissé soulager votre cœur, je veux m'expliquer à mon tour. Assurément j'ai voulu vous servir; mais en cela je n'ai été que juste, et sans cela j'aurois manqué à la confiance dont Mme. de Pompadour m'honoroit en me consultant. Sa sensibilité et sa bonté ont fait le reste. Laissez-moi donc me réjouir avec vous de votre fortune, et rendons-en grâces tous deux à celle à qui vous la devez ».

Dès que Boissy eût pris congé de moi, j'allai chez le ministre; et voyant qu'il me recevoit comme n'ayant rien à me dire, je lui demandai si je n'avois pas un remerciement à lui faire? Il me dit que

non : si les pensions sur le Mercure étoient données? il me dit que oui : si Mme. de Pompadour ne lui avoit point parlé de moi? Il m'assura qu'elle ne lui en avoit pas dit un mot, et que si elle m'avoit nommé, il m'auroit mis volontiers sur la liste qu'il avoit présentée au roi. Je fus confondu, je l'avoue; car, sans m'être nommé moi-même lorsqu'elle m'avoit consulté, je m'étois cru bien sûr d'être au nombre de ceux qu'elle proposeroit. Je me rendis chez elle; et bien heureusement je trouvai dans son salon Mme. de Marchais, à qui de point en point je contai ma mésaventure. « Bon! me dit-elle, cela vous étonne? cela ne m'étonne pas, moi; je la reconnois là. Elle vous aura oublié ». A l'instant même elle entre dans le cabinet de toilette, où étoit Mme. de Pompadour; et aussi-tôt après j'entends des éclats de rire. J'en tirai un heureux présage; en effet Mme. de Pompadour, en allant à la messe, ne put me voir sans rire encore de m'avoir laissé dans l'oubli. « J'ai deviné tout juste, me

dit Mme. de Marchais en me revoyant; mais cela sera réparé ». J'eus donc une pension de douze cents livres sur le Mercure, et je fus content.

Si M. de Boissy le rédigeoit lui-même, il restoit à son aise; mais il falloit qu'il le soutînt; et il n'avoit pour cela ni les relations, ni les ressources, ni l'activité de l'abbé Raynal, qui, en l'absence de la Bruère, le faisoit, et le faisoit bien.

Dénué de secours, et ne trouvant rien de passable dans les papiers qu'on lui laissoit, Boissy m'écrivit une lettre qui étoit un vrai signal de détresse. « Inutilement, me disoit-il, vous m'aurez fait donner le Mercure; ce bienfait est perdu pour moi, si vous n'y ajoutez pas celui de venir à mon aide. Prose ou vers, ce qu'il vous plaira, tout me sera bon de votre main. Mais hâtez-vous de me tirer de la peine où je suis : je vous en conjure au nom de l'amitié que je vous ai vouée pour tout le reste de ma vie ».

Cette lettre m'ôta le sommeil; je vis ce malheureux livré au ridicule, et le Mer-

cure décrié dans ses mains, s'il laissoit voir sa pénurie. J'en eus la fièvre toute la nuit; et ce fut dans cet état de crise et d'agitation que me vint la première idée de faire un conte. Après avoir passé la nuit sans fermer l'œil, à rouler dans ma tête le sujet de celui que j'ai intitulé, Alcibiade, je me levai, je l'écrivis tout d'une haleine, au courant de la plume, et je l'envoyai. Ce conte eut un succès inespéré. J'avois exigé l'anonyme. On ne savoit à qui l'attribuer ; et au dîner d'Helvétius, où étoient les plus fins connoisseurs, on me fit l'honneur de le croire de Voltaire ou de Montesquieu.

Boissy, comblé de joie de l'accroissement que cette nouveauté avoit donné au débit du Mercure, redoubla de prières pour obtenir de moi encore quelques morceaux du même genre. Je fis pour lui le conte de Soliman II, ensuite celui du Scrupule, et quelques autres encore. Telle fut l'origine de ces Contes moraux qui ont eu depuis tant de vogue en Europe. Boissy me fit par-là plus de bien à

moi-même que je ne lui en avois fait. Mais il ne jouit pas long-temps de sa fortune; et à sa mort, lorsqu'il fallut le remplacer : « Sire, dit Mme. de Pompadour au roi, ne donnerez-vous pas le Mercure à celui qui l'a soutenu »? Le brevet m'en fut accordé. Alors il fallut me résoudre à quitter Versailles. Cependant il s'offrit pour moi une fortune, qui, dans ce moment-là, sembloit meilleure et plus solide. Je ne sais quel instinct, qui m'a toujours assez bien conduit, m'empêcha de la préférer.

Le maréchal de Belle-Isle étoit ministre de la guerre; son fils unique le comte de Gisors, le jeune homme du siècle le mieux élevé et le plus accompli, venoit d'obtenir la lieutenance et le commandement des carabiniers, dont le comte de Provence étoit colonel. Le régiment des carabiniers avoit un secrétaire attaché à la personne du commandant, avec un traitement de douze mille livres, et cette place étoit vacante. Un jeune homme de Versailles, appelé Dorlif, se présenta

présenta pour la remplir, et il se dit connu de moi. « Hé bien, lui dit le comte de Gisors, engagez M. Marmontel à venir me voir ; je serai bien aise de causer avec lui ». Dorlif faisoit de petits vers, et venoit quelquefois me les communiquer : c'étoit là notre connoissance. Du reste, je le croyois honnête et bon garçon. Ce fut le témoignage que je rendis de lui. « Je vais, me dit le comte de Gisors que je voyois pour la première fois, vous parler avec confiance. Ce jeune homme n'est pas ce qui convient à cette place : j'ai besoin d'un homme qui dès demain soit mon ami, et sur qui je puisse compter comme sur un autre moi-même. M. le duc de Nivernois, mon beau-père, m'en propose un ; mais je me méfie de la facilité des grands dans leurs recommandations ; et si vous avez à me donner un homme dont vous soyez sûr, et qui soit tel que je le demande, n'osant pas, ajouta-t-il, prétendre à vous avoir vous-même, je le prendrai de votre main ».

« Un mois plutôt, monsieur le comte, c'eût été pour moi-même, lui dis-je, que j'aurois demandé l'honneur de vous être attaché. Le brevet du Mercure de France que le roi vient de m'accorder, est pour moi un engagement que sans légéreté je ne puis si-tôt rompre; mais je m'en vais, parmi mes connoissances, voir si je puis trouver l'homme qui vous convient ».

Parmi mes connoissances, il y avoit à Paris un jeune homme appelé Suard, d'un esprit fin, délié, juste et sage, d'un caractère aimable, d'un commerce doux et liant, assez imbu de belles-lettres, parlant bien, écrivant d'un style pur, aisé, naturel et du meilleur goût, discret sur-tout, et réservé avec des sentimens honnêtes. Ce fut sur lui que je jetai les yeux. Je le priai de venir me voir à Paris, où je m'étois rendu pour lui épargner le voyage. D'un côté, cette place lui parut très-avantageuse; de l'autre, il la trouvoit assujettissante et pénible. On étoit en guerre; il falloit suivre le comte de Gisors dans ses cam-

pagnes ; et Suard, naturellement indolent, auroit bien voulu de la fortune, mais sans qu'il lui en coûtât sa liberté ni son repos. Il me demanda vingt-quatre heures pour faire ses réflexions. Le lendemain matin, il vint me dire qu'il lui étoit impossible d'accepter cette place; que M. Delaire, son ami, la sollicitoit, et qu'il étoit recommandé par M. le duc de Nivernois. Delaire étoit connu de moi pour un homme d'esprit, pour un très-honnête homme, d'un caractère solide et sûr, et d'une grande sévérité de mœurs. « Amenez-moi votre ami, dis-je à Suard; ce sera lui que je proposerai, et la place lui est assurée ». Nous convînmes avec Delaire de dire simplement, que dans mon choix je m'étois rencontré avec le duc de Nivernois. M. de Gisors fut charmé de cette rencontre, et Delaire fut agréé. « Je pars, lui dit le vaillant jeune homme : il peut y avoir incessamment à l'armée une affaire; je veux m'y trouver. Vous viendrez me joindre le plutôt possible ». En effet, peu de jours après son

arrivée, se donna le combat de Crevelt, où, à la tête des carabiniers, il fut blessé mortellement. Delaire n'arriva que pour l'ensevelir.

Je demandai à M. de Marigny s'il croyoit compatible ma place de secrétaire des bâtimens avec le privilége et le travail du Mercure. Il me répondit qu'il croyoit impossible de vaquer à l'un et à l'autre. « Donnez-moi donc mon congé, lui dis-je ; car je n'ai pas la force de vous le demander ». Il me le donna, et Mme. Geoffrin m'offrit un logement chez elle. Je l'acceptai avec reconnoissance, en la priant de vouloir bien me permettre de lui en payer le loyer : condition à laquelle je la fis consentir.

Me voilà repoussé par ma destinée dans ce Paris, d'où j'avois eu tant de plaisir à m'éloigner ; me voilà plus dépendant que jamais de ce public d'avec lequel je me croyois dégagé pour la vie. Qu'étoient donc devenues mes résolutions ? Deux sœurs dans un couvent, en âge d'être mariées ; la facilité de mes vieilles tantes

à faire crédit à tout venant, et à ruiner leur commerce en contractant des dettes que j'étois obligé de payer tous les ans; mon avenir auquel il falloit bien penser, n'ayant mis encore en réserve que dix mille francs que j'avois employés dans le cautionnement de M. Odde; l'académie française où je n'arriverois que par la carrière des lettres; enfin l'attrait de cette société littéraire et philosophique qui me rappeloit dans son sein, furent les causes et seront les excuses de l'inconstance qui me fit renoncer au repos le plus doux, le plus délicieux, pour venir à Paris rédiger un journal, c'est-à-dire, me condamner au travail de Sisyphe, ou à celui des Danaïdes.

LIVRE SIXIÈME.

Si le Mercure n'avoit été qu'un simple journal littéraire, je n'aurois eu en le composant qu'un seule tâche à remplir, et qu'une seule route à suivre. Mais formé d'élémens divers, et fait pour embrasser un grand nombre d'objets, il falloit que, dans tous ses rapports, il remplît sa destination; que, selon les goûts des abonnés, il tînt lieu des gazettes aux nouvellistes, qu'il rendît compte des spectacles aux gens curieux de spectacles; qu'il donnât une juste idée des productions littéraires à ceux qui, en lisant avec choix, veulent s'instruire ou s'amuser; qu'à la saine et sage partie du public qui s'intéresse aux découvertes des arts utiles, au progrès des arts salutaires, il fît part de leurs tentatives et des heureux succès de leurs inventions; qu'aux amateurs des

arts agréables il annonçât les ouvrages nouveaux, et quelquefois les écrits des artistes. La partie des sciences qui tomboit sous les sens, et qui pour le public pouvoit être un objet de curiosité, étoit aussi de son domaine. Mais il falloit surtout qu'il eût un intérêt local et de société, pour ses abonnés de province, et que le bel esprit de telle ou de telle ville du royaume y trouvât de temps en temps son énigme, son madrigal, son épître insérée : cette partie du Mercure, la plus frivole en apparence, en étoit la plus lucrative.

Il eût été difficile d'imaginer un journal plus varié, plus attrayant et plus abondant en ressources. Telle fut l'idée que j'en donnai dans l'avant-propos de mon premier volume, au mois d'août 1758. « Sa forme, dis-je, le rend susceptible » de tous les genres d'agrément et d'uti- » lité ; et les talens n'ont ni fleurs ni fruits » dont le Mercure ne se couronne. Lit- » téraire, civil et politique, il extrait, il » recueille, il annonce, il embrasse toutes

» les productions du génie et du goût ; il
» est comme le rendez-vous des sciences
» et des arts, et le canal de leur com-
» merce.... C'est un champ qui peut
» devenir de plus en plus fertile, et par
» les soins de la culture, et par les ri-
» chesses qu'on y répandra.... Il peut
» être considéré comme extrait, ou
» comme recueil : comme extrait, c'est
» moi qu'il regarde; comme recueil, son
» succès dépend des secours que je rece-
» vrai. Dans la partie critique, l'homme
» estimable à qui je succède, sans oser
» prétendre à le remplacer, me laisse un
» exemple d'exactitude et de sagesse, de
» candeur et d'honnêteté, que je me fais
» une loi de suivre.... Je me propose de
» parler aux gens de lettres le langage de
» la vérité, de la décence et de l'estime,
» et mon attention à relever les beautés de
» leurs ouvrages, justifiera la liberté avec
» laquelle j'en observerai les défauts. Je
» sais mieux que personne, et je ne rougis
» pas de l'avouer, combien un jeune au-
» teur est à plaindre, lorsqu'abandonné

» à l'insulte, il a assez de pudeur pour
» s'interdire une défense personnelle. Cet
» auteur, quel qu'il soit, trouvera en moi,
» non pas un vengeur passionné, mais,
» selon mes lumières, un appréciateur
» équitable. Une ironie, une parodie, une
» raillerie ne prouve rien et n'éclaire per-
» sonne; ces traits amusent quelquefois;
» ils sont même plus intéressans pour le
» bas peuple des lecteurs qu'une critique
» honnête et sensée; le ton modéré de la
» raison n'a rien de consolant pour l'envie,
» rien de flatteur pour la malignité; mais
» mon dessein n'est pas de prostituer ma
» plume aux envieux et aux méchans....
» A l'égard de la partie collective de cet
» ouvrage, quoique je me propose d'y
» contribuer autant qu'il est en moi, ne
» fut-ce que pour remplir les vides, je ne
» compte pour rien ce que je puis; tout
» mon espoir est dans la bienveillance et
» les secours des gens de lettres; et j'ose
» croire qu'il est fondé. Si quelques-uns
» des plus estimables n'ont pas dédaigné
» de confier au *Mercure* les amusemens

» de leur loisir, souvent même les fruits
» d'une étude sérieuse, dans le temps que
» le succès de ce journal n'étoit qu'à l'avantage
» d'un seul homme, quels secours ne
» dois-je pas attendre du concours des talens
» intéressés à le soutenir? Le *Mercure*
» n'est plus un fonds particulier; c'est un
» domaine public, dont je ne suis que le
» cultivateur et l'économe».

Ainsi s'annonça mon travail: aussi fut-il bien secondé. Le moment étoit favorable. Une volée de jeunes poëtes commençoit à essayer leurs ailes. J'encourageai ce premier essor, en publiant les brillans essais de Malfilatre; je fis concevoir de lui des espérances qu'il auroit remplies, si une mort prématurée ne nous l'avoit pas enlevé. Les justes louanges que je donnai au poëme de Jumonville ranimèrent, dans le sensible et vertueux Thomas, ce grand talent que des critiques inhumaines avoient glacé. Je présentai au public les heureuses prémices de la traduction des *Géorgiques de Virgile*, et j'osai dire que, si ce divin poëme pouvoit être traduit

en vers français élégans et harmonieux, il le seroit par l'abbé Delille. En insérant dans le *Mercure* une héroïde de Colardeau, je fis sentir combien le style de ce jeune poëte approchoit, par sa mélodie, sa pureté, sa grâce et sa noblesse, de la perfection des modèles de l'art. Je parlai avantageusement des Héroïdes de la Harpe. Enfin à propos du succès de l'*Hypermnestre* de Lemierre, « Voilà donc, » dis-je, trois nouveaux poëtes tragiques, » qui donnent de belles espérances : l'au- » teur d'*Iphigénie en Tauride*, par sa » manière sage et simple de graduer l'in- » térêt de l'action et par des morceaux de » véhémence dignes des plus grands maî- » tres; l'auteur d'*Astarbé*, par une poésie » animée, par une versification pleine et » harmonieuse, et par le dessein fier et » hardi d'un caractère auquel il n'a man- » qué, pour le mettre en action, que des » contrastes dignes de lui ; et l'auteur » d'*Hypermnestre* par des tableaux de la » plus grande force. C'est au public, ajou- » tois-je, à les protéger, à les encourager,

» à les consoler des fureurs de l'envie. Les » arts ont besoin du flambeau de la cri- » tique et de l'aiguillon de la gloire. Ce » n'est point au Cid persécuté, c'est au » Cid triomphant de la persécution, que » Cinna dut la naissance. Les encourage- » mens n'inspirent la négligence et la pré- » somption qu'aux petits esprits; pour les » ames élevées, pour les imaginations » vives, pour les grands talens en un mot, » l'ivresse du succès devient l'ivresse du » génie. Il n'y a pour eux qu'un poison à » craindre, c'est celui qui les refroidit ».

En plaidant la cause des gens de lettres, je ne laissois pas de mêler à des louanges modérées une critique assez sévère, mais innocente, et du même ton qu'un ami auroit pris avec son ami. C'étoit avec cet esprit de bienveillance et d'équité, que, me conciliant la faveur des jeunes gens de lettres, je les avois presque tous pour coopérateurs.

Le tribut des provinces étoit encore plus abondant. Tout n'en étoit pas précieux; mais si dans les pièces de vers,

ou les morceaux de prose qui m'étoient envoyés, il n'y avoit que des négligences, des incorrections, des fautes de détail, j'avois soin de les retoucher. Si même quelquefois il me venoit au bout de la plume quelques bons vers, ou quelques lignes intéressantes, je les y glissois sans mot dire; et jamais les auteurs ne se sont plaints à moi de ces petites infidélités.

Dans la partie des sciences et des arts, j'avois encore bien des ressources. En médecine, dans ce temps-là, s'agitoit le problême de l'inoculation. La comète prédite par Halley, et annoncée par Clairault, fixoit les yeux de l'astronomie; la physique me donnoit à publier des observations curieuses : par exemple, on me sut bon gré d'avoir mis au jour les moyens de réfroidir en été les liqueurs. La chimie me communiquoit un nouveau remède à la morsure des vipères, et l'inestimable secret de rappeler les noyés à la vie. La chirurgie me faisoit part de ses heureuses hardiesses et de ses succès merveilleux. L'Histoire naturelle, sous le pinceau de

Buffon, me présentoit une foule de tableaux dont j'avois le choix. Vaucanson me donnoit à décrire aux yeux du public ses machines ingénieuses : l'architecte Leroi, et le graveur Cochin, après avoir parcouru en artistes, l'un les ruines de la Grèce, et l'autre les merveilles de l'Italie, venoient m'enrichir à l'envi de brillantes descriptions, ou d'observations savantes; et mes extraits de leurs voyages étoient pour mes lecteurs un voyage amusant. Cochin, homme d'esprit, et dont la plume n'étoit guère moins pure et correcte que le burin, faisoit aussi pour moi d'excellens écrits sur les arts qui étoient l'objet de ses études. Je m'en rappelle deux que les peintres et les sculpteurs n'ont sans doute pas oubliés : l'un, *sur la lumière dans l'ombre*; l'autre, *sur les difficultés de la peinture et de la sculpture, comparées l'une avec l'autre*. Ce fut sous sa dictée que je rendis compte au public de l'exposition des tableaux en 1759, l'une des plus belles que l'on eut vues, et qu'on ait vues depuis dans le salon des arts. Cet

examen étoit le modèle d'une critique saine et douce; les défauts s'y faisoient sentir et remarquer; les beautés y étoient exaltées. Le public ne fut point trompé, et les artistes furent contens.

Dans ce même temps-là, s'ouvrit pour l'éloquence une nouvelle carrière. C'étoit à louer de grands-hommes que l'Académie française invitoit les jeunes orateurs; et quelle fut ma joie d'avoir à publier que le premier qui, dans cette lice, et par un digne éloge de Maurice de Saxe, venoit de remporter le prix, étoit l'intéressant jeune homme dont tant de fois j'avois ranimé le courage, l'auteur du poëme de Jumonville, à qui la sincérité de mes conseils plaisoit au moins autant que l'équité de mes louanges, et qui, dans le secret de l'amitié la plus intime, avoit fait de moi le confident de ses pensées et le censeur de ses écrits!

Je m'étois mis en relation avec toutes les académies du royaume, tant pour les arts que pour les lettres; et sans compter leurs productions qu'elles vouloient bien

m'envoyer, les seuls programmes de leurs prix étoient intéressans à lire, par les vues saines et profondes qu'annonçoient les questions qu'ils donnoient à résoudre, soit en morale, soit en économie politique, soit dans les arts utiles, secourables et salutaires. Je m'étonnois quelquefois moi-même de la lumineuse étendue de ces questions, qui de tous côtés nous venoient du fond des provinces; rien selon moi ne marquoit mieux la direction, la tendance, les progrès de l'esprit public.

Ainsi, sans cesser d'être amusant et frivole dans sa partie légère, le Mercure ne laissoit pas d'acquérir, en utilité, de la consistance et du poids. De mon côté, contribuant de mon mieux à le rendre à la fois utile et agréable, j'y glissois souvent de ces contes où j'ai toujours tâché de mêler quelque grain d'une morale intéressante. L'apologie du théâtre, que je fis en examinant la lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles, eut tout le succès que peut avoir la vérité qui combat des sophismes, et la raison qui

qui saisit corps à corps et serre de près l'éloquence.

Mais comme il ne faut jamais être fier ni oublieux au point d'être méconnoissant, je ne veux pas vous laisser ignorer quelle étoit au besoin l'une de mes ressources. A Paris, la république des lettres étoit divisée en plusieurs classes qui communiquoient peu ensemble. Moi, je n'en négligeois aucune ; et des petits vers qui se faisoient dans les sociétés bourgeoises, tout ce qui avoit de la gentillesse et du naturel m'étoit bon. Chez un joaillier de la place Dauphine, j'avois dîné souvent avec deux poëtes de l'ancien Opéra-Comique, dont le génie étoit la gaieté, et qui n'étoient jamais si bien en verve que sous la treille de la guinguette. Pour eux, l'état le plus heureux étoit l'ivresse ; mais avant que d'être ivres, ils avoient des momens d'inspiration qui faisoient croire à ce qu'Horace a dit du vin. L'un, dont le nom étoit Galet, passoit pour un vaurien ; je ne le vis jamais qu'à table, et je n'en parle

qu'à propos de son ami Panard, qui étoit bon homme et que j'aimois.

Ce vaurien, cependant, étoit un original assez curieux à connoître. C'étoit un marchand épicier de la rue des Lombards, qui, plus assidu au théâtre de la Foire qu'à sa boutique, s'étoit déjà ruiné lorsque je le connus, Il étoit hydropique, et n'en buvoit pas moins, et n'en étoit pas moins joyeux: aussi peu soucieux de la mort que soigneux de la vie, et tel qu'enfin dans la misère, dans la captivité, sur un lit de douleur, et presque à l'agonie, il ne cessa de faire un jeu de tout cela.

Après sa banqueroute, réfugié au *Temple*, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolvables, comme il y recevoit tous les jours des mémoires de créanciers: « Me voilà, disoit-il, logé au temple des mémoires ». Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême-onction: « Ah! monsieur l'abbé, lui dit-il, vous venez me graisser les

bottes. Cela est inutile, car je m'en vais par eau ». Le même jour il écrivit à son ami Collé; et en lui souhaitant la bonne année par des couplets sur l'air :

Accompagné de plusieurs autres,

il terminoit ainsi sa dernière gaieté :

De ces couplets, soyez content,
Je vous en ferois bien autant
Et plus qu'on ne compte d'apôtres;
Mais, cher Collé, voici l'instant
Où certain fossoyeur m'attend,
Accompagné de plusieurs autres.

Le bon homme Panard, aussi insouciant que son ami, aussi oublieux du passé et négligent de l'avenir, avoit plutôt, dans son infortune, la tranquillité d'un enfant que l'indifférence d'un philosophe. Le soin de se nourrir, de se loger, de se vêtir, ne le regardoit point; c'étoit l'affaire de ses amis; et il en avoit d'assez bons pour mériter cette confiance. Dans les mœurs, comme dans l'esprit,

il tenoit beaucoup du naturel simple et naïf de la Fontaine. Jamais l'extérieur n'annonça moins de délicatesse ; il en avoit pourtant dans la pensée et dans l'expression. Plus d'une fois à table, et, comme on dit, entre deux vins, j'avois vu sortir de cette masse lourde et de cette épaisse enveloppe des couplets *impromptu* pleins de facilité, de finesse et de grâce. Lors donc qu'en rédigeant le Mercure du mois, j'avois besoin de quelques jolis vers, j'allois voir mon ami Panard. « *Fouillez*, me disoit-il, *dans la boîte à perruque* ». Cette boîte étoit en effet un vrai fouillis, où étoient entassés pêle-mêle, et griffonnés sur des chiffons, les vers de ce poëte aimable. En voyant presque tous ses manuscrits tachés de vin, je lui en faisois le reproche. « *Prenez, prenez*, me disoit-il, *c'est là le cachet du génie* ». Il avoit pour le vin une affection si tendre, qu'il en parloit toujours comme de l'ami de son cœur ; et le verre à la main, en regardant l'objet de son culte et de ses délices, il s'en

laissoit émouvoir au point que les larmes lui en venoient aux yeux. Je lui en ai vu répandre pour une cause bien singulière. Et ne prenez pas pour un conte ce trait qui achevera de vous peindre un buveur.

Après la mort de son ami Galet, l'ayant trouvé sur mon chemin, je voulus lui marquer la part que je prenois à son affliction. « *Ah ! Monsieur*, me dit-il, *elle est bien vive et bien profonde ! Un ami de trente ans, avec qui je passois ma vie ! A la promenade, au spectacle, au cabaret, toujours ensemble ! Je l'ai perdu. Je ne chanterai plus, je ne boirai plus avec lui. Il est mort. Je suis seul au monde. Je ne sais plus que devenir* ». En se plaignant ainsi, le bon homme fondoit en larmes, et jusque-là rien de plus naturel. Mais voici ce qu'il ajouta : « *Vous savez qu'il est mort au Temple ? J'y suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe ! Ah ! Monsieur, ils me l'ont mis sous une gouttière, lui qui, depuis l'âge de raison, n'avoit pas bu un verre d'eau* » !

Vous allez à présent me voir vivre à Paris avec des gens de mœurs bien différentes, et j'aurois une belle galerie de portraits à vous peindre, si j'avois pour cela d'assez vives couleurs. Mais je vais du moins essayer de vous en crayonner les traits.

J'ai dit que, du vivant de Mme. de Tencin, Mme. Geoffrin l'alloit voir, et la vieille rusée pénétroit si bien le motif de ses visites, qu'elle disoit à ses convives: « *Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici ? Elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire* ». En effet, à sa mort, une partie de sa société, et ce qu'il en restoit de mieux (car Fontenelle et Montesquieu ne vivoient plus) avoit passé dans la société nouvelle; mais celle-ci ne se bornoit pas à cette petite colonie. Assez riche pour faire de sa maison le rendez-vous des lettres et des arts, et voyant que c'étoit pour elle un moyen de se donner dans sa vieillesse une amusante société, et une existence honorable, Mme. Geoffrin avoit

fondé chez elle deux dîners, l'un (le lundi) pour les artistes; l'autre (le mercredi) pour les gens de lettres; et une chose assez remarquable, c'est que, sans aucune teinture ni des arts ni des lettres, cette femme, qui de sa vie n'avoit rien lu ni rien appris qu'à la volée, se trouvant au milieu de l'une ou de l'autre société, ne leur étoit point étrangère; elle y étoit même à son aise; mais elle avoit le bon esprit de ne parler jamais que de ce qu'elle savoit très-bien, et de céder, sur tout le reste, la parole à des gens instruits, toujours poliment attentive, sans même paroître ennuyée de ce qu'elle n'entendoit pas; mais plus adroite encore à présider, à surveiller, à tenir sous sa main ces deux sociétés naturellement libres, à marquer des limites à cette liberté, et à l'y ramener par un mot, par un geste, comme un fil invisible, lorsqu'elle vouloit s'échapper : « *Allons, voilà qui est bien* », étoit communément le signal de sagesse qu'elle donnoit à ses convives; et quelque fût la vivacité

d'une conversation qui passoit la mesure, chez elle on pouvoit dire ce que Virgile a dit des abeilles :

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

C'étoit un caractère singulier que le sien, et difficile à saisir et à peindre, parce qu'il étoit tout en demi-teintes et en nuances ; bien décidé pourtant, mais sans aucun de ces traits marquans par où le naturel se distingue et se définit. Elle étoit bonne, mais peu sensible ; bienfaisante, mais sans aucun des charmes de la bienveillance ; impatiente de secourir les malheureux, mais sans les voir, de peur d'en être émue ; sûre et fidèle amie et même officieuse, mais timide, inquiète en servant ses amis, dans la crainte de compromettre ou son crédit ou son repos. Elle étoit simple dans ses goûts, dans ses vêtemens, dans ses meubles, mais recherchée dans sa sim-

plicité, ayant jusqu'au raffinement les délicatesses du luxe, mais rien de son éclat ni de ses vanités. Modeste dans son air, dans son maintien, dans ses manières, mais avec un fond de fierté et même un peu de vaine gloire. Rien ne la flattoit plus que son commerce avec les grands. Chez eux, elle les voyoit peu; elle y étoit mal à son aise; mais elle savoit les attirer chez elle avec une coquetterie imperceptiblement flatteuse, et dans l'air aisé, naturel, demi-respectueux et demi-familier dont ils y étoient reçus, je croyois voir une adresse extrême. Toujours libre avec eux, toujours sur la limite des bienséances, elle ne la passoit jamais. Pour être bien avec le ciel, sans être mal avec son monde, elle s'étoit fait une espèce de dévotion clandestine : elle alloit à la messe comme on va en bonne fortune; elle avoit un appartement dans un couvent de religieuses et une tribune à l'église des Capucins, mais avec autant de mystère que les femmes galantes de ce temps-là

avoient des petites maisons. Toute sorte de faste lui répugnoit. Son plus grand soin étoit de ne faire aucun bruit. Elle désiroit vivement d'avoir de la célébrité et de s'acquérir une grande considération dans le monde ; mais elle la vouloit tranquille. Un peu semblable à cet Anglois vaporeux qui croyoit être de verre, elle évitoit comme autant d'écueils tout ce qui l'auroit exposée au choc des passions humaines ; et de là sa mollesse et sa timidité sitôt qu'un bon office demandoit du courage. Tel homme pour qui de bon cœur elle auroit délié sa bourse, n'étoit pas sûr de même que sa langue se déliât, et sur ce point, elle se donnoit des excuses ingénieuses. Par exemple, elle avoit pour maxime que, lorsque dans le monde on entendoit dire du mal de ses amis, il ne falloit jamais prendre vivement leur défense et tenir tête au médisant ; car c'étoit le moyen d'irriter la vipère et d'en exalter le venin. Elle vouloit qu'on ne louât ses amis que très-sobrement et par leurs qualités, non par

leurs actions ; car en entendant dire de quelqu'un qu'il est sincère et bienfaisant, chacun peut se dire à soi-même, et moi aussi je suis bienfaisant et sincère : « Mais, disoit-elle, si vous citez de lui un procédé louable, une action vertueuse comme chacun ne peut pas dire en avoir fait autant, il prend cette louange pour un reproche, et il cherche à la déprimer ». Ce qu'elle estimoit le plus dans un ami, c'étoit une prudence attentive à ne jamais le compromettre, et pour exemple, elle citoit Bernard, l'homme en effet le plus froidement compassé dans ses actions et dans ses paroles. « Avec celui-là, disoit-elle, on peut être tranquille ; personne ne se plaint de lui ; on n'a jamais à le défendre ». C'étoit un avis pour des têtes un peu vives comme la mienne, car il y en avoit plus d'une dans sa société ; et si quelqu'un de ceux qu'elle aimoit se trouvoit en péril ou dans la peine, quelle qu'en fût la cause, et qu'il eût tort ou non, son premier mouvement étoit de l'accuser lui-même : sur

quoi, trop vivement peut-être, je pris un jour la liberté de lui dire qu'il lui falloit des amis infaillibles et qui fussent toujours heureux.

L'un de ses foibles étoit l'envie de se mêler des affaires de ses amis, d'être leur confidente, leur conseil et leur guide. En l'initiant dans ses secrets et en se laissant diriger, et quelquefois gronder par elle, on étoit sûr de la toucher par son endroit le plus sensible. Mais l'indocilité, même respectueuse, la refroidissoit sur-le-champ, et par un petit dépit sec, elle faisoit sentir combien elle en étoit piquée. Il est vrai que pour se conduire selon les règles de la prudence, on ne pouvoit mieux faire que de la consulter. Le savoir vivre étoit sa suprême science: sur tout le reste, elle n'avoit que des notions légeres et communes; mais dans l'étude des mœurs et des usages, dans la connoissance des hommes et surtout des femmes, elle étoit profonde et capable d'en donner de bonnes leçons. Si donc il se mêloit un peu d'amour-

propre dans cette envie de conseiller et de conduire, il y entroit aussi de la bonté, du désir d'être utile, et de la sincère amitié.

A l'égard de son esprit, quoique uniquement cultivé par le commerce du monde, il étoit fin, juste et perçant. Un goût naturel, un sens droit lui donnoit en parlant le tour et le mot convenables. Elle écrivoit purement, simplement, et d'un style concis et clair; mais en femme qui avoit été mal élevée, et qui s'en vantoit. Dans un charmant éloge qu'a fait d'elle votre oncle, vous lirez qu'un abbé italien étant venu lui offrir la dédicace d'une grammaire italienne et française: « A moi, Monsieur, lui dit-elle, la dédicace d'une grammaire! à moi qui ne sais pas seulement l'orthographe »! C'étoit la pure vérité. Son vrai talent étoit celui de bien conter; elle y excelloit, et volontiers elle en faisoit usage pour égayer la table, mais sans apprêt, sans art et sans prétention, seulement pour donner l'exemple; car des moyens qu'elle avoit de ren-

dre sa société agréable, elle n'en négligeoit aucun.

De cette société, l'homme le plus gai, le plus animé, le plus amusant dans sa gaieté, c'étoit d'Alembert. Après avoir passé sa matinée à chiffrer de l'algèbre, et à résoudre des problêmes de dynamique ou d'astronomie, il sortoit de chez sa vitrière comme un écolier échappé du collége, ne demandant qu'à se réjouir; et par le tour vif et plaisant que prenoit alors cet esprit si lumineux, si profond, si solide, il faisoit oublier en lui le philosophe et le savant, pour n'y plus voir que l'homme aimable. La source de cet enjouement si naturel étoit une ame pure, libre de passions, contente d'elle-même, et tous les jours en jouissance de quelque vérité nouvelle qui venoit de récompenser et de couronner son travail; privilége exclusif des sciences exactes, et que nul autre genre d'études ne peut obtenir pleinement.

La sérénité de Mairan, et son humeur douce et riante avoit les mêmes causes et

le même principe. L'âge avoit fait pour lui ce que la nature avoit fait pour d'Alembert. Il avoit tempéré tous les mouvemens de son ame; et ce qu'il lui avoit laissé de chaleur n'étoit plus qu'en vivacité dans un esprit gascon, mais rassis, juste et sage, d'un tour original, et d'un sel doux et fin. Il est vrai que le philosophe de Béziers étoit quelquefois soucieux de ce qui se passoit à la Chine; mais lorsqu'il en avoit reçu des nouvelles par quelque lettre de son ami le père Parennin, il en étoit rayonnant de joie.

O mes enfans! quelles ames que celles qui ne sont inquiètes que des mouvemens de l'écliptique, ou que des mœurs et des arts des Chinois! Pas un vice qui les dégrade, pas un regret qui les flétrisse, pas une passion qui les attriste et les tourmente; elles sont libres, de cette liberté qui est la compagne de la joie, et sans laquelle il n'y eut jamais de pure et durable gaieté.

Marivaux auroit bien voulu avoir aussi cette humeur enjouée; mais il avoit

dans la tête une affaire qui le préoccupoit sans cesse et lui donnoit l'air soucieux. Comme il avoit acquis par ses ouvrages la réputation d'esprit subtil et raffiné, il se croyoit obligé d'avoir toujours de cet esprit-là, et il étoit continuellement à l'affût des idées susceptibles d'opposition ou d'analyse, pour les faire jouer ensemble ou pour les mettre à l'alembic. Il convenoit que telle chose étoit vraie *jusqu'à un certain point ou sous certain rapport;* mais il y avoit toujours quelque restriction, quelque distinction à faire dont lui seul s'étoit apperçu. Ce travail d'attention étoit laborieux pour lui, souvent pénible pour les autres; mais il en résultoit quelquefois d'heureux apperçus et de brillans traits de lumière. Cependant, à l'inquiétude de ses regards, on voyoit qu'il étoit en peine du succès qu'il avoit ou qu'il alloit avoir. Il n'y eut jamais, je crois, d'amour-propre plus délicat, plus châtouilleux et plus craintif; mais comme il ménageoit soigneusement celui des autres,

tres, on respectoit le sien; et seulement on le plaignoit de ne pouvoir pas se résoudre à être simple et naturel.

Chastellux, dont l'esprit ne s'éclaircissoit jamais assez, mais qui en avoit beaucoup, et en qui des lueurs très-vives perçoient de temps en temps la légère vapeur répandue sur ses pensées, Chastellux apportoit dans cette société le caractère le plus liant et la candeur la plus aimable. Soit que se défiant de la justesse de ses idées, il cherchât à s'en assurer, soit qu'il voulût les nettoyer au creuset de la discussion, il aimoit la dispute et s'y engageoit volontiers, mais avec grâce et bonne foi; et sitôt que la vérité reluisoit à ses yeux, que ce fut de lui-même ou de vous qu'elle vint, il étoit content. Jamais homme n'a mieux employé son esprit à jouir de l'esprit des autres. Un bon mot qu'il entendoit dire, un trait ingénieux, un bon conte fait à propos, le ravissoit; on l'en voyoit tressaillir d'aise; et à mesure que la conversation devenoit plus brillante, les yeux

de Chastellux et son visage s'animoient : tout succès le flattoit comme s'il eût été le sien.

L'abbé Morellet, avec plus d'ordre et de clarté, dans un très-riche magasin de connoissances de toute espèce, étoit, pour la conversation, une source d'idées saines, pures, profondes, qui, sans jamais tarir, ne débordoit jamais. Il se montroit à nos dîners avec une ame ouverte, un esprit juste et ferme, et dans le cœur autant de droiture que dans l'esprit. L'un de ses talens, et le plus distinctif, étoit un tour de plaisanterie finement ironique, dont Swift avoit eu seul le secret avant lui. Avec cette facilité d'être mordant, s'il avoit voulu l'être, jamais homme ne le fut moins ; et s'il se permit quelquefois la raillerie personnelle, ce ne fut qu'un fouet dans sa main pour châtier l'insolence ou punir la malignité.

Saint-Lambert, avec une politesse délicate, quoiqu'un peu froide, avoit dans la conversation le tour d'esprit élégant et fin qu'on remarque dans ses ouvrages.

Sans être naturellement gai, il s'animoit de la gaieté des autres ; et dans un entretien philosophique ou littéraire, personne ne causoit avec une raison plus saine ni avec un goût plus exquis. Ce goût étoit celui de la petite cour de Lunéville, où il avoit vécu, et dont il conservoit le ton.

Helvétius, préoccupé de son ambition de célébrité littéraire, nous arrivoit la tête encore fumante de son travail de la matinée. Pour faire un livre distingué dans son siècle, son premier soin avoit été de chercher ou quelque vérité nouvelle à mettre au jour, ou quelque pensée hardie et neuve à produire et à soutenir. Or, comme depuis deux mille ans les vérités nouvelles et fécondes sont infiniment rares, il avoit pris pour thèse le paradoxe qu'il a développé dans son livre *de l'Esprit.* Soit donc qu'à force de contention il se fût persuadé à lui-même ce qu'il vouloit persuader aux autres, soit qu'il en fût encore à se débattre contre ses propres doutes, et qu'il s'exerçât à

les vaincre, nous nous amusions à lui voir jeter successivement sur le tapis les questions qui l'occupoient ou les difficultés dont il étoit en peine; et après lui avoir donné quelque temps le plaisir de les entendre discuter, nous l'engagions lui-même à se laisser aller au courant de nos entretiens. Alors il s'y livroit pleinement et avec chaleur, aussi simple, aussi naturel, aussi naïvement sincère dans ce commerce familier que vous le voyez systématique et sophistique dans ses ouvrages. Rien ne ressemble moins à l'ingénuité de son caractère et de sa vie habituelle que la singularité préméditée et factice de ses écrits; et cette dissemblance se trouvera toujours entre les mœurs et les opinions de ceux qui se fatiguent à penser des choses étranges. Helvétius avoit dans l'ame tout le contraire de ce qu'il a dit. Il n'y avoit pas un meilleur homme: libéral, généreux sans faste, et bienfaisant parce qu'il étoit bon, il imagina de calomnier tous les gens de bien et lui-même, pour ne

donner aux actions morales d'autre mobile que l'intérêt ; mais, en faisant abstraction de ses livres, on l'aimoit, lui, tel qu'il étoit ; et l'on verra bientôt de quel agrément fut sa maison pour les gens de lettres.

Un homme encore plus passionné que lui pour la gloire, c'étoit Thomas ; mais plus d'accord avec lui-même, celui-ci n'attendoit ses succès que du rare talent qu'il avoit d'exprimer ses sentimens et ses idées, sûr de donner à des sujets communs l'originalité d'une haute éloquence ; et à des vérités connues des développemens nouveaux, et beaucoup d'ampleur et d'éclat. Il est vrai qu'absorbé dans ses méditations, et sans cesse préoccupé de ce qui pouvoit lui acquérir une renommée étendue, il négligeoit les petits soins et le léger mérite d'être aimable en société. La gravité de son caractère étoit douce, mais recueillie, silencieuse, et souriant à peine à l'enjouement de la conversation, sans y contribuer jamais. Rarement même se livroit-il sur les su-

jets qui lui étoient analogues, à moins que ce ne fut dans une société intime et peu nombreuse : c'étoit là seulement qu'il étoit brillant de lumière, étonnant de fécondité. Pour nos dîners, il y faisoit nombre, et ce n'étoit que par réflexion sur son mérite littéraire, et sur ses qualités morales qu'il y étoit considéré. Thomas sacrifia toujours à la vertu, à la vérité, à la gloire, jamais aux grâces; et il a vécu dans un siècle où sans l'influence et la faveur des grâces, il n'y avoit point en littérature de brillante réputation.

A propos des grâces, parlons d'une personne qui en avoit tous les dons dans l'esprit et dans le langage, et qui étoit la seule femme que Mme. Geoffrin eût admise à son dîner des gens de lettres : c'étoit l'amie de d'Alembert, Mlle. Lespinasse: étonnant composé de bienséance, de raison, de sagesse, avec la tête la plus vive, l'ame la plus ardente, l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho. Ce feu qui circuloit dans

ses veines et dans ses nerfs, et qui donnoit à son esprit tant d'activité, de brillant et de charme, l'a consumée avant le temps. Je dirai dans la suite quels regrets elle nous laissa. Je ne marque ici que la place qu'elle occupoit à nos dîners, où sa présence étoit d'un intérêt inexprimable. Continuel objet d'attention, soit qu'elle écoutât, soit qu'elle parlât elle-même (et personne ne parloit mieux), sans coquetterie, elle nous inspiroit l'innocent désir de lui plaire ; sans pruderie, elle faisoit sentir à la liberté des propos jusqu'où elle pouvoit aller sans inquiéter la pudeur, et sans effleurer la décence.

Mon dessein n'est pas de décrire tout le cercle de nos convives. Il y en avoit d'oiseux et qui ne faisoient guères que jouir : gens instruits cependant, mais avares de leurs richesses, et qui, sans se donner la peine de semer, venoient recueillir. De ce nombre n'étoit assurément pas l'abbé Raynal; et dans l'usage qu'il faisoit de l'instruction dont il étoit plein, s'il donnoit quelquefois dans un excès, ce

n'étoit pas dans un excès d'économie. La robuste vigueur de sa philosophie ne s'étoit pas montrée, le vaste amas de ses connoissances n'étoit pas pleinement formé; la sagacité, la justesse, la précision étoient encore les qualités les plus marquées de son esprit, et il y ajoutoit une bonté d'ame et une aménité de mœurs qui nous le rendoit cher à tous. On trouvoit cependant que la facilité de son élocution et l'abondance de sa mémoire ne se tempéroient pas assez. Son débit étoit rarement susceptible de dialogue; ce n'a été que dans sa vieillesse que, moins vif et moins abondant, il a connu le plaisir de causer.

Soit qu'il fut entré dans le plan de Mme. Geoffrin d'attirer chez elle les plus considérables des étrangers qui venoient à Paris, et de rendre par-là sa maison célèbre dans toute l'Europe; soit que ce fut la suite et l'effet naturel de l'agrément et de l'éclat que donnoit à cette maison la société des gens de lettres, il n'arrivoit d'aucun pays ni prince, ni ministre, ni

hommes ou femmes de nom qui, en allant voir Mme. Geoffrin, n'eussent l'ambition d'être invités à l'un de nos dîners, et ne se fissent un grand plaisir de nous y voir réunis à table. C'étoit singulièrement ces jours-là que Mme. Geoffrin déployoit tous les charmes de son esprit, et nous disoit, *soyons aimables*. Rarement, en effet, ces dîners manquoient d'être animés par de bons propos.

Parmi ceux de ces étrangers qui venoient faire à Paris leur résidence, ou quelque long séjour, elle faisoit un choix des plus instruits, des plus aimables, et ils étoient admis dans le nombre de ses convives. J'en distinguerai trois, qui, pour les agrémens de l'esprit et l'abondance des lumières, ne le cédoient à aucun des Français les plus cultivés : c'étoient l'abbé Galiani, le marquis de Caraccioli, depuis ambassadeur de Naples, et le comte de Creutz, ministre de Suède.

L'abbé Galiani étoit de sa personne le plus joli petit arlequin qu'eut produit l'Italie; mais sur les épaules de cet arle-

quin étoit la tête de Machiavel. Epicurien dans sa philosophie, et avec une ame mélancolique, ayant tout vu du côté ridicule, il n'y avoit rien ni en politique, ni en morale à propos de quoi il n'eut quelque bon conte à faire; et ces contes avoient toujours la justesse de l'à-propos, et le sel d'une allusion imprévue et ingénieuse. Figurez-vous, avec cela, dans sa manière de conter et dans sa gesticulation, la gentillesse la plus naïve, et voyez quel plaisir devoit nous faire le contraste du sens profond que présentoit le conte avec l'air badin du conteur. Je n'exagère point en disant qu'on oublioit tout pour l'entendre, quelquefois des heures entières. Mais son rôle joué, il n'étoit plus de rien dans la société; et triste et muet dans un coin, il avoit l'air d'attendre impatiemment le mot du guet pour rentrer sur la scène. Il en étoit de ses raisonnemens comme de ses contes; il falloit l'écouter. Si quelquefois on l'interrompoit : « Laissez-moi donc achever, disoit-il, vous aurez bientôt tout le loisir de me répondre ». Et

lorsqu'après avoir décrit un long cercle d'inductions (car c'étoit sa manière), il concluoit enfin, si l'on vouloit lui répliquer, on le voyoit se glisser dans la foule, et tout doucement s'échapper.

Caraccioli, au premier coup-d'œil, avoit dans la physionomie l'air épais et massif avec lequel on peindroit la bêtise. Pour animer ses yeux et débrouiller ses traits, il falloit qu'il parlât. Mais alors, et à mesure que cette intelligence vive, perçante et lumineuse dont il étoit doué se réveilloit, on en voyoit jaillir comme des étincelles; et la finesse, la gaieté, l'originalité de la pénsée, le naturel de l'expression, la grace du sourire, la sensibilité du regard se réunissoient pour donner un caractère aimable, ingénieux, intéressant à la laideur. Il parloit mal et péniblement notre langue; mais il étoit éloquent dans la sienne; et lorsque le terme français lui manquoit, il empruntoit de l'italien le mot, le tour, l'image dont il avoit besoin. Ainsi, à tout moment, il enrichissoit son langage

de mille expressions hardies et pittoresques qui nous faisoient envie. Il les accompagnoit aussi de ce geste napolitain qui, dans l'abbé Galiani, animoit si bien l'expression, et l'on disoit de l'un comme de l'autre, qu'ils avoient de l'esprit jusques au bout des doigts. L'un comme l'autre avoit aussi d'excellens contes, et presque tous d'un sens fin, moral et profond. Caraccioli avoit fait des hommes une étude philosophique; mais il les avoit observés plus en politique et en homme d'état qu'en moraliste satyrique. Il avoit vu en grand les mœurs des nations, leurs usages et leurs polices; et s'il en citoit quelques traits particuliers, ce n'étoit qu'en exemple, et à l'appui des résultats qui formoient son opinion.

Avec des richesses inépuisables du côté du savoir, et un naturel très-aimable dans la manière de les répandre, il avoit de plus à nos yeux le mérite d'être un excellent homme. Aucun de nous n'auroit pensé à faire son ami de l'abbé Galiani; chacun de nous ambitionnoit l'amitié de Caraccioli,

et moi qui en ai joui long-temps, je ne puis dire assez combien elle étoit désirable.

Mais l'un des hommes qui m'a le plus chéri, et que j'ai le plus tendrement aimé, a été le comte de Creutz. Il étoit aussi de la société littéraire et des dîners de Mme. Geoffrin; moins empressé à plaire, moins occupé du soin d'attirer l'attention, souvent pensif, plus souvent distrait, mais le plus charmant des convives, lorsque sans distraction il se livroit à nous. C'étoit à lui que la nature avoit donné par excellence la sensibilité, la chaleur, la délicatesse du sens moral et de celui du goût, l'amour du beau dans tous les genres, et la passion du génie comme celle de la vertu : c'étoit à lui qu'elle avoit accordé le don d'exprimer et de peindre en traits de feu tout ce qui avoit frappé son imagination ou vivement saisi son ame: jamais homme n'est né poëte si celui-là ne l'étoit pas. Jeune encore, et l'esprit orné d'une instruction prodigieuse, parlant le français comme nous, et presque toutes les langues de

l'Europe comme la sienne, sans compter les langues savantes, versé dans tous les genres de littérature ancienne et moderne, parlant de chimie en chimiste, d'histoire naturelle en disciple de Linneus, et singulièrement de la Suède et de l'Espagne en curieux observateur des propriétés de ces climats et de leurs productions diverses, il étoit pour nous une source d'instructions embellies par la plus brillante élocution.

Je vous en dis assez pour vous faire sentir combien ce rendez-vous des gens de lettres devoit avoir d'intérêt et de charmes. Quant à moi, j'y tenois mon coin, ni trop hardi, ni trop timide, gai, naturel, même un peu libre, bien voulu dans la société, chéri de ceux que j'estimois le plus et que j'aimois le plus moi-même. Pour Mme. Geoffrin, quoique logé chez elle, je n'étois pas l'un des premiers dans sa faveur; non qu'elle ne me sut bon gré d'égayer à mon tour, et même assez souvent, nos dîners et nos entretiens, ou par de petits contes, ou

par des traits de plaisanterie que j'accommodois à son goût; mais quant à ma conduite personnelle, je n'avois pas assez la complaisance de la consulter et de suivre les avis qu'elle me donnoit; et de son côté, elle n'étoit pas assez sûre de ma sagesse pour n'avoir pas à craindre de ma part quelqu'un de ces chagrins que lui donnoit par fois l'imprudence de ses amis. Ainsi elle étoit avec moi sur un ton de bonté soucieuse et mal assurée; et moi, en réserve avec elle, je tâchois de lui être agréable; mais je ne voulois pas me laisser dominer.

Cependant elle me voyoit réussir avec tout son monde: et à son dîner du lundi je n'étois pas moins bien accueilli qu'à son dîner des gens de lettres. Les artistes m'aimoient, parce qu'en même-temps curieux et docile, je leur parlois sans cesse de ce qu'ils savoient mieux que moi. J'ai oublié de dire qu'à Versailles, au-dessous de mon logement, étoit la salle des tableaux qui successivement alloient décorer le palais, et qui étoient presque tous

de la main des grands maîtres. C'étoit, dans mes délassemens, ma promenade du matin; j'y passois des heures entières avec le bon homme Portail, digne gardien de ce trésor, à causer avec lui sur le génie et la manière des différentes écoles d'Italie, et sur le caractère distinctif des grands peintres. Dans les jardins, j'avois pris aussi quelques idées comparatives de la sculpture antique et de la moderne. Ces études préliminaires m'avoient mis en état de raisonner avec nos convives; et en leur laissant l'avantage et l'amusement de m'instruire, j'avois à leurs yeux le mérite de me plaire à les écouter, et à recueillir leurs leçons. Avec eux je me gardois bien d'étaler en littérature d'autres connoissances que celles qui intéressoient les beaux-arts. Je n'avois pas eu de peine à m'appercevoir qu'avec de l'esprit naturel, ils manquoient presque tous d'instruction et de culture. Le bon Carle-Vanloo possédoit à un haut degré tout le talent qu'un peintre peut avoir sans génie; mais l'inspiration lui manquoit;

et pour y suppléer il avoit peu fait de ces études qui élèvent l'ame, et qui remplissent l'imagination de grands objets et de grandes pensées. Vernet, admirable dans l'art de peindre l'eau, l'air, la lumière, et le jeu de ces élémens, avoit tous les modèles de ces compositions très-vivement présens à la pensée; mais hors de là, quoique assez gai, c'étoit un homme du commun. Soufflot étoit un homme de sens, très-avisé dans sa conduite, habile et savant architecte; mais sa pensée étoit inscrite dans le cercle de son compas. Boucher avoit du feu dans l'imagination, mais peu de vérité, encore moins de noblesse; il n'avoit pas vu les grâces en bon lieu; il peignoit Vénus et la Vierge d'après les nymphes des coulisses; et son langage se ressentoit, ainsi que ses tableaux, des mœurs de ses modèles et du ton de son atelier. Lemoine, le sculpteur, étoit attendrissant par la modeste simplicité qui accompagnoit son génie; mais sur son art même qu'il possédoit si bien, il parloit peu; et aux

louanges qu'on lui donnoit, il répondoit à peine : timidité touchante dans un homme dont le regard étoit tout esprit et toute ame. Latour avoit de l'enthousiasme, et il l'employoit à peindre les philosophes de ce temps-là. Mais le cerveau déjà brouillé de politique et de morale, dont il croyoit raisonner savamment, il se trouvoit humilié lorsqu'on lui parloit de peinture. Vous avez de lui, mes enfans, une esquisse de mon portrait : ce fut le prix de la complaisance avec laquelle je l'écoutois, réglant les destins de l'Europe. Avec les autres, je m'instruisois de ce qui concernoit leur art; et par-là ces dîners d'artistes avoient pour moi leur intérêt d'agrément et d'utilité.

Parmi les amateurs qui étoient de ces dîners, il y en avoit d'imbus d'assez bonnes études. Avec ceux-ci je n'étois pas en peine de varier la conversation, ni de la ranimer lorsqu'elle languissoit; et ils me sembloient assez contens de ma façon de causer avec eux. Un seul ne me marquoit

aucune bienveillance; et dans sa froide politesse je voyois de l'éloignement; c'étoit le comte de Caylus.

Je ne saurois dire lequel de nous deux avoit prévenu l'autre; mais à peine avois-je connu le caractère du personnage, que j'avois eu pour lui autant d'aversion qu'il en avoit pour moi. Je ne me suis jamais donné le soin d'examiner en quoi j'avois pu lui déplaire. Mais je savois bien, moi, ce qui me déplaisoit en lui. C'étoit l'importance qu'il se donnoit pour le mérite le plus futile et le plus mince des talens; c'étoit la valeur qu'il attachoit à ses recherches minutieuses, et à ses babioles antiques; c'étoit l'espèce de domination qu'il avoit usurpée sur les artistes, et dont il abusoit, en favorisant les talens médiocres qui lui faisoient la cour, et en déprimant ceux qui, plus fiers de leur force, n'alloient pas briguer son appui. C'étoit enfin une vanité très-adroite et très-raffinée, et un orgueil très-âpre et très-impérieux, sous les formes brutes et simples dont il savoit

l'envelopper. Souple et soyeux avec les gens en place de qui dépendoient les artistes, il se donnoit près de ceux-là un crédit dont ceux-ci redoutoient l'influence. Il accostoit des gens instruits, se faisoit composer par eux des mémoires sur les breloques que les brocanteurs lui vendoient; faisoit un magnifique recueil de ces fadaises, qu'il donnoit pour antiques, proposoit des prix sur Isis et Osiris, pour avoir l'air d'être lui-même initié dans leurs mystères, et avec cette charlatanerie d'érudition, il se fourroit dans les académies sans savoir ni grec ni latin. Il avoit tant dit, tant fait dire par ses prôneurs, qu'en architecture il étoit le restaurateur *du style simple, des formes simples, du beau simple*, que les ignorans le croyoient; et par ses relations avec les *Dilettanti*, il se faisoit passer en Italie et dans toute l'Europe pour l'inspirateur des beaux arts. J'avois donc pour lui cette espèce d'antipathie naturelle que les hommes simples et vrais ont toujours pour les charlatans.

Après avoir dîné chez Mme. Geoffrin avec les gens de lettres ou avec les artistes, j'étois chez elle encore le soir, d'une société plus intime; car elle m'avoit fait aussi la faveur de m'admettre à ses petits soupers. La bonne chère en étoit succinte : c'étoit communément un poulet, des épinards, une omelette. La compagnie en étoit peu nombreuse, c'étoient tout au plus cinq ou six de ses amis particuliers, ou un quadrille d'hommes et de femmes du plus grand monde, assortis à leur gré, et réciproquement bien aises d'être ensemble. Mais quelque fut ce petit cercle de convives, Bernard et moi nous en étions. Un seul avoit exclu Bernard, et n'avoit agréé que moi. Le groupe en étoit composé de trois femmes et d'un seul homme. Les trois femmes, assez semblables aux trois déesses du mont Ida, étoient la belle comtesse de Brionne, la belle marquise de Duras, et la jolie comtesse d'Egmont. Leur Pâris étoit le prince Louis de Rohan. Mais je soupçonne que dans ce temps-là il donnoit la pomme à

Minerve; car, à mon gré, la Vénus du souper étoit la séduisante et piquante d'Egmont. Fille du maréchal de Richelieu, elle avoit la vivacité, l'esprit, les grâces de son père; elle en avoit aussi, disoit-on, l'humeur volage et libertine; mais c'étoit là ce que ni Mme. Geoffrin ni moi ne faisions semblant de savoir. La jeune marquise de Duras, avec autant de modestie que Mme. d'Egmont avoit de gentillesse, donnoit assez l'idée de Junon, par sa noble sévérité, et par un caractère de beauté qui n'avoit rien d'élégant ni de svelte. Pour la comtesse de Brionne, si elle n'étoit pas Vénus même, ce n'étoit pas que dans la régularité parfaite de sa taille et de tous ses traits, elle ne réunit tout ce qu'on peut imaginer pour définir ou peindre la beauté idéale. De tous les charmes, un seul lui manquoit, sans lequel il n'y a point de Vénus au monde, et qui étoit le prestige de Mme. d'Egmont; c'étoit l'air de la volupté. Pour le prince de Rohan, il étoit jeune, leste, étourdi, bon enfant, haut

par boutades en concurrence avec des dignités rivales de la sienne, mais gaiement familier avec des gens de lettres libres et simples comme moi.

Vous croyez bien qu'à ces petits soupers, mon amour propre étoit en jeu avec tous les moyens que je pouvois avoir d'être amusant et d'être aimable. Les nouveaux contes que je faisois alors, et dont ces dames avoient la primeur, étoient, avant ou après le souper, une lecture amusante pour elles. On se donnoit rendez-vous pour l'entendre; et lorsque le petit souper manquoit par quelqu'événement, c'étoit à dîner chez madame de Brionne que l'on se rassembloit. J'avoue que jamais succès ne m'a plus sensiblement flatté que celui qu'avoient mes lectures dans ce petit cercle où l'esprit, le goût, la beauté, toutes les graces étoient mes juges ou plutôt mes applaudisseurs. Il n'y avoit, ni dans mes peintures, ni dans mon dialogue, pas un trait tant soit peu délicat ou fin, qui ne fut vivement senti; et le plaisir que je

causois avoit l'air du ravissement. Ce qui me ravissoit moi même, c'étoit de voir de près les plus beaux yeux du monde donner des larmes aux petites scènes touchantes où je faisois gémir la nature ou l'amour. Mais, malgré les ménagemens d'une politesse excessive, je m'appercevois bien aussi des endroits froids ou foibles qu'on passoit sous silence, et de ceux où j'avois manqué le mot, le ton de la nature, la juste nuance du vrai; et c'étoit là ce que je notois, pour le corriger à loisir.

D'après l'idée que je vous donne de la société de Mme. Geoffrin, vous jugerez sans doute qu'elle auroit dû me tenir lieu de toute autre société. Mais j'avois à Paris d'anciens et bons amis, qui étoient bien aises de me revoir, et avec qui j'étois moi même bien aise de me retrouver. Mme. Harenc, Mme. Desfourniels, mademoiselle Clairon, et singulièrement Mme. d'Hérouville, avoient droit au partage de mes plus doux momens. Je m'étois fait aussi quelques amis nouveaux

d'une société charmante. Les intendans des Menus-Plaisirs n'étoient pas non plus négligés.

J'avois d'ailleurs bien observé que, pour valoir aux yeux de Mme. Geoffrin ce qu'on valoit réellement, il falloit avec elle savoir tenir un certain milieu entre la négligence et l'assiduité ; ne la laisser ni se plaindre de l'une, ni se lasser de l'autre; et dans les soins qu'on lui rendoit, ne manquer à rien, mais ne rien prodiguer. Les empressemens la suffoquoient. De la société même la plus aimable, elle ne vouloit prendre que ce qu'il lui falloit, à ses heures et à son aise. Je me ménageois donc imperceptiblement l'avantage d'avoir des sacrifices à lui faire; et en lui parlant de la vie que je menois dans le monde, je lui faisois entendre, sans affectation, que le temps où j'étois chez elle j'aurois pu le passer fort doucement ailleurs. C'est ainsi que, durant dix ans que j'ai été son locataire, sans lui inspirer une amitié bien tendre, je n'ai jamais perdu son estime ni ses bontés; et

jusqu'à l'accident de sa paralysie, je ne cessai jamais d'être du nombre des gens de lettres, ses convives et ses amis.

Il faut tout dire, cependant; il manquoit à la société de Mme. Geoffrin l'un des agrémens dont je faisois le plus de cas, la liberté de la pensée. Avec son doux *voilà qui est bien*, elle ne laissoit pas de tenir nos esprits comme à la lisière; et j'avois ailleurs des dîners où l'on étoit plus à son aise.

Le plus libre, ou plutôt le plus licencieux de tous, avoit été celui que donnoit toutes les semaines un fermier général nommé Pelletier, à huit ou dix garçons, tous amis de la joie. A ce dîner les têtes les plus folles étoient Collé et Crébillon le fils. C'étoit entr'eux un assaut continuel d'excellente plaisanterie; et se mêloit du combat qui vouloit. Le personnel n'y étoit jamais atteint; l'amour-propre du bel esprit y étoit seul attaqué, mais il l'étoit sans ménagement; et il falloit s'en détacher et le sacrifier en entrant dans la lice. Collé y

étoit brillant au-delà de toute expression; et Crébillon, son adversaire, avoit surtout l'adresse de l'animer en l'agaçant. Ennuyé d'être spectateur oisif, je me lançois quelquefois dans l'arêne à mes périls et risques, et j'y recevois des leçons de modestie un peu sévères. Quelquefois aussi s'engageoit dans la querelle un certain Monticourt, railleur adroit et fin, et ce qu'on appeloit alors un persiffleur de la première force. Mais la vanité littéraire qu'il attaquoit en se jouant, ne nous donnoit sur lui aucune prise: en s'avouant lui-même dénué de talens, il se rendoit invulnérable à la critique. Je le comparois à un chat, qui, couché sur le dos et les pattes en l'air, ne nous présentoit que les griffes. Le reste des convives rioit de nos attaques, et ce plaisir leur étoit permis; mais lorsque la gaieté, cessant d'être railleuse, quittoit l'arme de la critique, chacun s'y livroit à l'envi. Bernard lui seul (car il étoit aussi de ces dîners), se tenoit toujours en réserve.

C'est une chose singulière que le con-

traste du caractère de Bernard avec sa réputation. Le genre de ses poésies avoit bien pu dans sa jeunesse lui mériter le surnom de *Gentil ;* mais il n'étoit rien moins que *gentil* quand je l'ai connu. Il n'avoit plus avec les femmes qu'une galanterie usée ; et quand il avoit dit à l'une qu'elle étoit fraîche comme Hébé, ou qu'elle avoit le teint de Flore ; à l'autre qu'elle avoit le sourire des grâces, ou la taille des nymphes, il leur avoit tout dit. Je l'ai vu à Choisy, à la fête des roses, qu'il y célébroit tous les ans dans une espèce de petit temple qu'il avoit décoré de toiles d'opéra, et qui ce jour-là étoit orné de tant de guirlandes de roses que nous en étions entêtés. Cette fête étoit un souper où les femmes se croyoient toutes les divinités du printemps. Bernard en étoit le grand prêtre. Assurément c'étoit pour lui le moment de l'inspiration, pour peu qu'il en fût susceptible : Eh bien, là même, jamais une saillie, ni d'enjouement, ni de galanterie un peu vive, ne lui échappoit ; il y étoit froidement poli.

Avec les gens de lettres, dans leur gaieté même la plus brillante, il n'étoit que poli encore; et dans nos entretiens sérieux et philosophiques, rien de plus stérile que lui. Il n'avoit, en littérature, qu'une légère superficie; il ne savoit que son Ovide. Ainsi réduit presqu'au silence, sur tout ce qui sortoit de la sphère de ses idées, il n'avoit jamais un avis, et sur aucun objet de quelque conséquence, jamais personne n'a pu dire ce que Bernard avoit pensé. Il vivoit, comme on dit, sur la réputation de ses poésies galantes, qu'il avoit la prudence de ne pas publier. Nous en avions prévu le sort, lorsqu'elles seroient imprimées: nous savions qu'elles étoient froides, vice impardonnable, sur-tout dans un poëme de l'art d'aimer; mais telle étoit la bienveillance que sa réserve, sa modestie, sa politesse nous inspiroient, qu'aucun de nous, du vivant de Bernard, ne divulgua ce fatal secret. J'en reviens au dîner où Collé déployoit un caractère si différent de celui de Bernard.

Jamais la verve de la gaieté ne fût d'une chaleur si continue et si féconde. je ne saurois plus dire de quoi nous rions tant ; mais je sais bien qu'à tous propos il nous faisoit tous rire aux larmes. Tout devenoit comique ou plaisant dans sa tête, sitôt qu'elle étoit exaltée. Il est vrai qu'il manquoit assez souvent à la décence ; mais à ce dîner on n'étoit pas excessivement sévère sur ce point.

Un incident assez singulier rompit cette joyeuse société. Pelletier devint amoureux d'une aventurière qui lui fit accroire qu'elle étoit fille de Louis XV. Tous les dimanches elle alloit à Versailles, voir, disoit-elle, mesdames ses sœurs ; et toujours elle en revenoit avec quelque petit présent ; c'étoit une bague, un étui, une montre, une boîte avec le portrait d'une de ces dames. Pelletier, qui avoit de l'esprit, mais une tête foible et légère, crut tout cela, et en grand mystère il épousa cette bohémienne. Dès-lors, vous pensez bien que sa maison ne nous convint plus ; et lui, bientôt après, ayant reconnu son

erreur, et la honteuse sottise qu'il avoit faite, en devint fou, et alla mourir à Charenton.

Une liberté plus décente et plus aimable, une gaieté moins folle et assez vive encore, régnoit dans les soupers de madame Filleul, où la jeune comtesse de Séran brilloit dans tout l'éclat de sa beauté naissante et de son naïf enjouement. A ces soupers, personne ne songeoit à avoir de l'esprit; c'étoit le moindre des soucis et de l'hôtesse et des convives; et cependant il y en avoit infiniment et du plus naturel et du plus délicat. Mais avant que de m'occuper des agrémens de cette société, il en est une dont l'attrait va bientôt me coûter assez cher pour ne pas échapper à mon souvenir. Ecoutez, mes enfans, par quel enchaînement de circonstances fortuitement rassemblées, fut amené l'un des événemens les plus notables de ma vie.

Dans la société de Mme. Filleul, je revoyois Cury, il étoit malheureux, et je l'en aimois davantage. J'ai déjà dit que

dans le temps de sa prospérité il m'avoit témoigné beaucoup de bienveillance. Tout récemment encore il m'avoit invité à passer avec lui, et ses amis intimes, quelques beaux jours à Chénevière, sa maison de campagne, voisine d'Andresis, où il avoit un canton de chasse. C'étoit là, qu'à la vue d'une chaumière pittoresque, j'avois imaginé le conte de la Bergère des Alpes. Heureux moment de calme et de sérénité, que devoit bientôt suivre un violent orage! Là tout le monde étoit chasseur excepté moi : mais je suivois la chasse, et dans une île de la Seine où elle se passoit, assis au pied d'un saule, le crayon à la main, rêvant que j'étois sur les Alpes, je méditois mon conte, et je gardois le dîner des chasseurs. A leur retour, l'air vif et pur de la rivière m'avoit tenu lieu d'exercice, et me donnoit un appetit aussi dévorant que le leur.

Le soir, une table couverte du gibier de leur chasse, et couronnée de bouteilles d'excellent vin, offroit comme un champ libre

libre à la joie et à la licence. Ce furent là pour Cury les dernières caresses, et les adieux trompeurs de l'infidèle prospérité :

Hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit.

Une petite gaieté qu'il s'étoit permise au théâtre de Fontainebleau, en y tournant en ridicule, dans un prologue de sa façon, les gentilshommes de la chambre, les lui avoit aliénés ; et après avoir fait semblant de rire eux mêmes de sa plaisanterie, ils s'en vengèrent en le forçant de quitter sa charge d'intendant des Menus-Plaisirs. Le plus sot de ces gentilshommes, le plus vain, le plus colérique, étoit le duc d'Aumont. Il s'étoit obstiné à la ruine de Cury ; il en étoit la principale cause, et il en tiroit vanité. Cela seul m'eût fait prendre ce petit duc en aversion. Mais j'avois personnellement à m'en plaindre, et voici pourquoi.

Mme. de Pompadour ayant désiré que

le *Venceslas* de Rotrou fut purgé des grossièretés de mœurs et de langage qui déparoient cette tragédie, j'avois bien voulu, pour lui complaire, me charger de ce travail ingrat; et les comédiens ayant eux-mêmes, à la lecture, approuvé mes corrections, la tragédie avoit été apprise et répétée avec ces changemens, pour être jouée à Versailles. Mais le Kain qui me détestoit [j'en ai dit ailleurs la raison (1)], ayant fait semblant d'adopter les corrections de son rôle, m'avoit joué le tour perfide de rétablir, à mon insçu, l'ancien rôle tel qu'il étoit, ce qui avoit étourdi tous les autres acteurs, et fait manquer à tous momens les répliques du dialogue et tous les effets de la scène. Je m'en étois plaint hautement comme d'une noirceur et d'une insolence inouie; et dans les débats qu'elle avoit excités parmi les comédiens, me trouvant compromis, j'allois, dans le *Mercure*, instruire le

(1) *Voyez* le tome VI des Œuvres complètes, page 321.

public de la conduite de le Kain, et démentir les bruits que faisoit courir sa cabale, lorsque le duc d'Aumont, qui la favorisoit, m'avoit fait imposer silence. J'avois donc bien aussi quelque raison de ne pas l'aimer.

Cury, dans son malheur, avoit conservé pour amis ses anciens camarades dans les Menus-Plaisirs. L'un d'eux, avec lequel j'étois particulièrement lié, Gagny, amateur de peinture et de musique française, et l'un des plus fidèles habitués de l'Opéra, avoit pris pour maîtresse une aspirante à ce théâtre ; et il vouloit qu'elle débutât dans les grands rôles de Lully, à commencer par celui d'Oriane. Il nous invita, Cury et moi, et quelques autres amateurs, à aller passer les fêtes de Noël à sa maison de campagne de Garges, pour y entendre la nouvelle Oriane, et lui donner quelques leçons. Il faut noter que de cette partie de plaisir étoit Laferté, intendant des Menus, et la belle Rosetti, sa maîtresse. La bonne chère, le bon vin, la bonne mine d'hôte nous

faisoit trouver admirable la voix de mademoiselle Saint-Hilaire. Gagny croyoit entendre la le Maure; et en pointe de vin, nous étions tous de son avis.

Tout se passoit le mieux du monde, lorsqu'un matin j'appris que Cury étoit attaqué d'un cruel accès de sa goutte. Je descendis chez lui bien vite. Je le trouvai au coin de son feu, les deux jambes emmaillottées, mais griffonnant sur son genou, et riant de l'air d'un satyre, car il en avoit tous les traits. Je voulus lui parler de son accès de goutte; il me fit signe de ne pas l'interrompre, et d'une main crochue il acheva d'écrire. « Vous avez bien souffert, lui dis-je alors; mais je vois que le mal s'est adouci. — Je souffre encore, me dit-il, mais je n'en ris pas moins. Vous allez rire aussi. Vous savez avec quelle rage le duc d'Aumont m'a poursuivi? Ce n'est pas trop, je crois, de m'en venger par une petite malice; et voici celle qu'en dépit de la goutte j'ai ruminée cette nuit ».

Il avoit déjà fait une trentaine de vers

de la fameuse parodie de *Cinna ;* il me les lut, et je confesse que les ayant trouvés très-plaisans, je l'invitai à continuer. « Laissez-moi donc travailler, me dit-il; car je suis en verve ». Je le laissai, et lorsqu'au son de la cloche pour le dîner je descendis, je le trouvai qui, clopin clopant, étoit lui-même descendu affublé de fourrure, et qui, avant qu'on fût assemblé, lisoit à la Ferté et à Rosetti ce qu'il m'avoit lu le matin, et quelques vers encore qu'il y avoit ajoutés. A cette seconde lecture, je retins aisément ces malins vers d'un bout à l'autre, aidé par les vers de Corneille, dont ils étoient la parodie, et que je savois tous par cœur. Le lendemain Cury avança son ouvrage, et j'en fus toujours confident ; si bien qu'à mon retour à Paris, j'en rapportai une cinquantaine de vers bien recueillis dans ma mémoire.

Je sais qu'en roulant dans le monde la pelotte s'en est grossie ; mais voilà tout ce que je crois avoir été de la main de Cury. Je dois ajouter que dans ses

vers il n'y avoit pas une seule injure, et j'en ai vu des plus grossières dans les copies infidèles qui s'en étoient multipliées.

Dans ces copies, on avoit pris en gros l'idée de la parodie, mais les détails en étoient presque tous altérés et défigurés. Il y avoit même des morceaux qui, n'étant pas calqués sur les vers de Corneille, avoient absolument échappé aux copistes. Par exemple, en contrefaisant cette manière d'opiner qui avoit valu à d'Argental le nom de *Gobe-Mouche*, ils avoient bien enfilé des mots vides de sens ; mais dans ces mots entrecoupés, il n'y avoit aucune finesse, et pas un trait de ressemblance avec l'endroit de la parodie où d'Argental opinoit ainsi :

Oui, je serois d'avis.... cependant il me semble
Que l'on peut.... car enfin vous devez.... mais je tremble.
Ce n'est pas qu'après tout, comme vous sentez bien,
Je ne fusse tenté de ne ménager rien;
Mon froid enthousiasme est fait pour les extrêmes.
Mais les comédiens, les poëtes eux-mêmes....

Je ne sais que vous dire, et crois, en attendant,
Que le plus sûr parti seroit le plus prudent.
C'est la seule raison qui fait que je balance,
Seigneur, et vous savez combien mon excellence
Délibère et consulte avant de décider.
Sans doute mieux que moi le Kain peut vous guider;
A sa subtilité je sais que rien n'échappe:
Il a pu vous convaincre, et moi-même il me frappe.
Toutefois je prétends qu'il est de certain cas
Où souvent.... on croit voir ce que l'on ne voit pas.
Tel est mon sentiment, Seigneur, je le hasarde.
Jugez-nous; c'est vous seul que l'affaire regarde.

C'étoit là le style et le ton de la plaisanterie de Cury. Tous ceux qui l'ont connu le savent comme moi; et lorsque le duc d'Aumont disoit à ses confidens:

Et par vos seuls avis je serai cet hiver
Ou directeur de troupe, ou simple duc et pair.

Lorsqu'il répondoit à d'Argental, en admirant son éloquence:

Vous ne savez que dire! ah! c'est en dire assez.
Vous en dites toujours plus que vous ne pensez.

Je ne conçois pas comment ceux qui tous les jours entendoient Cury plaisanter, ne reconnurent pas sa finesse ironique. Dès sa jeunesse, ce tour d'esprit s'étoit signalé par un trait remarquable et qui étoit connu.

Sa mère étoit en liaison intime avec M. Poultier, intendant de Lyon. Un jour qu'elle dînoit chez lui en grand gala, et son fils avec elle, celui-ci, à côté de madame l'intendante, et sa mère à côté de M. l'intendant, M. Poultier ayant attiré les yeux des convives sur une tabatière qu'on ne lui avoit pas vue encore, dit qu'elle lui venoit d'une main qui lui étoit bien chère.

Madame, est-ce la vôtre ou celle de ma mère?

demanda le jeune Cury en s'adressant à l'intendante. L'un des convives, voulant faire preuve d'érudition, observa que ce vers étoit de *Rodogune*. « Non, répliqua M. Poultier, il est de l'*Etourdi* ». C'étoit

rabattre avec bien de l'esprit une sottise et une impertinence.

Ce trait et beaucoup d'autres avoient rendu célèbre le talent de Cury pour de fines allusions. Heureusement on l'oublia.

La tête pleine de la parodie qu'il venoit de me confier, j'arrivai à Paris chez Mme. Geoffrin, et dès le jour suivant j'y entendis parler de cette pièce curieuse. On n'en citoit que les deux premiers vers :

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, le Kain, demeurez; vous, d'Argental, aussi.

Mais c'en fut assez pour me faire croire qu'elle couroit le monde, et il m'échappa de dire en souriant : « Quoi ! n'en savez-vous que cela » ? Aussitôt on me presse de dire ce que j'en savois ; il n'y avoit là, me disoit-on, que d'honnêtes gens, des gens sûrs, et Mme. Geoffrin répondoit elle même de la discrétion de ce petit cercle d'amis. Je cédai, je leur récitai ce que

je savois de la parodie, et le lendemain je fus dénoncé au duc d'Aumont, et par lui au roi, comme auteur de cette satyre.

J'étois tranquillement à l'Opéra, à la répétition d'*Amadis*, pour entendre notre Oriane, lorsqu'on vint me dire que tout Versailles étoit en feu contre moi, qu'on m'accusoit d'être l'auteur d'une satyre contre le duc d'Aumont, que la haute-noblesse en crioit vengeance, et que le duc de Choiseul étoit à la tête de mes ennemis.

Je revins chez moi sur-le-champ, et j'écrivis au duc d'Aumont pour l'assurer que les vers qu'on m'attribuoit n'étoient pas de moi, et que n'ayant jamais fait de satyre contre personne, je n'aurois pas commencé par lui. Il eût fallu m'en tenir là. Mais tout en écrivant, je me souvins qu'à propos de *Venceslas* et des mensonges publiés contre moi, le duc d'Aumont m'avoit écrit lui-même qu'il falloit mépriser ces choses-là, et qu'elles tomboient d'elles-mêmes lorsqu'on ne les

relevoit point. Je trouvai naturel et juste de lui renvoyer sa maxime, en quoi je fis une sottise. Aussi ma lettre fut-elle prise pour une nouvelle insulte, et le duc d'Aumont la produisit au roi comme la preuve du ressentiment qui m'avoit dicté la satyre. Me moquer de lui en la désavouant, n'étoit-ce pas m'en accuser? Ma lettre ne fit donc qu'attiser sa colère et celle de toute la cour. Je ne laissai pas de me rendre à Versailles, et en y arrivant j'écrivis au duc de Choiseul.

« MONSEIGNEUR,

« On me dit que vous prêtez l'oreille à la voix qui m'accuse et qui sollicite ma perte. Vous êtes puissant, mais vous êtes juste; je suis malheureux, mais je suis innocent. Je vous prie de m'entendre et de me juger ».

Je suis, etc.

Le duc de Choiseul, pour réponse, écrivit au bas de ma lettre, *dans demi-heure*, et me la renvoya. Dans demi-

heure je me rendis à son hôtel, et je fus introduit.

« Vous voulez que je vous entende, me dit-il, j'y consens. Qu'avez-vous à me dire? — Que je n'ai rien fait, monsieur le duc, qui mérite l'accueil sévère que je reçois de vous, qui avez l'ame noble et sensible, et qui jamais n'avez pris plaisir à humilier les malheureux. — Mais, Marmontel, comment voulez-vous que je vous reçoive, après la satyre punissable que vous venez de faire contre M. le duc d'Aumont? — Je n'ai point fait cette satyre; je le lui ai écrit à lui-même. — Oui, et dans votre lettre vous lui avez fait une nouvelle insulte en lui rendant, en propres termes, le conseil qu'il vous avoit donné. — Comme ce conseil étoit sage, je me suis cru permis de le lui rappeler; je n'y ai pas entendu malice. — Ce n'en est pas moins une impertinence, trouvez bon que je vous le dise. — Je l'ai senti après que ma lettre a été partie. — Il en est fort blessé; il a raison de l'être. — Oui, j'ai eu ce tort-là, et je me le re-

proche comme un oubli des convenances. Mais, monsieur le duc, cet oubli seroit-il un crime à vos yeux ? — Non ; mais la parodie ? — La parodie n'est point de moi, je vous l'assure en honnête homme. — N'est-ce pas vous qui l'avez récitée ? — Oui, ce que j'en savois, dans une société où chacun dit tout ce qu'il sait ; mais je n'ai pas permis qu'on l'écrivît, quoiqu'on eût bien voulu l'écrire. — Elle court cependant. — On la tient de quelqu'autre. — Et vous, de qui la tenez-vous ? (Je gardai le silence.) Vous êtes le premier, ajouta-t-il, qu'on dise l'avoir récitée, et récitée de manière à déceler en vous l'auteur. — Quand j'ai dit ce que j'en savois, lui répondis-je, on en parloit déjà, on en citoit les premiers vers. Pour la manière dont je l'ai récitée, elle prouveroit aussi bien que j'ai fait le *Misantrope*, le *Tartuffe*, et *Cinna* lui-même ; car je me vante, monsieur le duc, de lire tout cela comme si j'en étois l'auteur. — Mais enfin cette parodie, de qui la tenez-vous ? C'est là

ce qu'il faut dire. — Pardonnez-moi, monsieur le duc, c'est là ce qu'il ne faut pas dire, et ce que je ne dirai pas. — Je gage que c'est de l'auteur. — Eh bien, monsieur le duc, si c'étoit de l'auteur, devrois-je le nommer ?—Et comment, sans cela, voulez-vous que l'on croie qu'elle n'est pas de vous ? Toutes les apparences vous accusent. Vous aviez du ressentiment contre le duc d'Aumont ; la cause en est connue : vous avez voulu vous venger. Vous avez fait cette satyre, et la trouvant plaisante, vous l'avez récitée : voilà ce qu'on dit, voilà ce que l'on croit, voilà ce qu'on a droit de croire. Que répondez-vous à cela ? — Je réponds que cette conduite seroit celle d'un fou, d'un sot, d'un méchant imbécille, et que l'auteur de la parodie n'est rien de tout cela. Eh quoi! monsieur le duc, celui qui l'auroit faite auroit eu la simplicité, l'imprudence, l'étourderie de l'aller réciter lui-même, sans mystère, en société? Non; il en auroit fait, en déguisant son écriture, une douzaine de copies qu'il auroit

adressées aux comédiens, aux mousquetaires, aux auteurs mécontens. Je connois comme un autre cette manière de garder l'anonyme, et si j'avois été coupable, je l'aurois prise pour me cacher. Veuillez donc vous dire à vous-même: Marmontel, devant dix personnes qui n'étoient pas ses amis intimes, a récité ce qu'il savoit de cette parodie: donc il n'en étoit pas l'auteur. Sa lettre à M. le duc d'Aumont est d'un homme qui ne craint rien: donc il se sentoit fort de son innocence et croyoit n'avoir rien à craindre. Ce raisonnement, monsieur le duc, est le contre-pied de celui qu'on m'oppose, et n'en est pas moins concluant. J'ai fait deux imprudences: l'une, de réciter des vers que ma mémoire avoit surpris, et de les avoir dits sans l'aveu de l'auteur. — C'est donc bien à l'auteur que vous les avez entendu dire. — Oui, à l'auteur lui-même; car je ne veux point vous mentir. C'est donc à lui que j'ai manqué, et c'est là ma première faute. L'autre a été d'écrire à M. le duc d'Au-

mont d'un ton qui avoit l'air ironique et pas assez respectueux. Ce sont là mes deux torts, j'en conviens, mais je n'en ai point d'autres. — Je le crois, me dit-il; vous me parlez en honnête homme. Cependant vous allez être envoyé à la Bastille. Voyez M. de Saint-Florentin; il en a reçu l'ordre du roi. — J'y vais, lui dis-je; mais puis-je me flatter que vous ne serez plus au nombre de mes ennemis »? Il me le promit de bonne grâce, et je me rendis chez le ministre, qui devoit m'expédier ma lettre de cachet.

Celui-ci me vouloit du bien. Sans peine il me crut innocent. « Mais, que voulez-vous, me dit-il; M. le duc d'Aumont vous accuse, et veut que vous soyez puni. C'est une satisfaction qu'il demande pour récompense de ses services et des services de ses ancêtres. Le roi a bien voulu la lui accorder. Allez vous-en trouver M. de Sartines. Je lui adresse l'ordre du roi. Vous lui direz que c'est de ma part que vous venez le recevoir ». Je lui demandai si, auparavant,

je pouvois me donner le temps de dîner à Paris : il me le permit.

J'étois invité à dîner ce jour-là chez mon voisin M. de Vaudesir, homme d'esprit et homme sage, qui, sous une épaisse enveloppe, ne laissoit pas de réunir une littérature exquise, beaucoup de politesse et d'amabilité. Hélas ! son fils unique étoit ce malheureux Sainte-James, qui, après avoir dissipé follement une grande fortune qu'il lui avoit laissée, est allé mourir insolvable à cette Bastille où l'on m'envoyoit.

Après dîner, je confiai mon aventure à Vaudesir, qui me fit de tendres adieux. De là, je me rendis chez M. de Sartines, que je ne trouvai point chez lui : il dînoit ce jour-là en ville, et ne devoit rentrer qu'à six heures. Il en étoit cinq; j'employai l'intervalle à aller prévenir et rassurer sur mon infortune ma bonne amie Mme. Harenc. A six heures, je retournai chez le lieutenant de police. Il n'étoit pas instruit de mon affaire, ou il feignit de ne pas l'être. Je la lui racontai ; il en parut

fâché « Lorsque nous dînâmes ensemble, me dit-il, chez M. le baron d'Holbach, qui auroit prévu que la première fois que je vous reverrois, ce seroit pour vous envoyer à la Bastille ? Mais je n'en ai pas reçu l'ordre. Voyons si en mon absence il est arrivé dans mes bureaux ». Il fit appeler ses commis ; et ceux-ci n'ayant entendu parler de rien : « Allez vous-en coucher chez vous, me dit-il, et revenez demain sur les dix heures ; cela sera tout aussi bon ».

J'avois besoin de cette soirée pour arranger le *Mercure* du mois. J'envoyai donc prier à souper deux de mes amis ; et en les attendant je passai chez madame Geoffrin pour lui annoncer ma disgrâce. Elle en savoit déjà quelque chose, car je la trouvai froide et triste. Mais quoique mon malheur eût pris sa source dans sa société, et qu'elle-même en fût la cause involontaire, je ne touchai point cet article ; et je crois qu'elle m'en sut bon gré.

Les deux amis que j'attendois étoient

Suard et Coste; celui-ci jeune Toulousain, avec lequel j'avois été en société dans sa ville; l'autre, sur qui je comptois pour la vie, étoit l'ami de cœur que je m'étois choisi. Il vouloit bien m'entretenir dans cette douce illusion, en m'offrant librement lui-même les occasions de lui être utile. Il m'auroit offensé s'il eût paru douter du plein droit qu'il avoit de disposer de moi. Le désir de les occuper utilement pour eux-mêmes, m'avoit fait entreprendre une collection des morceaux les plus curieux des anciens *Mercures*. Ils en faisoient le choix en se jouant; et les mille écus, net, que produisoit cette partie de mon domaine, se partageoient entre eux.

Nous passâmes ensemble une partie de la nuit à tout disposer pour l'impression du *Mercure* prochain; et après avoir dormi quelques heures, je me levai, fis mes paquets, et me rendis chez M. de Sartines, où je trouvai l'exempt qui alloit m'accompagner. M. de Sartines vouloit qu'il se rendît à la Bastille dans une autre

voiture que la mienne. Ce fut moi qui me refusai à cette offre obligeante; et dans le même fiacre mon introducteur et moi nous arrivâmes à la Bastille. J'y fus reçu dans la salle du conseil par le gouverneur et son état-major; et là je commençai à m'appercevoir que j'étois bien recommandé. Ce gouverneur, M. Abadie, après avoir lu les lettres que l'exempt lui avoit remises, me demanda si je voulois qu'on me laissât mon domestique, à condition cependant que nous serions dans une même chambre, et qu'il ne sortiroit de prison qu'avec moi. Ce domestique étoit Bury. Je le consultai là - dessus; il me répondit qu'il ne vouloit pas me quitter. On visita légèrement mes paquets et mes livres; et l'on me fit monter dans une vaste chambre, où il y avoit pour meubles deux lits, deux tables, un bas d'armoire, et trois chaises de paille. Il faisoit froid; mais un geolier nous fit bon feu, et m'apporta du bois en abondance. En même temps on me donna des plumes, de l'encre et du papier, à condi-

tion de rendre compte de l'emploi et du nombre des feuilles que l'on m'auroit remises.

Tandis que j'arrangeois ma table pour me mettre à écrire, le geolier revint me demander si je trouvois mon lit assez bon. Après l'avoir examiné, je répondis que les matelats en étoient mauvais et les couvertures mal propres. Dans la minute tout cela fut changé. On me fit demander aussi quelle étoit l'heure de mon dîner. Je répondis l'heure de tout le monde. La Bastille avoit une bibliothèque, le gouverneur m'en envoya le catalogue, en me donnant le choix des livres qui la composoient. Je le remerciai pour mon compte; mais mon domestique demanda pour lui les romans de Prévost, et on les lui apporta.

De mon côté j'avois assez de quoi me sauver de l'ennui. Impatienté depuis long-temps du mépris que les gens de lettres témoignoient pour le poëme de Lucain, qu'ils n'avoient pas lu et qu'ils ne connoissoient que par la version

barbare et ampoulée de Brebeuf, j'avois résolu de le traduire plus décemment et plus fidèlement en prose, et ce travail qui m'appliqueroit sans fatiguer ma tête, se trouvoit le plus convenable au loisir solitaire de ma prison. J'avois donc apporté avec moi la Pharsale; et pour l'entendre mieux, j'avois eu soin d'y joindre les Commentaires de César.

Me voilà donc au coin d'un bon feu, méditant la querelle de César et de Pompée, et oubliant la mienne avec le duc d'Aumont. Voilà de son côté Bury, aussi philosophe que moi, s'amusant à faire nos lits, placés dans les deux angles opposés de ma chambre, éclairée dans ce moment par un beau jour d'hyver, nonobstant les barreaux de deux fortes grilles de fer, qui me laissoient la vue du faubourg Saint-Antoine.

Deux heures après, les verroux des deux portes qui m'enfermoient, me tirent par leur bruit de ma profonde rêverie; et deux geoliers chargés d'un dîner que je crois le mien viennent le servir en silence. L'un

dépose devant le feu trois petits plats couverts d'assiettes de faïence commune; l'autre déploie sur celle des deux tables qui étoit vacante, un linge un peu grossier, mais blanc. Je lui vois mettre sur cette table un couvert assez propre, cuiller et fourchette d'étain, du bon pain de ménage et une bouteille de vin. Leur service fait, les geoliers se retirent, et les deux portes se referment avec le même bruit des serrures et des verroux.

Alors Bury m'invite à me mettre à table, et il me sert la soupe. C'étoit un vendredi. Cette soupe en maigre étoit une purée de féves blanches, au beurre le plus frais, et un plat de ces mêmes féves fut le premier que Bury me servit. Je trouvai tout cela très-bon. Le plat de morue qu'il m'apporta pour le second service étoit meilleur encore. La petite pointe d'ail l'assaisonnoit, avec une finesse de saveur et d'odeur qui auroit flatté le goût du plus friand gascon. Le vin n'étoit pas excellent, mais il étoit passable. Point de dessert. Il falloit bien être privé de quel-

que chose. Au surplus, je trouvai qu'on dînoit fort bien en prison.

Comme je me levois de table, et que Bury alloit s'y mettre (car il y avoit encore à dîner pour lui dans ce qui restoit) voilà mes deux geoliers qui rentrent avec des pyramides de nouveaux plats dans les mains. A l'appareil de ce service en beau linge, en belle faïence, cuiller et fourchette d'argent, nous reconnûmes notre méprise; mais nous ne fîmes semblant de rien, et lorsque nos geoliers, ayant déposé tout cela, se furent retirés, « Monsieur, me dit Bury, vous venez de manger mon dîner; vous trouverez bon qu'à mon tour je mange le vôtre. — Cela est juste, lui répondis-je, et les murs de ma chambre furent, je crois, bien étonnés d'entendre rire ».

Ce dîner étoit gras, en voici le détail: Un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauds frits en marinade, un d'épinars, une très-belle poire de cré-

sanne, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne, et du meilleur café de Moka; ce fut le dîner de Bury, à l'exception du café et du fruit qu'il voulut bien me réserver.

L'après-dîner, le gouverneur vint me voir et me demanda si je me trouvois bien nourri, m'assurant que je le serois de sa table, qu'il auroit soin lui-même de couper mes morceaux, et que personne que lui n'y toucheroit. Il me proposa un poulet pour mon souper; je lui rendis grâce, et lui dis qu'un reste de fruit de mon dîner me suffiroit. On vient de voir quel fut mon ordinaire à la Bastille, et l'on peut en induire avec quelle douceur, ou plutôt quelle répugnance l'on se prêtoit à servir contre moi la colère du duc d'Aumont.

Tous les jours j'avois la visite du gouverneur. Comme il avoit quelque teinture de belles-lettres et même de latin, il se plaisoit à suivre mon travail; il en jouissoit. Mais bientôt se dérobant lui-même à ces petites dissipations, « Adieu,

me disoit-il, je m'en vais consoler des gens plus malheureux que vous ». Les égards qu'il avoit pour moi pouvoient bien n'être pas une preuve de son humanité; mais j'en avois d'ailleurs un bien fidèle témoignage. L'un des geoliers s'étoit pris d'amitié pour mon domestique, et bientôt il s'étoit familiarisé avec moi. Un jour donc que je lui parlois du naturel sensible et compatissant de M. Abadie, « Ah! me dit-il, c'est le meilleur des hommes; il n'a pris cette place qui lui est si pénible, que pour adoucir le sort des prisonniers. Il a succédé à un homme dur et avare qui les traitoit bien mal; aussi quand il mourut, et que celui-ci prit sa place, ce changement se fit sentir jusques dans les cachots; vous auriez dit (expression bien étrange dans la bouche d'un geolier), vous auriez dit qu'un rayon de soleil avoit pénétré dans ces cachots. Des gens auxquels il nous est défendu de dire ce qui se passe au dehors nous demandoient, qu'est-il donc arrivé? Enfin, Monsieur, vous voyez comment est nourri

votre domestique, nos prisonniers le sont presque tous aussi bien ; et les soulagemens qu'il dépend de lui de leur donner, le soulagent lui-même, car il souffre à les voir souffrir ».

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce geolier lui-même étoit aussi un bon homme dans son état ; et je me gardai bien de le dégoûter de cet état où la compassion est si précieuse et si rare.

La manière dont on me traitoit à la Bastille me faisoit bien penser que je n'y serois pas long-temps ; et mon travail entremêlé de lectures intéressantes (car j'avois avec moi Montaigne, Horace et la Bruyère), me laissoit peu de momens d'ennui. Une seule chose me plongeoit quelquefois dans la mélancolie : les murs de ma chambre étoient couverts d'inscriptions, qui toutes portoient le caractère des réflexions tristes et sombres dont, avant moi, des malheureux avoient été sans doute obsédés dans cette prison. Je croyois les y voir encore errans et gémissans, et leurs ombres m'environnoient.

Mais un objet qui m'étoit personnel vint plus cruellement tourmenter ma pensée. En parlant de la société de madame Harenc, je n'ai pas fait mention d'un brave homme appelé Durant, qui avoit de l'amitié pour moi, mais qui d'ailleurs n'étoit remarquable que par une grande simplicité de mœurs.

Or, un matin, le neuvième jour de ma captivité, le major de la Bastille entra chez moi, et d'un air grave et froid, sans aucun préambule, il me demanda si un nommé Durant étoit connu de moi. Je répondis que je connoissois un homme de ce nom. Alors, s'asseyant pour écrire, il continue son interrogatoire. L'âge, la taille, la figure de ce nommé Durant, son état, sa demeure, depuis quel temps je l'avois connu, dans quelle maison; rien ne fut oublié, et à chacune de mes réponses le major écrivoit avec un visage de marbre. Enfin m'ayant fait la lecture de mon interrogatoire, il me présente la plume pour le signer. Je le signe, et il se retire.

A peine il est sorti, tous les peut-être les plus sinistres s'emparent de mon imagination. Qu'aura-t-il donc fait ce bon Durant? Il va tous les matins au café; il y aura pris ma défense; il y aura parlé avec trop de chaleur contre le duc d'Aumont; il se sera répandu en murmure contre une autorité partiale, injuste, oppressive, qui accable l'homme innocent et foible pour complaire à l'homme puissant. Sur l'imprudence de ces propos, on l'aura lui-même arrêté, et à cause de moi, et pour l'amour de moi, il va gémir dans une prison plus rigoureuse que la mienne. Foible comme il l'est, bien moins jeune, et bien plus timide que moi, le chagrin va le prendre, il y succombera; je serai cause de sa mort. Et la pauvre Mme. Harenc, et tous nos bons amis, dans quel état ils doivent être! ô Dieu! que de malheurs mon imprudence aura causés! C'est ainsi que, dans la pénsée d'un homme captif, isolé, solitaire, dans les liens du pouvoir absolu, la réflexion grossit tous les mauvais pré-

sages, et lui environne l'ame de noirs pressentimens. Dès ce moment je ne dormis plus d'un bon sommeil. Tous ces mets que le gouverneur me réservoit avec tant de soin, furent trempés d'amertume. Je sentois dans le foie comme une meurtrissure ; et si ma détention à la Bastille avoit duré huit jours encore, elle auroit été mon tombeau.

Dans cette situation, je reçus une lettre que M. de Sartines me faisoit parvenir. Elle étoit de Mlle. S**, jeune personne intéressante et belle, avec qui j'étois sur le point de m'unir avant ma disgrâce. Dans cette lettre elle me témoignoit, de la manière la plus touchante, la part sincère et tendre qu'elle prenoit à mon malheur, en m'assurant qu'il n'étonnoit point son courage, et que, loin d'affoiblir ses sentimens pour moi, il les rendoit plus vifs et plus constans.

Je répondis d'abord par l'expression de toute ma sensibilité pour une amitié si généreuse. Mais j'ajoutai que la grande leçon que je recevois du malheur, étoit

de ne jamais associer personne aux dangers imprévus, et aux révolutions soudaines auxquelles m'exposoit la périlleuse condition d'homme de lettres; que si, dans ma situation, je me sentois quelque courage, j'en étois redevable à mon isolement; que ma tête seroit déjà perdue, si hors de ma prison j'avois laissé une femme et des enfans dans la douleur; et qu'au moins de ce côté-là, qui seroit pour moi le plus sensible, je ne voulois jamais donner prise à l'adversité.

Mlle. S** fut plus piquée qu'affligée de ma réponse; et peu de temps après elle s'en consola en épousant M. S**.

Enfin, le onzième jour de ma détention, la nuit tombante, le gouverneur vint m'annoncer que la liberté m'étoit rendue; et le même exempt qui m'avoit amené me remena chez M. de Sartines. Ce magistrat me témoigna quelque joie de me revoir, mais une joie mêlée de tristesse. « Monsieur, lui dis-je, dans vos bontés, dont je suis bien reconnoissant, je ne sais quoi m'afflige encore; en me

félicitant, vous avez l'air de me plaindre. auriez-vous quelqu'autre malheur à m'annoncer? (Je pensois à Durant.) — Hélas! Oui, me dit-il, et ne vous en doutez-vous pas? le roi vous ôte le Mercure ». Ces mots me soulagèrent, et d'un signe de tête exprimant ma résignation, je répondis: « Tant pis pour le Mercure. — Le mal, ajouta-t-il, n'est peut-être pas sans remède. M. de Saint-Florentin est à Paris; il s'intéresse à vous; allez le voir demain matin ».

En quittant M. de Sartines, je courus chez Mme. Harenc, impatient de voir Durant. Je l'y trouvai, et au milieu des acclamations de joie de toute la société, je ne vis que lui. « Ah! vous voilà, lui dis-je en lui sautant au cou; que je suis soulagé »! Ce transport, à la vue d'un homme pour qui je n'avois jamais eu de sentiment passionné, étonna tout le monde. On crut que la Bastille m'avoit troublé la tête. « Ah! mon ami, me dit Mme. Harenc en m'embrassant, vous voilà libre! que j'en suis aise! Et le Mercure?

cure? — Le Mercure est perdu, lui dis-je. Mais, Madame, permettez-moi de m'occuper de ce malheureux homme. Qu'a-t-il donc fait pour me causer tant de chagrin » ? Je racontai l'histoire du major. Il se trouva que Durant étoit allé solliciter auprès de M. de Sartines la permission de me voir, et qu'il s'étoit dit mon ami. M. de Sartines m'avoit fait demander ce que c'étoit que ce Durant ; et de cette question toute simple, le major avoit fait un interrogatoire. Eclairci et tranquille sur ce point-là, j'employai mon courage à relever les espérances de mes amis ; et après avoir reçu d'eux mille marques sensibles du plus tendre intérêt, j'allai voir Mme. Geoffrin.

« Eh bien! vous voilà, me dit-elle; Dieu soit loué ! le roi vous ôte le Mercure; M. le duc d'Aumont est bien content; cela vous apprendra à écrire des lettres. — Et à dire des vers », ajoutai-je en souriant. Elle me demanda si je n'allois pas faire encore quelque folie. « Non, Madame; mais je vais tâcher de remédier à

celles que j'ai faites ». Comme elle étoit réellement affligée de mon malheur, il fallut, pour se soulager, qu'elle m'en fit une querelle : Pourquoi avois-je fait ces vers ? « Je ne les ai pas faits, lui dis-je. — Pourquoi donc les avez-vous dits ?—Parce que vous l'avez-vous voulu ? — Et savois-je, moi, que ce fut une satyre aussi piquante ? Vous qui la connoissiez, falloit-il vous vanter de la savoir ? Quelle imprudence ! et puis vos bons amis de Presle et Vaudesir vont publiant qu'on vous envoie à la Bastille sur votre parole, avec toutes sortes d'égards et de ménagemens ! — Eh quoi ! Madame, falloit-il laisser croire qu'on m'y traînoit en criminel ? — Il falloit se taire, et ne pas narguer ces gens-là. Le maréchal de Richelieu a bien su dire qu'on l'avoit deux fois mené à la Bastille comme un coupable, et qu'il étoit bien singulier qu'on vous eut traité mieux que lui. — Voilà, Madame, un digne objet d'envie pour le maréchal de Richelieu ! — Hé, oui, Monsieur, ils sont blessés que l'on mé-

nage celui qui les offense, et ils emploient tout leur crédit à se venger de lui; cela est naturel. Ne voulez-vous pas qu'ils se laissent manger la laine sur le dos? — Quels moutons »! m'écriai-je d'un air un peu moqueur; mais bientôt m'appercevant que mes répliques l'animoient, je pris le parti du silence. Enfin, lorsqu'elle m'eut bien dit tout ce qu'elle avoit sur le cœur, je me levai d'un air modeste, et lui souhaitai le bon soir.

Le lendemain matin, je m'éveillois à peine, lorsque Bury, en entrant dans ma chambre, m'annonça Mme. Geoffrin. « Eh bien, mon voisin, me demanda-t-elle, comment avez-vous passé la nuit? — Fort bien, Madame; ni le bruit des verroux, ni le *qui vive* des rondes n'a interrompu mon sommeil. — Et moi, dit-elle, je n'ai pas fermé l'œil. — Pourquoi donc, Madame? — Ah! pourquoi? ne le savez-vous pas? J'ai été injuste et cruelle. Je vous ai, hier au soir, accablé de reproches. Voilà comme on est: dès qu'un homme est dans le malheur, on

l'accable, on lui fait des crimes de tout (et elle se mit à pleurer). — Eh! bon Dieu! Madame, lui dis-je, pensez-vous encore à cela? Pour moi, je l'avois oublié. Si je m'en ressouviens, ce ne sera jamais que comme d'une marque de vos bontés pour moi. Chacun a sa façon d'aimer: la vôtre est de gronder vos amis du mal qu'ils se sont fait, comme une mère gronde son enfant lorsqu'il est tombé». Ces mots la consolèrent. Elle me demanda ce que j'allois faire. « Je vais suivre, lui dis-je, le conseil que m'a donné M. de Sartines, voir M. de Saint-Florentin, et de là me rendre à Versailles, et aborder, s'il est possible, Mme. de Pompadour et M. le duc de Choiseul. Mais je suis de sang-froid, je possède ma tête; je me conduirai bien, n'en ayez point d'inquiétude». Tel fut cet entretien, qui fait, je crois, autant d'honneur au caractère de Mme. Geoffrin, qu'aucune des bonnes actions de sa vie.

M. de Saint-Florentin me parut touché de mon sort. Il avoit fait pour moi

tout ce que sa foiblesse et sa timidité lui avoient permis de faire ; mais ni Mme. de Pompadour, ni M. de Choiseul ne l'avoient secondé. Sans s'expliquer, il approuva que je les visse l'un et l'autre, et je me rendis à Versailles.

Mme. de Pompadour, chez qui je me présentai d'abord, me fit dire par Quesnai que, dans la circonstance présente, elle ne pouvoit pas me voir. Je n'en fus point surpris ; je n'avois aucun droit de prétendre qu'elle se fit pour moi des ennemis puissans.

Le duc de Choiseul me reçut, mais pour m'accabler de reproches. « C'est bien à regret, me dit-il, que je vous revois malheureux ; mais vous avez bien fait tout ce qu'il falloit pour l'être, et vos torts se sont tellement aggravés par votre imprudence, que les personnes qui vous vouloient le plus de bien ont été obligées de vous abandonner. — Qu'ai-je donc fait, monsieur le duc ? Qu'ai-je pu faire entre quatre murailles qui m'ait donné un tort de plus que ceux dont je me suis

accusé devant vous ? — D'abord, reprit-il, le jour même que vous deviez vous rendre à la Bastille, vous êtes allé à l'Opéra vous vanter, d'un air insultant, que votre envoi à la Bastille n'étoit qu'une dérision et qu'une vaine complaisance qu'on avoit pour un duc et pair, contre lequel vous n'aviez cessé de déclamer dans les foyers de la comédie, contre lequel vous avez écrit à l'armée les lettres les plus injurieuses, contre lequel enfin vous avez fait, non pas seul, mais en société, la parodie de *Cinna*, dans un souper, chez Mlle. Clairon, avec le comte de Valbelle, l'abbé Galiani, et autres joyeux convives : voilà ce que vous ne m'avez pas dit, et dont on est bien assuré ».

Pendant qu'il me parloit, je me recueillois en moi-même, et lorsqu'il eut fini, je pris la parole à mon tour. « Monsieur le duc, lui dis-je, vos bontés me sont chères ; votre estime m'est encore plus précieuse que vos bontés, et je consens à perdre et vos bontés et votre es-

time, si, dans tous ces rapports qu'on vous a faits, il y a un mot de vrai. — Comment, s'écria-t-il avec un haut le corps, dans ce que je viens de vous dire pas un mot de vrai ! — Pas un mot, et je vous prie de permettre que, sur votre bureau, je signe article par article tout ce que je vais y répondre ».

« Le jour que je devois aller à la Bastille, je n'eus certainement aucune envie d'aller à l'Opéra ». Et après lui avoir rendu compte de l'emploi de mon temps depuis que je l'avois quitté : « Envoyez savoir, ajoutai-je, de M. de Sartines et de Mme. Harenc le temps que j'ai passé chez eux : ce sont précisément les heures du spectacle ».

« Quant aux foyers de la comédie, le hasard fait que, depuis six mois, je n'y ai pas mis les pieds. La dernière fois qu'on m'y a vu (et j'en ai l'époque présente), c'est au début de Duranci, et auparavant même, je défie que l'on me cite aucun mauvais propos de moi contre le duc d'Aumont ».

« Par un hasard non moins heureux, il se trouve, monsieur le duc, que, depuis l'ouverture de la campagne, je n'ai pas écrit à l'armée ; et si on me fait voir une lettre, un billet qu'on y ait reçu de moi, je veux être déshonoré ».

« A l'égard de la parodie, il est de toute fausseté qu'elle ait été faite aux soupers ni dans la société de M[lle]. Clairon. J'atteste même que chez elle jamais je n'ai entendu dire un seul vers de cette parodie ; et si depuis qu'elle est connue on y en a parlé, comme il est très-possible, ce n'a pas été devant moi ».

« Voilà, monsieur le duc, quatre assertions que je vais écrire et signer sur votre bureau, si vous voulez bien me le permettre ; et soyez bien sûr qu'ame qui vive ne vous prouvera le contraire, ni n'osera me le soutenir en face et devant vous ».

Vous pensez bien qu'en m'écoutant, la vivacité du duc de Choiseul s'étoit un peu modérée. « Marmontel, me dit-il, je vois qu'on m'en a imposé. Vous me par-

lez d'un ton à ne me laisser aucun doute sur votre bonne foi, et il n'y a que la vérité qui ose tenir ce langage. Mais il faut me mettre moi-même en état d'affirmer que la parodie n'est point de vous. Dites-moi quel en est l'auteur, et le Mercure vous est rendu. — Le Mercure, monsieur le duc, ne me sera point rendu à ce prix. — Pourquoi donc? — Parce que je préfère votre estime à quinze mille livres de rente. — Ma foi, dit-il, puisque l'auteur n'a pas l'honnêteté de se faire connoître, je ne sais pas pourquoi vous le ménageriez. — Pourquoi, monsieur le duc? parce qu'après avoir abusé imprudemment de sa confiance, le comble de la honte seroit de la trahir. J'ai été indiscret, mais je ne serai point perfide. Il ne m'a pas fait confidence de ses vers pour les publier. C'est un larcin que lui a fait ma mémoire, et si ce larcin est punissable, c'est à moi d'en être puni : me préserve le ciel qu'il se nomme ou qu'il soit connu ! ce seroit bien alors que je serois coupable! J'aurois fait son

malheur, j'en mourrois de chagrin. Mais à présent, quel est mon crime? D'avoir fait ce que dans le monde chacun fait sans mystère. Et vous-même, monsieur le duc, permettez-moi de vous demander si, dans la société, vous n'avez jamais dit l'épigramme, les vers plaisans ou les couplets malins que vous aviez entendus dire? Qui jamais, avant moi, a été puni pour cela? Les *Philippiques*, vous le savez, étoient un ouvrage infernal. Le régent, la seconde personne du royaume, y étoit calomnié d'une manière atroce, et cet ouvrage infâme couroit de bouche en bouche; on le dictoit, on l'écrivoit; il y en avoit mille copies; et cependant quel autre que l'auteur en a été puni? J'ai su des vers, je les ai récités, je ne les ai laissé copier à personne, et tout le crime de ces vers est de tourner en ridicule la vanité du duc d'Aumont. Tel est l'état de la cause en deux mots. S'il s'agissoit d'un complot parricide, d'un attentat, on auroit droit à me contraindre d'en dénoncer l'auteur. Mais pour une plai-

santerie, en vérité, ce n'est pas la peine de me charger du rôle infâme de délateur, et il iroit non-seulement de ma fortune, mais de ma vie, que je dirois comme Nicomêde :

Le maître qui prit soin de former ma jeunesse,
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse ».

Je m'apperçus que le duc de Choiseul trouvoit du ridicule dans mon petit orgueil; et pour me le faire sentir, il me demanda, en souriant, quel avoit été mon Annibal ? « Mon Annibal, lui répondis-je, monsieur le duc, c'est le malheur, qui depuis long-temps m'éprouve et m'apprend à souffrir ».

« Et voilà, reprit-il, ce que j'appelle un honnête homme ». Alors le voyant ébranlé : « C'est cet honnête homme, lui dis-je, que l'on ruine et que l'on accable pour complaire à M. le duc d'Aumont, sans autre motif que sa plainte, sans autre preuve que sa parole. Quelle effroyable tyrannie » ! Ici le duc de Choiseul m'ar-

rêta. « Marmontel, me dit-il, le brevet du Mercure étoit une grâce du roi ; il la retire quand il lui plaît ; il n'y a point là de tyrannie. — Monsieur le duc, lui répliquai-je, du roi à moi, le brevet du Mercure est une grâce ; mais de M. le duc d'Aumont à moi, le Mercure est mon bien, et par une accusation fausse, il n'a pas droit de me l'ôter.... Mais, non, ce n'est pas moi qu'il dépouille, ce n'est pas moi que l'on immole à sa vengeance. On égorge, pour l'assouvir, de plus innocentes victimes. Sachez, monsieur le duc, qu'à l'âge de seize ans ayant perdu mon père, et me voyant environné d'orphelins comme moi, et d'une pauvre et nombreuse famille, je leur promis à tous de leur servir de père. J'en pris à témoin le ciel et la nature, et dès-lors, jusqu'à ce moment, j'ai fait ce que j'avois promis. Je vis de peu ; je sais réduire et mes besoins et ma dépense. Mais cette foule de malheureux qui subsistoient du fruit de mon travail ; mais deux sœurs que j'allois établir et doter ;

mais des femmes dont la vieillesse avoit besoin d'un peu d'aisance; mais la sœur de ma mère, veuve, pauvre et chargée d'enfans, que vont-ils devenir? Je les avois flattés de l'espérance du bien-être; ils ressentoient déjà l'influence de ma fortune; le bienfait qui en étoit la source ne devoit plus tarir pour eux; et tout à coup ils vont apprendre!.... ah! c'est là que le duc d'Aumont doit aller savourer les fruits de sa vengeance; c'est là qu'il entendra des cris et qu'il verra couler des larmes. Qu'il aille y compter ses victimes et les malheureux qu'il a faits; qu'il aille s'abreuver des pleurs de l'enfance et de la vieillesse, et insulter aux misérables auxquels il arrache leur pain. C'est là que l'attend son triomphe. Il l'a demandé, m'a-t-on dit, pour récompense de ses services; il devoit dire pour salaire; c'en est un digne de son cœur». A ces mots mes larmes coulèrent; et le duc de Choiseul, aussi ému que moi, me dit en m'embrassant: « Vous me pénétrez l'ame, mon cher Marmontel: je vous ai peut-

être fait bien du mal; mais je m'en vais le réparer ».

Alors prenant la plume avec sa vivacité naturelle, il écrivit à l'abbé Barthelemi : « Mon cher abbé, le roi vous a accordé le brevet du Mercure; mais je viens de voir et d'entendre Marmontel ; il m'a touché, il m'a persuadé de son innocence; ce n'est pas à vous d'accepter la dépouille d'un innocent. Refusez le Mercure ; je vous en dédommagerai ». Il écrivit à M. de Saint-Florentin : « Vous avez reçu, mon cher confrère, l'ordre du roi pour expédier le brevet du Mercure; mais j'ai vu Marmontel, et j'ai à vous parler de lui. Ne pressez rien, que nous n'ayons causé ensemble ». Il me lut ces billets, les cacheta, les fit partir, et me dit d'aller voir Mme. de Pompadour, en me donnant pour elle un billet qu'il ne me lut point, mais qui m'étoit bien favorable; car je fus introduit dès qu'elle y eut jeté les yeux.

Mme. de Pompadour étoit incommodée et gardoit le lit. J'approchai ; j'eus

d'abord à essuyer les mêmes reproches que m'avoit faits le duc de Choiseul ; et avec plus de douceur encore, j'y opposai les mêmes réponses. Ensuite : « Voilà donc, lui dis-je, les nouveaux torts qu'on me suppose pour obtenir du roi qu'après onze jours de prison, il porte la sévérité jusqu'à prononcer ma ruine ! Si j'avois été libre, j'aurois peut-être enfin, Madame, pénétré jusqu'à vous. J'aurois démenti ces mensonges, et en vous avouant ma seule et véritable faute, j'aurois trouvé grâce à vos yeux. Mais on commence par obtenir que je sois enfermé entre quatre murailles ; on profite du temps de ma captivité pour me calomnier impunément tout à son aise ; et les portes de ma prison ne s'ouvrent que pour me faire voir l'abîme que l'on a creusé sous mes pas. Mais c'est peu de nous y traîner, ma malheureuse famille et moi ; on sait qu'une main secourable peut nous en retirer encore ; on craint que cette main, dont nous avons déjà reçu tant de bienfaits, ne redevienne notre appui ; on nous ôte

cette dernière et unique espérance; et parce que l'orgueil de M. le duc d'Aumont est irrité, il faut qu'une foule d'innocens soient privés de toute consolation. Oui, Madame, tel a été le but de ces mensonges, qui, en me faisant passer dans votre esprit pour un méchant, ou pour un fou, vous indisposoient contre moi. C'est là sur-tout l'endroit sensible par où mes ennemis avoient su me percer le cœur ».

« A présent, pour me mettre hors de défense, on exige de moi que je nomme l'auteur de cette parodie dont j'ai su et dit quelques vers. On me connoît assez, Madame, pour être bien sûr que jamais je ne le nommerai. Mais ne pas l'accuser, c'est, dit-on, me condamner moi-même; et si je ne veux pas être infâme, je suis perdu. Certes, si je ne puis me sauver qu'à ce prix, ma ruine est bien décidée. Mais depuis quand, Madame, est-ce un crime que d'être honnête? depuis quand même est-ce à l'accusé de prouver qu'il est innocent? et depuis quand l'accusateur

teur est-il dispensé de la preuve? Je veux bien cependant repousser par des preuves une attaque qui n'en a point; et mes preuves sont mes écrits, mon caractère assez connu et la conduite de ma vie. Depuis que j'ai eu le malheur d'être nommé parmi les gens de lettres, j'ai eu pour ennemis tous les écrivains satyriques. Il n'est point d'insolences que je n'en aie reçues et patiemment endurées. Que l'on me cite de moi une épigramme, un trait mordant, une ironie, enfin une raillerie approchante du caractère de celle-ci; et je consens qu'on me l'impute. Mais si j'ai dédaigné ces petites vengeances, si ma plume, toujours décente et modérée, n'a jamais trempé dans le fiel, pourquoi sur la parole et sur la foi d'un homme que la colère aveugle, croit-on que cette plume ait commencé par distiller contre lui son premier venin? Je suis calomnié, Madame, je le suis devant vous, je le suis devant ce bon roi, qui ne peut croire qu'on lui en impose; et sans la pitié généreuse que je viens d'inspirer à M. le

duc de Choiseul, ni le roi, ni vous-même, vous n'auriez jamais su que je fusse calomnié ».

A peine j'achevois, on annonça le duc de Choiseul. Il n'avoit pas perdu de temps, car je l'avois laissé à sa toilette. « Eh bien, dit-il, Madame, vous l'avez entendu? Que pensez-vous de ce qu'il éprouve? — Que cela est horrible, répondit-elle, et qu'il faut, Monsieur, que le Mercure lui soit rendu. — C'est mon avis, dit le duc de Choiseul. — Mais, reprit-elle, il seroit peu convenable que le roi parût d'un jour à l'autre passer du noir au blanc. C'est à M. le duc d'Aumont lui-même à faire une démarche..... — Ah! Madame, vous prononcez mon arrêt, m'écriai-je : cette démarche que vous voulez qu'il fasse, il ne la fera point. — Il la fera, insista-t-elle. M. de Saint-Florentin est chez le roi; il va venir me voir, et je vais lui parler. Allez l'attendre à son hôtel ».

Le vieux ministre ne fut pas plus content que moi du biais que prenoit la foi-

blesse de Mme. de Pompadour, et il ne me dissimula point qu'il en tiroit un mauvais augure. En effet, l'opiniâtre orgueil du duc d'Aumont fut intraitable. Ni le comte d'Angiviller son ami, ni Bouvart son médecin, ni le duc de Duras son camarade, ne purent lui inspirer un sentiment tant soit peu noble. Comme en lui-même il n'avoit rien qui pût le faire respecter, il prétendit au moins se faire craindre; et il ne revint à la cour que bien déterminé à ne pas se laisser fléchir: déclarant qu'il regarderoit comme ses ennemis ceux qui lui parleroient d'une démarche en ma faveur. Personne n'osa tenir tête à l'un des hommes qui approchoient de plus près de la personne du roi; et tout cet intérêt que l'on prenoit à moi, se réduisit à me laisser une pension de mille écus sur le Mercure : l'abbé Barthelemi en refusa le brevet; et il fut accordé à un nommé Lagarde, bibliothécaire de Mme. de Pompadour, et digne protégé de Colin son homme d'affaires.

Dix ans après, le duc de Choiseul, en

dînant avec moi, me rappela nos conversations, auxquelles il auroit bien voulu, disoit-il, que nous eussions eu des témoins. Je n'ai pu en donner, de souvenir, qu'une esquisse légère, et telle que ma mémoire, dès long-temps réfroidie, a pu me la retracer. Mais il faut que la situation m'eût bien vivement inspiré; car il ajouta que de sa vie il n'avoit entendu un homme aussi éloquent que je le fus dans ces momens-là, et, à ce propos, « Savez-vous, me dit-il, ce qui empêcha Mme. de Pompadour de vous faire rendre le Mercure? ce fut ce fripon de Colin, pour le faire donner à son ami Lagarde ». Ce Lagarde étoit si mal famé, que dans la société des Menus-Plaisirs où il étoit souffert, on l'appeloit *Lagarde - Bicêtre.* C'étoit donc, mes enfans, à Lagarde-Bicêtre, que l'on m'avoit sacrifié; et le duc de Choiseul m'en faisoit l'aveu!

Aussi dépourvu d'instruction que de talent, ce nouveau rédacteur fit si mal sa besogne, que le Mercure, décrié, tomboit, et n'alloit plus être en état de

payer les pensions dont il étoit chargé. Les pensionnaires effrayés vinrent me supplier de consentir à le reprendre, et m'offrir d'aller tous ensemble demander qu'il me fut rendu. Mais ayant une fois quitté cette chaîne importune, je ne voulus plus m'en charger. Heureusement Lagarde étant mort, le Mercure fut fait un peu moins mal, et dépérit plus lentement. Mais, pour sauver les pensions, il fallut enfin qu'on en fit une entreprise de libraire.

LIVRE SEPTIÈME.

MON aventure avec le duc d'Aumont m'avoit fait deux grands biens; elle m'avoit fait renoncer à un projet de mariage formé à la légère, et dont j'ai eu depuis quelque raison de croire que je me serois repenti : elle avoit mis pour moi dans l'ame de Bouvart les germes de cette amitié qui m'a été si salutaire. Mais ces bons offices n'étoient pas les seuls que le duc d'Aumont m'eût rendus en me persécutant.

D'abord, mon ame que les délices de Paris, d'Avenay, de Passy, de Versailles avoient trop amollie, avoit besoin que l'adversité lui rendît son ancienne trempe et le ressort qu'elle avoit perdu : le duc d'Aumont avoit pris soin de remettre en vigueur mon courage et mon carac-

tère. En second lieu, sans m'occuper bien sérieusement, le Mercure ne laissoit pas de captiver mon attention, de consumer mon temps, de me dérober à moi-même, de m'interdire toute entreprise honorable pour mes talens, et de les asservir à une rédaction minutieuse et presque mécanique : le duc d'Aumont les avoit remis en liberté et m'avoit rendu l'heureux besoin d'en faire un digne et noble usage. Enfin, j'étois résolu à sacrifier au travail du Mercure huit ou dix des plus belles années de ma vie, avec l'espérance d'amasser une centaine de mille francs, auxquels je bornois mon ambition. Or, les loisirs que m'avoit procurés le duc d'Aumont ne me valurent guère moins dans le même nombre d'années, sans rien prendre sur les plaisirs de mes sociétés à la ville, ni des campagnes délicieuses où je passois le temps des trois belles saisons.

Je ne compte pas l'avantage d'avoir été reçu à l'Académie française plutôt que je n'aurois dû l'être, en ne faisant que le

Mercure. L'intention du duc d'Aumont n'étoit pas de m'y conduire par la main ; il le fit cependant sans le vouloir, et même en ne le voulant pas.

J'ai observé plus d'une fois, et dans les circonstances les plus critiques de ma vie, que lorsque la fortune a paru me contrarier, elle a mieux fait pour moi, que je n'aurois voulu moi-même. Ici me voilà ruiné ; et du milieu de ma ruine, vous allez, mes enfans, voir naître le bonheur le plus égal, le plus paisible, et le plus rarement troublé, dont un homme de mon état se puisse flatter de jouir. Pour l'établir solidement et sur sa base naturelle, je veux dire, sur le repos de l'esprit et de l'ame, je commençai par me délivrer de mes inquiétudes domestiques. L'âge ou les maladies, celle sur-tout qui sembloit être contagieuse dans ma famille, diminuoient successivement le nombre de ces bons parens que j'avois eu tant de plaisir à faire vivre dans l'aisance. J'avois déjà obtenu de mes tantes de cesser tout commerce, et après avoir liquidé

nos dettes, j'avois ajouté des pensions au revenu de mon petit bien. Or, ces pensions, de cent écus chacune, étant réduites au nombre de cinq, il me restoit à moi d'abord la moitié de mes mille écus de pension sur le Mercure; j'avois de plus les cinq cents livres d'intérêts de dix mille francs que j'avois employés au cautionnement de M. Odde; j'y ajoutai une rente de cinq cent quarante livres sur le duc d'Orléans, et du surplus des fonds qui me restoient dans la caisse du Mercure, j'achetai quelques effets royaux. Ainsi, pour mon loyer, mon domestique et moi, je n'avois guère moins de mille écus à dépenser. Je n'en avois jamais dépensé davantage. Mme. Geoffrin vouloit même que le paiement de mon loyer cessât dès-lors; mais je la priai de permettre que j'essayasse encore un an si mes facultés ne me suffiroient pas, en l'assurant que, si mon loyer me gênoit, je le lui avouerois sans rougir. Je ne fus point à cette peine. Bien malheureusement le nombre des pensions que je faisois diminua par la mort

de mes deux sœurs qui étoient au couvent de Clermont, et que m'enleva la même maladie dont étoient morts nos père et mère. Peu de temps après je perdis mes deux vieilles tantes, les seules qui me restoient à la maison. La mort ne me laissa que la sœur de ma mère, cette tante d'Albois qui vit encore. Ainsi, j'héritois tous les ans de quelques-uns de mes bienfaits. D'un autre côté, les premières éditions de mes contes commencèrent à m'enrichir.

Tranquille du côté de la fortune, ma seule ambition étoit l'Académie française; et cette ambition même étoit modérée et paisible. Avant d'atteindre à ma quarantième année, j'avois encore trois ans à donner au travail; et dans trois ans j'aurois acquis de nouveaux titres à cette place. Ma traduction de Lucain s'avançoit, je préparois en même temps les matériaux de ma poétique, et la célébrité de mes contes alloit toujours croissant à chaque édition nouvelle. Je croyois donc pouvoir me donner du bon temps.

Vous avez vu de quelle manière obligeante l'officieux Bouret avoit débuté avec moi. La connoissance faite, la liaison formée, ses sociétés avoient été les miennes. Dans l'un des contes de la veillée, j'ai peint le caractère de la plus intime de ses amies, la belle Mme. Gaulard. L'un de ses deux fils, homme aimable, occupoit à Bordeaux l'emploi de la recette générale des fermes; il avoit fait un voyage à Paris; et la veille de son départ, l'un des plus beaux jours de l'année, nous dînions ensemble chez notre ami Bouret en belle et bonne compagnie. La magnificence de cet hôtel que les arts avoient décoré, la somptuosité de la table, la naissante verdure des jardins, la sérénité d'un ciel pur, et sur-tout l'amabilité d'un hôte qui, au milieu de ses convives, sembloit être l'amoureux de toutes les femmes, le meilleur ami de tous les hommes, enfin tout ce qui peut répandre la belle humeur dans un repas, y avoit exalté les esprits. Moi qui me sentois le plus libre des hommes, le plus

indépendant, j'étois comme l'oiseau qui, échappé du lien qui le tenoit captif, s'élance dans l'air avec joie; et pour ne rien dissimuler, l'excellent vin qu'on me versoit, contribuoit à donner l'essor à mon ame et à ma pensée.

Au milieu de cette gaieté, le jeune fils de Mme. Gaulard nous faisoit ses adieux : et en me parlant de Bordeaux, il me demanda s'il pouvoit m'y être bon à quelque chose? « A m'y bien recevoir, lui dis-je, lorsque j'irai voir ce beau port et cette ville opulente; car dans les rêves de ma vie, c'est l'un de mes projets les plus intéressans. — Si je l'avois su, me dit-il, vous auriez pu l'exécuter dès demain : j'avois une place à vous offrir dans ma chaise. — Et moi, me dit l'un des convives (c'étoit un Juif appelé Gradis, l'un des plus riches négocians de Bordeaux), et moi je me serois chargé de faire voiturer vos malles. — Mes malles, dis-je, n'auroient pas été lourdes; mais pour mon retour à Paris?... — Dans six semaines, reprit Gaulard, je vous y au-

rois ramené. — Tout cela n'est donc plus possible, leur demandai-je? — Très-possible de notre part, me dirent ils; mais nous partons demain ». Alors disant quatre mots à l'oreille au fidèle Bury qui me servoit à table, je l'envoyai faire mes paquets; et aussi-tôt, buvant à la santé de mes compagnons de voyage, me voilà prêt, leur dis-je, et nous partons demain. Tout le monde applaudit à une résolution si leste, et tout le monde but à la santé des voyageurs.

Il est difficile d'imaginer un voyage plus agréable : une route superbe, un temps si beau, si doux, que nous courions la nuit, en dormant, les glaces baissées. Par-tout, les directeurs, les receveurs des fermes empressés à nous recevoir : je croyois être dans ces temps poétiques, et dans ces beaux climats où l'hospitalité s'exerçoit par des fêtes.

A Bordeaux, je fus accueilli et traité aussi bien qu'il étoit possible : c'est-à-dire, qu'on m'y donna de bons dîners, d'excellens vins, et même des salves de

canon des vaisseaux que je visitois. Mais quoiqu'il y eut dans cette ville des gens d'esprit, et faits pour être aimables, je jouis moins de leur commerce que je n'aurois voulu. Un fatal jeu de dez, dont la fureur les possédoit, noircissoit leur esprit et absorboit leur ame. J'avois tous les jours le chagrin d'en voir quelqu'un navré de la perte qu'il avoit faite. Ils sembloient ne dîner et ne souper ensemble que pour s'entre-égorger au sortir de table; et cette âpre cupidité, mêlée aux jouissances et aux affections sociales, étoit pour moi quelque chose de monstrueux.

Rien de plus dangereux pour un receveur général des fermes qu'une telle société. Quelque intacte que fut sa caisse, sa seule qualité de comptable lui devoit interdire les jeux de hasard, comme un écueil, sinon de sa fidélité, au moins de la confiance qu'on y avoit mise; et je ne fus pas inutile à celui-ci, pour l'affermir dans la résolution de ne jamais se laisser gagner à la contagion de l'exemple.

Une autre cause altéroit le plaisir que m'auroit fait le séjour de Bordeaux, la guerre maritime faisoit des plaies profondes au commerce de cette grande ville. Le beau canal que j'avois sous les yeux ne m'en offroit que les débris. Mais je me formois aisément l'idée de ce qu'il devoit être dans son état paisible, prospère et florissant.

Quelques maisons de commerçans, où l'on ne jouoit point, étoient celles que je fréquentois le plus et qui me convenoient le mieux. Mais aucune n'avoit pour moi autant d'attrait que celle d'Ansely. Ce négociant étoit un philosophe anglais, d'un caractère vénérable. Son fils, quoique bien jeune encore, annonçoit un homme excellent; et ses deux filles, sans être belles, avoient un charme naturel dans l'esprit et dans les manières qui m'engageoit autant et plus que n'eût fait la beauté. La plus jeune des deux, *Jenni*, avoit fait sur mon ame une impression vive. Ce fut pour elle que je

composai la romance de Pétrarque, et je la lui chantai en lui disant adieu.

Dans les loisirs que me laissoit la société d'une ville où, le matin, tout le monde est à ses affaires, je repris le goût de la poésie, et je composai mon épître aux poëtes. J'eus aussi pour amusement les facéties qu'on imprimoit à Paris dans ce moment-là contre un homme qui méritoit d'être châtié de son insolence, mais qui le fut aussi bien rigoureusement; c'étoit le Franc de Pompignan.

Avec un mérite littéraire considérable dans sa province, médiocre à Paris, mais suffisant encore pour y être estimé, il y auroit joui paisiblement de cette estime, si l'excès de sa vanité, de sa présomption, de son ambition ne l'avoit pas tant enivré. Malheureusement trop flatté dans ses académies de Montauban et de Toulouse, accoutumé à s'y entendre applaudir dès qu'il ouvroit la bouche, et avant même qu'il eut parlé, vanté dans les journaux dont il savoit gagner ou payer la faveur, il se croyoit un homme d'importance

portance en littérature; et par malheur encore il avoit ajouté à l'arrogance d'un seigneur de paroisse l'orgueil d'un président de cour supérieure dans sa ville de Montauban; ce qui formoit un personnage ridicule dans tous les points. D'après l'opinion qu'il avoit de lui-même, il avoit trouvé malhonnête qu'à la première envie qu'il avoit témoignée d'être de l'Académie française, on ne se fut pas empressé à l'y recevoir; et lorsqu'en 1758, Sainte-Palaye y avoit eu sur lui la préférence, il en avoit marqué un superbe dépit. Deux ans après, l'Académie n'avoit pas laissé de lui accorder ses suffrages; et il n'y avoit pour lui que de l'agrément dans l'unanimité de son élection. Mais au lieu de la modestie que les plus grands hommes eux-mêmes affectoient, au moins en y entrant, il y apporta l'humeur de l'orgueil offensé, avec un excès d'apreté et de hauteur inconcevable. Le malheureux avoit conçu l'ambition d'être je ne sais quoi dans l'éducation des enfans de France. Il savoit que, dans ses

principes de religion, M. le dauphin n'aimoit pas Voltaire, et qu'il voyoit de mauvais œil l'atelier encyclopédique; il faisoit sa cour à ce prince, il croyoit s'être rendu recommandable auprès de lui par ses odes sacrées, dont la magnifique édition ruinoit son libraire; il croyoit l'avoir très-flatté en lui confiant le manuscrit de sa traduction des Géorgiques; il ne savoit pas à qui sa vanité avoit à faire; il ne savoit pas que cette traduction, si péniblement travaillée, en vers durs, raboteux, martelés, sans couleur et sans harmonie, comparée au chef-d'œuvre de la poésie latine, étoit, par le dauphin lui-même, soumise à l'œil mocqueur de la critique, et tournée en dérision. Il crut faire un coup de partie, en attaquant publiquement, dans son discours de réception à l'Académie française, cette classe de gens de lettres que l'on appeloit philosophes, et singulièrement Voltaire et les encyclopédistes.

Il venoit de faire cette sortie, lors-

que je partis pour Bordeaux; et ce qui n'étoit guère moins étonnant que son arrogance, c'étoit le succès qu'elle avoit eu. L'Académie avoit écouté en silence cette insolente déclamation; le public l'avoit applaudie; Pompignan étoit sorti de là triomphant et enflé de sa vaine gloire.

Mais peu de temps après commença contre lui la légère escarmouche des *Facéties parisiennes;* et ce fut l'un de ses amis, le président Barbeau, qui, étant venu me voir, m'apprit que *ce pauvre M. de Pompignan étoit la fable de Paris.* Il me montra les premières feuilles qu'il venoit de recevoir; c'étoient les *quand*, et les *pourquoi.* Je vis la tournure et le ton que prenoit la plaisante-santerie. — « Vous êtes donc l'ami de M. Lefranc? lui demandai-je. — Hélas, oui, me dit-il. — Je vous plains donc, car je connois les railleurs qui sont à ses trousses. Voilà les *quand* et les *pourquoi;* bientôt les *si*, les *mais*, les *car* vont venir à la file; et je vous annonce

qu'on ne le quittera point qu'il n'ait passé par les particules ». La correction fut encore plus sévère que je n'avois prévu; on se joua de lui de toutes les manières. Il voulut se défendre sérieusement; il n'en fut que plus ridicule. Il adressa un mémoire au roi, son mémoire fut bafoué. Voltaire parut rajeunir pour s'égayer à ses dépens; en vers, en prose, sa malice fut plus légère, plus piquante, plus féconde en idées originales et plaisantes qu'elle n'avoit jamais été. Une saillie n'attendoit pas l'autre. Le public ne cessoit de rire aux dépens du triste Lefranc. Obligé de se tenir enfermé chez lui, pour ne pas entendre chanter sa chanson dans le monde, et pour ne pas se voir montrer au doigt, il finit par aller s'ensevelir dans son château, où il est mort, sans avoir jamais osé reparoître à l'Académie. J'avoue que je n'eus aucune pitié de lui, non-seulement parce qu'il étoit l'agresseur, mais parce que son agression avoit été sérieuse et grave, et n'alloit pas à moins, si on l'en avoit cru, qu'à faire

proscrire nombre de gens de lettres, qu'il dénonçoit et désignoit comme les ennemis du trône et de l'autel.

Lorsque nous fûmes sur le point, Gaulard et moi, de revenir à Paris, « allons nous, me dit-il, retourner par la même route? n'aimeriez-vous pas mieux faire le tour par Toulouse, Montpellier, Nîmes, Avignon, Vaucluse, Aix, Marseille, Toulon, et par Lyon, Genève, où nous verrions Voltaire, dont mon père a été connu»? Vous pensez bien que j'embrassai ce beau projet avec transport, et avant de partir j'écrivis à Voltaire.

A Toulouse nous fûmes reçus par un ami intime de Mme. Gaulard, M. de Saint-Amant, homme de l'ancien temps pour la franchise et la politesse, et qui, dans cette ville, occupoit un très-bon emploi. Pour moi je n'y retrouvai plus aucune de mes connoissances. J'eus même de la peine à reconnoître la ville, tant les objets de comparaison, et

l'habitude de voir Paris, la rappetissoit à mes yeux.

De Toulouse à Béziers, nous fûmes occupés à suivre et à observer le canal de Languedoc. Ce fut là véritablement pour moi un objet d'admiration, parce que j'y voyois réunis la grandeur et la simplicité, deux caractères qui ne se montrent jamais ensemble sans causer de l'étonnement.

La jonction des deux mers, et le commerce de l'une à l'autre, étoient le résultat de deux ou trois grandes idées combinées par le génie. La première étoit celle d'un amas d'eaux immense, dans l'espèce de coupe que forment des montagnes du côté de Revel, à quelques lieues de Carcassonne, pour être perpétuellement la source et le réservoir du canal. La seconde, étoit le choix d'une éminence inférieure au réservoir, mais dominant d'un côté l'intervalle de ce point là jusqu'à Toulouse, et de l'autre côté l'espace du même point jusqu'à Béziers; en sorte que les eaux du réservoir conduites jus-

ques-là par une pente naturelle, s'y tiendroient suspendues dans un vaste niveau, et n'auroient plus qu'à s'épancher d'un côté vers Béziers, de l'autre vers Toulouse, pour alimenter le canal, et aller déposer les barques dans l'Orbe d'un côté, et de l'autre dans la Garonne. Enfin, une troisième et principale idée étoit la construction des écluses dans tous les points où les barques auroient à s'élever ou à descendre; l'effet de ces écluses étant, comme l'on sait, de recevoir les barques, et en se remplissant ou se vidant à volonté, de leur servir comme d'échelons dans les deux sens, soit pour descendre, soit pour monter au niveau du canal.

En vous épargnant les détails de prévoyance et d'industrie où l'inventeur étoit entré, pour rendre intarissable la source des eaux du canal et en mesurer le volume, sans jamais le faire dépendre du cours des rivières voisines, ni communiquer avec elles, je dirai seulement que je ne négligeai aucun de ces détails. Mais le

principal objet de mon attention fut le bassin de Saint-Ferréol, la source du canal et le réservoir de ses eaux. Ce bassin, formé comme je l'ai dit, par un cercle de montagnes, a deux mille deux cent vingt-deux toises de circonférence et cent soixante pieds de profondeur. La gorge des montagnes qui l'environnent est fermée par un mur de trente-six toises d'épaisseur. Lorsqu'il est plein, ses eaux s'épanchent en cascades; mais dans les tems de sécheresse, ces épanchoirs n'en versent plus, et alors c'est du fond du réservoir qu'on les tire: Voici comment.

Dans l'épaisseur de la digue sont pratiquées deux voûtes, qui, à quarante pieds de distance, se prolongent sous le réservoir. A l'une de ces voûtes sont adaptés verticalement trois tubes de bronze, du calibre des plus gros canons, et par lesquels, quand leurs robinets s'ouvrent, l'eau du réservoir tombe dans un aqueduc pratiqué le long de la seconde voûte; en sorte que, lorsqu'on pénètre jusqu'à ces robinets, on a cent soixante

pieds d'eau sur la tête. Nous ne laissâmes pas de nous avancer jusques-là, à la lueur du godron enflammé, que notre conducteur portoit dans une poêle; car nulle autre lumière n'auroit tenu à la commotion de l'air qu'excita bientôt sous la voûte l'explosion des eaux, quand, tout-à-coup, avec un fort levier de fer notre homme ouvrit le robinet de l'un des trois tuyaux, puis celui du second, puis celui du troisième. A l'ouverture du premier, le plus effroyable tonnerre se fit entendre sous la voûte; et deux fois, coup sur coup, ce mugissement redoubla. Je croyois voir crever le fond du réservoir, et les montagnes des environs s'écrouler sur nos têtes. L'émotion profonde, et à dire vrai, la frayeur que ce bruit nous avoit causée, ne nous empêcha point d'aller voir ce qui se passoit sous la seconde voûte. Nous y pénétrames, au bruit de ces tonnerres souterrains; et là nous vîmes trois torrens s'élancer par l'ouverture des robinets. Je ne connois dans la nature aucun mou-

vement comparable à la violence de la colonne d'eau, qui, en flots d'écume, s'échappoit de ces tubes. L'œil ne pouvoit la suivre; sans étourdissement on ne pouvoit la regarder. Le bord de l'aqueduc où fuyoit ce torrent n'avoit que quatre pieds de large; il étoit revêtu d'une pierre de taille, polie, humide et très-glissante. C'étoit-là que nous étions, debout, pâlissans, immobiles; et si le pied nous eût manqué, l'eau du torrent nous eût roulés à mille pas dans un clin d'œil. Nous sortîmes en frémissant; et nous sentîmes les rochers auxquels la digue est appuyée trembler à cent pas de distance.

Quoique bien familiarisé avec le mécanisme du canal, je ne laissai pas d'être émerveillé encore, lorsque du pied de la colline de Béziers, je vis comme un long escalier de huit écluses contiguës, par où les barques descendoient ou montoient avec une égale facilité.

A Béziers, je trouvai un ancien militaire de mes amis, M. de la Sablière,

qui, après avoir joui long-temps de la vie de Paris, étoit venu achever de vieillir dans sa ville natale, et y jouir d'une considération méritée par ses services. Dans l'asyle voluptueux qu'il s'étoit fait, il nous reçut avec cette hilarité gasconne à laquelle contribuoit l'aisance d'une fortune honnête, l'état d'une ame libre et calme, le goût de la lecture, un peu de la philosophie antique, et cette salubrité renommée de l'air qu'on respire à Béziers. Il me demanda des nouvelles de la Poplinière, chez lequel nous avions passé ensemble de beaux jours. « Hélas! lui répondis-je, nous ne nous voyons plus. Son fatal égoïsme lui a fait oublier l'amitié. Je vais vous confier ce que je n'ai dit à personne.

« Immédiatement après le mariage de ma sœur, j'avois obtenu pour son mari un emploi à Chinon, l'entrepôt du tabac, emploi facile et simple, et que ma sœur auroit pu conserver, si elle avoit perdu son mari. Cet emploi valoit cent louis. En même-temps la Poplinière avoit obtenu, pour un de ses parens, l'emploi

des traites de Saumur, emploi de receveur comptable, et qui, d'un détail infini, et d'une extrême difficulté, ne valoit que douze cents livres. La Poplinière ne laissa pas de me prier d'en accepter l'échange, en alléguant la bienséance, vu que son homme, à lui, demeuroit à Chinon. Comme il me demandoit ce service, au nom de l'amitié, je ne balançai pas à le lui rendre. Je tâchai même de me persuader que les talens de mon beau-frère auroient été ensevelis dans un magasin de tabac; au lieu que dans une recette qui demandoit un homme instruit, vigilant, appliqué, il pourroit se faire connoître, et mériter de l'avancement. Je ne crus donc pas lui faire tort; et généreux à ses dépens, je le fus à l'excès; car l'emploi de Chinon étant d'une valeur double de celui de Saumur, la Poplinière m'offroit, pour cet échange, un dédommagement annuel de douze cents livres; et moi, je ne voulus, pour compensation, que le plaisir de l'obliger. Eh bien, ce mince

emploi, où mon beau-frère avoit rétabli l'ordre, l'activité, l'exactitude, et qu'on lui avoit permis de joindre à celui du grenier à sel qu'il avoit obtenu depuis, quelqu'un, à mon insçu, l'a sollicité pour un autre, et mon beau-frère l'a perdu. — Et la Poplinière a souffert qu'on vous l'ait enlevé? — Que vouliez-vous qu'il fît? — Et, sandis! étoit-il sans crédit dans sa compagnie? et du moins ne devoit-il pas reconnoître et faire valoir ce que vous aviez fait pour lui? — Que direz-vous donc, ajoutai-je, quand vous saurez que c'est lui-même qui, sans m'en dire un mot, a demandé, sollicité cet emploi pour son secrétaire, et en a dépouillé le mari de ma sœur? — Cela n'est pas possible. — Cela n'est que trop vrai : les fermiers généraux eux-mêmes me l'ont dit». La Sablière confondu garda quelque temps le silence; et puis : « Mon ami, me dit-il, nous l'avons aimé vous et moi : ne pensons qu'à cela; jetons un voile sur le reste». En effet, nous ne fîmes plus que nous retracer l'heureux

temps où la Poplinière étoit pour nous un hôte aimable, et cette galerie mouvante de tableaux et de caractères qui chez lui nous avoit passé devant les yeux. « J'en aime encore le souvenir, me dit-il ; mais comme d'un songe dont le réveil est sans regrets ».

Montpellier ne nous offrit rien d'intéressant que le jardin des plantes ; encore ne fut-il pour nous qu'une promenade agréable ; car nous étions en botanique aussi ignorans l'un que l'autre ; mais comme nous nous connoissions en jolies femmes, nous eûmes le plaisir d'en suivre des yeux quelques-unes qui, avec un teint brun, nous sembloient très-piquantes. Ce qu'on distingue en elles, c'est un air éveillé, une démarche leste, et un œil agaçant. J'observai singulièrement qu'elles étoient très-bien chaussées, ce qui par tout pays est un présage heureux.

A Nîmes, sur la foi des voyageurs et des artistes, nous nous attendions à être frappés d'admiration : rien ne nous étonna. Il y a des choses dont la renommée

exagère si fort la grandeur ou la beauté, que l'opinion qu'on en a eue de loin, ne peut plus que décroître lorsqu'on les voit de près. L'amphithéâtre ne nous parut point vaste, et sa structure ne nous surprit que par sa massive lourdeur. La maison carrée nous fit plaisir à voir, mais le plaisir que fait une petite chose régulièrement travaillée.

Je ne veux pas oublier qu'à Nîmes, dans le cabinet d'un naturaliste appelé Seguier, nous vîmes une collection de pierres grises qui, fendues par lits, comme le talc, présentent les deux moitiés d'un poisson incrusté, dont la figure est très-distincte; et cela n'est pas merveilleux. Mais ce qui l'est pour moi, c'est ce que m'assura ce naturaliste, que ces pierres se trouvent dans les Alpes, et que l'espèce des poissons qu'elles renferment ne se trouve plus dans nos mers.

Quærite, quos agitat mundi labor. (LUCAN.).

Nous ne vîmes Avignon qu'en passant, pour aller nous extasier à Vaucluse. Mais

il fallut encore ici rabattre de l'idée que nous avions du séjour enchanté de Pétrarque et de Laure. Il en est de Vaucluse comme de Castalie, du Penée et du Simoïs. La renommée en est due aux muses, leur vrai charme est celui des vers qui les ont célébrés. Ce n'est pas que la cascade de la fontaine de Vaucluse ne soit belle, et par le volume et par les longs bondissemens de ses eaux parmi les rochers dont leur chute est entrecoupée. Mais n'en déplaise aux poëtes qui l'ont décrite, la source en est absolument dénuée des ornemens de la nature; les deux bords en sont nus, arides, escarpés, sans ombrages; ce n'est qu'au bas de la cascade que la rivière qu'elle forme commence à revêtir ses bords d'une assez riante verdure. Cependant, avant de quitter la source de ses eaux, nous nous assîmes, nous rêvâmes, et sans nous parler l'un à l'autre, les yeux fixés sur des ruines, qui nous sembloient être les restes du château de Pétrarque, nous fûmes nous-mêmes quelques momens dans

dans l'illusion poétique, en croyant voir autour de ces ruines errer les ombres des deux amans qui ont fait la gloire de ces bords.

Mais ce qui plus réellement est fait pour le plaisir des yeux, ce sont l'enceinte et les dehors d'une petite ville que la rivière de Vaucluse vient embrasser, et dont elle baigne les murs ; ce qui l'a fait appeler *l'Ile*. Nous croyions en effet voir une île enchantée, en nous promenant à l'entour, sous deux rangs de mûriers, et entre deux canaux d'une eau vive, pure et rapide. De jolis grouppes de jeunes Juives qui se promenoient comme nous, ajoutoient à l'illusion que nous faisoit la beauté du lieu ; et d'excellentes truites, de belles écrevisses que l'on nous servit à souper dans l'auberge qui terminoit cette charmante promenade, firent succéder aux plaisirs de l'imagination et à ceux de la vue, les délices d'un nouveau sens.

Le beau temps qui depuis Paris avoit si agréablement accompagné notre voyage, nous abandonna sur les confins de la Pro-

vence. Le pays où il pleut le plus rarement fut pluvieux pour nous. La ville d'Aix ne fut d'abord sur notre route qu'un passage pour aller voir Marseille et Toulon. Il fallut cependant faire une visite d'usage au gouverneur de la province, qui résidoit dans cette ville. Ce gouverneur, l'indigne fils du maréchal de Villars, me reçut avec une politesse qui, dans un autre, m'auroit flatté. Il marqua de l'empressement à nous retenir jusqu'à la Fête-Dieu. Nous nous y refusâmes; mais il nous fit promettre que la veille de cette fête nous serions de retour à Aix, pour voir le lendemain la procession du roi René.

Ce furent pour moi deux objets d'un intérêt très-vif et d'une attention très-avide que ces deux ports célèbres, celui de Marseille pour le commerce, celui de Toulon pour la guerre; et quoiqu'à Marseille, une ville neuve, très-magnifiquement bâtie, fut digne de nous occuper, le peu de temps que nous y fûmes s'employa tout à visiter le port,

ses défenses, ses magasins, et tous les grands objets de ce commerce que la guerre faisoit languir, mais qui redeviendroit florissant à la paix. A Toulon, le port fut de même l'unique objet de nos pensées. Nous y reconnûmes la main de Louis XIV dans ces établissemens superbes où étoit empreinte sa grandeur, et dans lesquels, soit pour la construction, soit pour l'armement des vaisseaux, tout rappeloit encore une puissance respectable.

Ici, ce qui sembloit devoir m'en imposer le plus fut ce qui m'étonna le moins. L'une de mes envies étoit de voir la pleine mer. Je la vis, mais tranquille; et les tableaux de Vernet me l'avoient si fidèlement représentée, que la réalité ne m'en causa aucune émotion; mes yeux y étoient aussi accoutumés que si j'étois né sur ses bords.

Le duc de Villars sembloit avoir voulu nous rendre témoins du gala qu'il donneroit chez lui la veille de la Fête-Dieu. En y arrivant le soir, nous y trouvâmes

toute la bonne compagnie de la ville, le bal, grand jeu et grand souper.

Le lendemain, le mauvais temps nous priva du spectacle de la procession qu'on nous avoit si fort vantée. Nous en vîmes pourtant quelques échantillons : par exemple, un crocheteur ivre, représentant la reine de Saba; un autre, le roi Salomon; trois autres, les rois mages, et tout cela crotté jusqu'aux oreilles. La reine de Saba n'en sautoit par moins en cadence, et le roi Salomon n'en bondissoit pas moins derrière la reine de Saba. J'admirois le sérieux des Provençaux à ce spectacle, et nous eûmes grand soin d'imiter ce respect. J'eus pourtant quelquefois bien de la peine à ne pas rire. Je remarquai entre autres l'un de ces personnages qui, au bout d'une gaule, portoit un chiffon blanc, et derrière lui trois autres polissons qui faisoient dans la rue des mouvemens d'ivrognes, toutes les fois que l'homme au chiffon blanc renversoit son bâton. Je demandai quel étoit le mystère que cela nous représentoit. « Ne

voyez-vous pas, me répondit le notable à qui je parlois, que ce sont les trois mages que l'étoile conduit, et qui s'égarent de leur route dès que l'étoile disparoît ». Je me contins. Rien n'ôte l'envie de rire comme la peur d'être lapidé.

Le gouverneur avoit exigé de nous de ne partir le lendemain de cette fête qu'après avoir dîné chez lui. A ce dîner, il se piqua d'assembler des gens de mérite, M. de Monclar à leur tête. J'étois prévenu de la plus haute estime pour ce grand magistrat. Je la lui témoignai avec cette ingénuité de sentiment qui ne ressemble point à de la flatterie. Il y parut sensible, et y répondit avec bonté. Presque au sortir de table, je pris congé du duc de Villars, aussi reconnoissant qu'on peut l'être des attentions et des empressemens d'un homme qu'on n'estime pas.

Sur notre route d'Aix à Lyon, il n'y eut rien de remarquable qu'un trait de bonne foi de l'hôtesse de Tain, village voisin de cette côte de l'Hermitage que ses vins ont rendue célèbre. A ce village,

pendant que l'on changeoit nos chevaux, je dis à l'hôtesse, en lui présentant un louis d'or : « Madame, si vous avez d'excellent vin rouge de l'Hermitage, donnez-m'en six bouteilles, et payez-vous sur ce louis ». Elle me regarda d'un air satisfait de ma confiance. « Du vin rouge excellent, me dit-elle, je n'en ai point; mais du blanc, j'en ai du meilleur ». Je me fiai à sa parole, et ce vin dont elle ne prit que cinquante sols la bouteille, ne se trouva rien moins que du nectar.

Pressés de nous rendre à Genève, nous ne nous donnâmes pas même le temps de voir Lyon, réservant pour notre retour le plaisir d'admirer dans ce grand atelier du luxe les chefs-d'œuvres de l'industrie.

Rien de plus singulier, de plus original que l'accueil que nous fit Voltaire. Il étoit dans son lit lorsque nous arrivâmes. Il nous tendit les bras, il pleura de joie en m'embrassant; il embrassa de même le fils de son ancien ami M. Gaulard. « Vous me trouvez mourant, nous dit-il;

venez-vous me rendre la vie ou recevoir mes derniers soupirs »? Mon camarade fut effrayé de ce début. Mais moi qui avois cent fois entendu dire à Voltaire qu'il se mourroit, je fis signe à Gaulard de se rassurer. En effet, le moment d'après, le mourant nous faisant asseoir auprès de son lit: « Mon ami, me dit-il, que je suis aise de vous voir! sur-tout dans le moment où je possède un homme que vous serez ravi d'entendre. C'est M. de l'Ecluse, le chirurgien-dentiste du feu roi de Pologne, aujourd'hui seigneur d'une terre auprès de Montargis, et qui a bien voulu venir raccommoder les dents irraccommodables de Mme. Denis. C'est un homme charmant. Mais ne le connoissez-vous pas? — Le seul l'Ecluse que je connoisse est, lui dis-je, un acteur de l'ancien Opéra-Comique. — C'est lui, mon ami, c'est lui-même. Si vous le connoissez, vous avez entendu cette chanson du *Remouleur* qu'il joue et qu'il chante si bien ». Et à l'instant voilà Voltaire imitant l'Ecluse, et avec ses bras nus et sa voix sépulcrale,

jouant le *Remouleur* et chantant la chanson :

Je ne sais où la mettre
Ma jeune fillette ;
Je ne sais où la mettre,
Car on me la che. . . .

Nous rions aux éclats; et lui toujours sérieusement: « Je l'imite mal, disoit-il; c'est M. de l'Ecluse qu'il faut entendre, et sa chanson de *la Fileuse!* et celle du *Postillon!* et la querelle des *Ecosseuses avec Vadé!* c'est la vérité même. Ah! vous aurez bien du plaisir. Allez voir Mme. Denis. Moi, tout malade que je suis, je m'en vais me lever pour dîner avec vous. Nous mangerons un ombre-chevalier, et nous entendrons M. de l'Ecluse. Le plaisir de vous voir a suspendu mes maux, et je me sens tout ranimé ».

Mme. Denis nous reçut avec cette cordialité qui faisoit le charme de son caractère. Elle nous présenta M. de l'Ecluse; et à dîner Voltaire l'anima, par les louanges les plus flatteuses, à nous donner

le plaisir de l'entendre. Il déploya tous ses talens, et nous en parûmes charmés. Il le falloit bien ; car Voltaire ne nous auroit point pardonné de foibles applaudissemens.

La promenade, dans ses jardins, fut employée à parler de Paris, du Mercure, de la Bastille (dont je ne lui dis que deux mots), du théâtre, de l'Encyclopédie, et de ce malheureux le Franc, qu'il harceloit encore ; son médecin lui ayant ordonné, disoit-il, pour exercice, de courre une heure ou deux, tous les matins, le Pompignan. Il me chargea d'assurer nos amis que tous les jours on recevroit de lui quelque nouvelle facétie. Il fut fidèle à sa promesse.

Au retour de la promenade, il fit quelques parties d'échecs avec M. Gaulard, qui, respectueusement, le laissa gagner. Ensuite, il revint à parler du théâtre et de la révolution que Mlle. Clairon y avoit faite. « C'est donc, me dit-il, quelque chose de bien prodigieux que le change-

ment qui s'est fait en elle? — C'est, lui dis-je, un talent nouveau; c'est la perfection de l'art, ou plutôt, c'est la nature même, telle que l'imagination peut vous la peindre en beau ». Alors exaltant ma pensée et mon expression pour lui faire entendre à quel point, dans les divers caractères de ses rôles, elle étoit avec vérité, et une vérité sublime, Camille', Roxane, Hermione, Ariane, et sur-tout Electre, j'épuisai le peu que j'avois d'éloquence à lui inspirer pour Clairon l'enthousiasme dont j'étois plein moi-même; et je jouissois, en lui parlant, de l'émotion que je lui causois, lorsqu'enfin prenant la parole : « Eh bien! mon ami, me dit-il avec transport, c'est comme Mme. Denis; elle a fait des progrès étonnans, incroyables. Je voudrois que vous lui vissiez jouer Zaïre, Alzire, Idamé! le talent ne va pas plus loin ». Mme. Denis jouant Zaïre! Madame Denis comparée à Clairon! Je tombai de mon haut : tant il est vrai que le goût s'accommode aux objets dont il

peut jouir; et que cette sage maxime,

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a,

est en effet non-seulement une leçon de la nature, mais un moyen qu'elle se ménage pour nous procurer des plaisirs.

Nous reprîmes la promenade, et tandis que M. de Voltaire s'entretenoit avec Gaulard de son ancienne liaison avec le père de ce jeune homme, causant de mon côté avec Mme. Denis, je lui rappelois le bon temps.

Le soir, je mis Voltaire sur le chapitre du roi de Prusse. Il en parla avec une sorte de magnanimité froide et en homme qui dédaignoit une trop facile vengeance, ou comme un amant désabusé pardonne à la maîtresse qu'il a quittée le dépit et la rage qu'elle a fait éclater.

L'entretien du souper roula sur les gens de lettres qu'il estimoit le plus; et dans le nombre, il me fut facile de distinguer ceux qu'il aimoit du fond du cœur. Ce n'étoient pas ceux qui se van-

toient le plus d'être en faveur auprès de lui. Avant d'aller se coucher, il nous lut deux nouveaux chants de *la Pucelle*, et Mme. Denis nous fit remarquer que, depuis qu'il étoit aux Délices, c'étoit le seul jour qu'il eût passé sans rentrer dans son cabinet.

Le lendemain, nous eûmes la discrétion de lui laisser au moins une partie de sa matinée, et nous lui fîmes dire que nous attendrions qu'il sonnât. Il fut visible sur les onze heures. Il étoit dans son lit encore. « Jeune homme, me dit-il, j'espère que vous n'aurez pas renoncé à la poésie ; voyons de vos nouvelles œuvres; je vous dis tout ce que je sais ; il faut que chacun ait son tour ».

Plus intimidé devant lui que je ne l'avois jamais été, soit que j'eusse perdu la naïve confiance du premier âge, soit que je sentisse mieux que jamais combien il étoit difficile de faire de bons vers, je me résolus avec peine à lui réciter mon *Epître aux Poëtes :* il en fut très-content ; il me demanda si elle étoit

connue à Paris. Je répondis que non. « Il faut donc, me dit-il, la mettre au concours de l'académie ; elle y fera du bruit ». Je lui représentai que je m'y donnois des licences d'opinion qui effaroucheroient bien du monde. « J'ai connu, me dit-il, une honorable dame qui confessoit qu'un jour, après avoir crié à l'insolence, il lui étoit échappé enfin de dire : charmant insolent ! L'académie fera de même ».

Avant-dîner, il me mena faire à Genève quelques visites ; et en me parlant de sa façon de vivre avec les Genevois : « Il est fort doux, me dit-il, d'habiter dans un pays dont les souverains vous envoient demander votre carosse pour venir dîner avec vous ».

Sa maison leur étoit ouverte ; ils y passoient les jours entiers ; et comme les portes de la ville se fermoient à l'entrée de la nuit pour ne s'ouvrir qu'au point du jour, ceux qui soupoient chez lui étoient obligés d'y coucher, ou dans les

maisons de campagne dont les bords du lac sont couverts.

Chemin faisant, je lui demandai comment, presque sans territoire et sans aucune facilité de commerce avec l'étranger, Genève s'étoit enrichie. « A fabriquer des mouvemens de montre, me dit-il, à lire vos gazettes et à profiter de vos sottises. Ces gens-ci savent calculer les bénéfices de vos emprunts ».

A propos de Genève, il me demanda ce que je pensois de Rousseau. Je répondis que, dans ses écrits, il ne me sembloit être qu'un éloquent sophiste, et dans son caractère, qu'un faux cynique qui creveroit d'orgueil et de dépit dans son tonneau, si on cessoit de le regarder. Quant à l'envie qui lui avoit pris de revêtir ce personnage, j'en savois l'anecdote, et je la lui contai.

Dans l'une des lettres de Rousseau à M. de Malesherbes, l'on a vu dans quel accès d'inspiration et d'enthousiasme il avoit conçu le projet de se déclarer contre les sciences et les arts. « J'allois, dit-

il dans le récit qu'il fait de ce miracle, j'allois voir Diderot, alors prisonnier à Vincennes ; j'avois dans ma poche un Mercure de France que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'académie de Dijon, qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture. Tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jetèrent dans un désordre inexprimable. Je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un arbre de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'apperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandois ».

Voilà une extase éloquemment décrite.

Voici le fait, dans sa simplicité, tel que me l'avoit raconté Diderot, et tel que je le racontai à Voltaire.

« J'étois (c'est Diderot qui parle), j'étois prisonnier à Vincennes ; Rousseau venoit m'y voir. Il avoit fait de moi son *Aristarque*, comme il l'a dit lui-même. Un jour, nous promenant ensemble, il me dit que l'académie de Dijon venoit de proposer une question intéressante, et qu'il avoit envie de la traiter. Cette question étoit : *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ?* Quel parti prendrez - vous ? lui demandai-je. Il me répondit : — Le parti de l'affirmative. — C'est le pont aux ânes, lui dis-je ; tous les talens médiocres prendront ce chemin-là, et vous n'y trouverez que des idées communes, au lieu que le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit-il, après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil », Ainsi dès ce moment, ajoutai - je, son

rôle

rôle et son masque furent décidés. « Vous ne m'étonnez pas, me dit Voltaire ; cet homme-là est factice de la tête aux pieds, il l'est de l'esprit et de l'ame. Mais il a beau jouer tantôt le stoïcien et tantôt le cynique, il se démentira sans cesse, et son masque l'étouffera ».

Parmi les Genevois que je voyois chez lui, les seuls que je goûtai et dont je fus goûté, furent le chevalier Hubert et Cramer le libraire. Ils étoient tous les deux d'un commerce facile, d'une humeur joviale, avec de l'esprit sans apprêt, chose rare dans leur cité. Cramer jouoit, me disoit-on, passablement la tragédie; il étoit l'Orosmane de Mme. Denis, et ce talent lui valoit l'amitié et la pratique de Voltaire, c'est-à-dire, des millions. Hubert avoit un talent moins utile, mais amusant et très-curieux dans sa futilité. L'on eût dit qu'il avoit des yeux au bout des doigts. Les mains derrière le dos, il découpoit en profil un portrait aussi ressemblant, et plus ressemblant même qu'il ne l'auroit fait au crayon. Il avoit

la figure de Voltaire si vivement empreinte dans l'imagination, qu'absent comme présent, ses ciseaux le représentoient rêvant, écrivant, agissant, et dans toutes ses attitudes. J'ai vu de lui des paysages en découpure sur des feuilles de papier blanc, où la perspective étoit observée avec un art prodigieux. Ces deux aimables Genevois furent assidus aux Délices le peu de temps que j'y passai.

M. de Voltaire voulut nous faire voir son château de Tornay, où étoit son théâtre, à un quart de lieue de Genève. Ce fut l'après-dînée le but de notre promenade en carosse. Tornay étoit une petite gentilhommière assez négligée, mais dont la vue est admirable. Dans le vallon le lac de Genève, bordé de maisons de plaisance, et terminé par deux grandes villes, au-delà et dans le lointain une chaîne de montagnes de trente lieues d'étendue, et ce Mont-Blanc chargé de neiges et de glaces qui ne fondent jamais, telle est la vue de Tornay. Là, je vis ce petit théâtre

qui tourmentoit Rousseau, et où Voltaire se consoloit de ne plus voir celui qui étoit encore plein de sa gloire. L'idée de cette privation injuste et tyrannique me saisit de douleur et d'indignation. Peut-être qu'il s'en apperçut; car plus d'une fois, par ses réflexions, il répondit à ma pensée; et sur la route, en revenant, il me parla de Versailles, du long séjour que j'y avois fait, et des bontés que madame de Pompadour lui avoit autrefois témoignées. « Elle vous aime encore, lui dis-je; elle me l'a répété souvent. Mais elle est foible, et n'ose pas ou ne peut pas tout ce qu'elle veut; car la malheureuse n'est plus aimée, et peut-être elle porte envie au sort de Mme. Denis, et voudroit bien être aux Délices. — Qu'elle y vienne, dit-il avec transport, jouer avec nous la tragédie. Je lui ferai des rôles, et des rôles de reine. Elle est belle, elle doit connoître le jeu des passions. — Elle connoît aussi, lui dis-je, les profondes douleurs et les larmes amères. — Tant mieux! c'est là ce qu'il nous faut,

s'écria-t-il comme enchanté d'avoir une nouvelle actrice ». Et en vérité l'on eût dit qu'il croyoit la voir arriver. « Puisqu'elle vous convient, lui dis-je, laissez faire : si le théâtre de Versailles lui manque, je lui dirai que le vôtre l'attend ».

Cette fiction romanesque réjouit la société. On y trouvoit de la vraisemblance ; et Mme. Denis, donnant dans l'illusion, prioit déjà son oncle de ne pas l'obliger à céder ses rôles à l'actrice nouvelle. Il se retira quelques heures dans son cabinet; et le soir, à souper, les rois et leurs maîtresses étant l'objet de l'entretien, Voltaire, en comparant l'esprit et la galanterie de la vieille cour et de la cour actuelle, nous déploya cette riche mémoire à laquelle rien d'intéressant n'échappoit. Depuis Mme. de la Vallière jusqu'à Mme. de Pompadour, l'histoire-anecdote des deux règnes, et dans l'intervalle celle de la régence, nous passa sous les yeux avec une rapidité et un brillant de traits et de couleurs à éblouir. Il se reprocha cependant d'avoir dérobé

à M. de l'Ecluse des momens qu'il auroit occupés, disoit-il, plus agréablement pour nous. Il le pria de nous dédommager par quelques scènes des *Ecosseuses*, et il en rit comme un enfant.

Le lendemain (c'étoit le dernier jour que nous devions passer ensemble), il me fit appeler dès le matin, et me donnant un manuscrit : « Entrez dans mon cabinet, me dit-il, et lisez cela ; vous m'en direz votre sentiment ». C'étoit la tragédie de *Tancrède* qu'il venoit d'achever. Je la lus, et en revenant le visage baigné de larmes, je lui dis qu'il n'avoit rien fait de plus intéressant. « A qui donneriez-vous, me demanda-t-il, le rôle d'Aménaïde ? — A Clairon, lui répondis-je, à la sublime Clairon, et je vous réponds d'un succès égal au moins à celui de Zaïre. — Vos larmes, reprit-il, me disent bien ce qu'il m'importe le plus de savoir ; mais, dans la marche de l'action, rien ne vous a-t-il arrêté ? — Je n'y ai trouvé, lui dis-je, à faire que ce que vous appelez des critiques de cabi-

net. On sera trop ému pour s'en occuper au théâtre ». Heureusement il ne me parla point du style ; j'aurois été obligé de dissimuler ma pensée ; car il s'en falloit bien qu'à mon avis, *Tancrède* fût écrit comme ses belles tragédies. Dans *Rome sauvée* et dans *l'Orphelin de la Chine*, j'avois encore trouvé la belle versification de *Zaïre*, de *Mérope* et de *la Mort de César*; mais dans *Tancrède* je croyois voir la décadence de son style, des vers lâches, diffus, chargés de ces mots redondans qui déguisent le manque de force et de vigueur, en un mot, la vieillesse du poëte ; car en lui, comme dans Corneille, la poésie de style fut la première qui vieillit ; et après *Tancrède*, où ce feu du génie jetoit encore des étincelles, il fut absolument éteint.

Affligé de nous voir partir, il voulut bien ne nous dérober aucun moment de ce dernier jour. Le désir de me voir reçu à l'académie française, l'éloge de mes contes qui faisoient, disoit-il, leurs plus agréables lectures, enfin mon analyse de

la lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles, réfutation qu'il croyoit sans réplique, et dont il me sembloit faire beaucoup de cas, furent, durant la promenade, les sujets de son entretien. Je lui demandai si Genève avoit pris le change sur le vrai motif de cette lettre de Rousseau. « Rousseau, me dit-il, est connu à Genève mieux qu'à Paris. On n'y est dupe ni de son faux zèle, ni de sa fausse éloquence. C'est à moi qu'il en veut, et cela saute aux yeux. Possédé d'un orgueil outré, il voudroit que, dans sa patrie, on ne parlât que de lui seul. Mon existence l'y offusque ; il m'envie l'air que j'y respire, et sur-tout il ne peut souffrir qu'en amusant quelquefois Genève, je lui dérobe à lui les momens où l'on pense à moi ».

Devant partir au point du jour, dès que les portes de la ville étant ouvertes nous pourrions avoir des chevaux, nous résolûmes avec Mme. Denis, et MM. Hubert et Cramer, de prolonger jusque-là le plaisir de veiller et de causer ensemble.

Voltaire voulut être de la partie, et inutilement le pressâmes-nous d'aller se coucher; plus éveillé que nous, il nous lut encore quelques chants du poëme de *Jeanne.* Cette lecture avoit pour moi un charme inexprimable ; car si Voltaire, en récitant les vers héroïques, affectoit, selon moi, une emphase trop monotone, une cadence trop marquée, personne ne disoit les vers familiers et comiques avec autant de naturel, de finesse et de grâce : ses yeux et son sourire avoient une expression que je n'ai vue qu'à lui. Hélas ! c'étoit pour moi le chant du cygne, et je ne devois plus le revoir qu'expirant.

Nos adieux mutuels furent attendris jusqu'aux larmes, mais beaucoup plus de mon côté que du sien : cela devoit être; car indépendamment de ma reconnoissance et de tous les motifs que j'avois de l'aimer, je le laissois dans l'exil.

A Lyon, nous donnâmes un jour à la famille de Fleurieu, qui m'attendoit à la Tourette, sa maison de campagne. Les deux jours suivans furent employés à

voir la ville ; et depuis la filature de l'or avec la soie jusqu'à la perfection des plus riches tissus, nous suivîmes rapidement toutes les opérations de l'art qui faisoit la richesse de cette ville florissante. Les ateliers, l'hôtel de ville, le bel hôpital de la Charité, la bibliothèque des Jésuites, le couvent des Chartreux, la salle de spectacle, partagèrent notre attention.

Ici, je me rappelle qu'à mon passage pour aller à Genève, la Dlle. Destouche, directrice du spectacle, m'avoit fait demander laquelle de mes tragédies je voulois que l'on donnât à mon retour. Je fus sensible à cette honnêteté ; mais je me bornai à lui en rendre grâces, et je lui demandai, pour mon retour, celle des tragédies de Voltaire que ses acteurs jouoient le mieux. Ils donnèrent *Alzire*.

Tandis que ma philosophie épicurienne s'égayoit en province, la haine de mes ennemis ne s'endormoit pas à Paris. J'appris, en y arrivant, que d'Argental et sa femme faisoient courir le bruit que j'étois perdu dans l'esprit du roi, et

que l'académie auroit beau m'élire, S. M. refuseroit son agrément à mon élection. Je trouvai mes amis frappés de cette opinion ; et si j'avois eu autant d'impatience qu'ils en avoient eux-mêmes de me voir à l'académie, j'aurois été bien malheureux. Mais en les assurant qu'en dépit de l'intrigue j'obtiendrois cette place d'où l'on vouloit m'exclure, je leur déclarai qu'au surplus je serois encore assez fier si je la méritois, même sans l'obtenir. Je m'appliquai donc à finir ma traduction de *la Pharsale* et ma *Poétique française ;* je mis *l'Epître aux Poëtes* au concours de l'académie, et à mesure que les éditions de mes *Contes* se succédoient, j'en faisois de nouveaux.

Le succès de *l'Epître aux Poëtes* fut tel que Voltaire l'avoit prédit ; mais ce ne fut pas sans difficulté qu'elle l'emportât sur deux ouvrages estimables qui lui disputoient le prix : l'un étoit *l'Epître au Peuple*, de Thomas ; l'autre, *l'Epître* de l'abbé Delille sur *les avantages de la retraite pour les Gens de lettres.*

Cette circonstance de ma vie fut assez remarquable pour nous occuper un moment.

A peine avois-je mis mon épître au concours, lorsque Thomas, selon sa coutume, vint me communiquer celle qu'il y alloit envoyer. Je la trouvai belle, et d'un ton si noble et si ferme, que je crus au moins très-possible qu'elle l'emportât sur la mienne. « Mon ami, lui dis-je, après l'avoir entendue et fort applaudie, j'ai de mon côté une confidence à vous faire ; mais j'y mets deux conditions : l'une, que vous me garderez le secret le plus absolu ; l'autre, qu'après avoir appris ce que je vais vous confier, vous n'en ferez aucun usage, c'est-à-dire, que vous vous conduirez comme si je ne vous avois rien dit. J'en exige votre parole ». Il me la donna. « A présent, poursuivis-je, apprenez que j'ai mis moi-même un ouvrage au concours. — En ce cas, me dit-il, je retire le mien. — C'est là ce que je ne veux point, répliquai-je, et pour deux raisons : l'une, parce qu'il est très-

possible que l'on rejette mon ouvrage comme hérétique, et qu'on lui refuse le prix; vous en allez juger vous-même; l'autre, parce qu'il n'est pas décidé que mon ouvrage vaille mieux que le vôtre, et que je ne veux pas vous voler un prix qui peut-être vous appartient. Je m'en tiens donc à la parole que vous m'avez donnée. Ecoutez mon épître ». Il l'entendit, et il convint qu'il y avoit des endroits hardis et périlleux. Nous voilà donc rivaux confidens l'un de l'autre, et concurrens de l'abbé Delille.

Or un jour, lorsque l'académie examinoit, pour adjuger le prix, les pièces mises au concours, je rencontrai Duclos à l'Opéra, et lui en demandai des nouvelles. « Ne m'en parlez pas, me dit-il, je crois que ce concours mettra le feu à l'académie. Trois pièces, comme on n'en voit guère, se disputent le prix. Il y en a deux dont le mérite n'est pas douteux; tout le monde en convient; mais la troisième nous tourne la tête. C'est l'ouvrage d'un jeune fou, plein de verve et d'au-

dace, qui ne ménage rien, qui brave tous les préjugés littéraires, qui parle des poëtes en poëte, et qui les peint tous de leurs propres couleurs, avec une pleine franchise; ose louer Lucain et censurer Virgile, venger le Tasse des mépris de Boileau, apprécier Boileau lui-même et le réduire à sa juste valeur. D'Olivet en est furieux: il dit que l'académie se déshonore, si elle couronne cet insolent ouvrage, et je crois cependant qu'il sera couronné». Il le fut. Mais lorsque je me présentai pour recevoir le prix, d'Olivet jura qu'il ne me le pardonneroit de sa vie.

Ce fut, je crois, dans ce temps-là que je publiai ma traduction de *la Pharsale*: dès-lors la rhétorique et la poétique se partagèrent mes études; et mes *Contes*, par intervalles, leur dérobèrent quelques momens.

C'étoit sur-tout à la campagne que cette manière de rêver m'étoit favorable, et quelquefois l'occasion m'y faisoit rencontrer d'assez heureux sujets. Par exem-

ple, une soir à Besons, où M. de Saint-Florentin avoit une maison de campagne, étant à souper avec lui, comme on me parloit de mes *Contes* : « Il est arrivé, me dit-il, dans ce village, une aventure dont vous feriez peut-être quelque chose d'intéressant ». Et en peu de mots il me raconta qu'un jeune paysan et une jeune paysanne, cousins germains, faisant l'amour ensemble, la fille s'"étoit trouvée grosse ; que ni le curé, ni l'official, ne voulant leur permettre de se marier, ils avoient eu recours à lui, et qu'il avoit été obligé de leur faire venir la dispense de Rome. Je convins qu'en effet ce sujet, mis en œuvre, pouvoit avoir son intérêt. La nuit, quand je fus seul, il me revint dans la pensée, et s'empara de mes esprits, si bien que dans une heure tous les tableaux, toutes les scènes, et les personnages eux-mêmes, tels que je les ai peints, en furent dessinés et comme présens à mes yeux. Dans ce temps-là, le style de ce genre d'écrits ne me coûtoit aucune peine ; il couloit de source, et

dès que le conte étoit bien conçu dans ma tête, il étoit écrit. Au lieu de dormir, je rêvai toute la nuit à celui-ci. Je voyois, j'entendois parler *Annette* et *Lubin*, aussi distinctement que si cette fiction eût été le souvenir tout frais encore de ce que j'aurois vu la veille. En me levant au point du jour, je n'eus donc qu'à répandre rapidement sur le papier ce que j'avois rêvé; et mon conte fut fait tel qu'il est imprimé.

L'après-dîner, avant la promenade, on me demanda, comme on faisoit souvent à la campagne, si je n'avois pas quelque chose à lire, et je lus *Annette* et *Lubin*. Je ne puis exprimer quelle fut la surprise de toute la société, et singulièrement la joie de M. de Saint-Florentin, de voir comme en si peu de temps j'avois peint le tableau dont il m'avoit donné l'esquisse. Il vouloit faire venir l'Annette et le Lubin véritables. Je le priai de me dispenser de les voir en réalité. Cependant lorsqu'on fit un opéra-comique de ce conte, le Lubin et l'Annette de Be-

sons furent invités à venir se voir sur la scène. Ils assistèrent à ce spectacle dans une loge qu'on leur donna, et ils furent fort applaudis.

Mon imagination tournée à ce genre de fiction, étoit pour moi, à la campagne, une espèce d'enchanteresse, qui, dès que j'étois seul, m'environnoit de ses prestiges ; tantôt à la Malmaison, au bord de ce ruisseau qui, par une pente rapide, roule du haut de la coline, et sous des berceaux de verdure, va par de longs détours sillonner des gazons fleuris ; tantôt à Croix-Fontaine, sur ces bords que la Seine arrose, en décrivant un demi-cercle immense, comme pour le plaisir des yeux; tantôt dans ces belles allées de Sainte-Assise, ou sur cette longue terrasse qui domine la Seine, et d'où l'œil en mesure au loin le lit majestueux et le tranquille cours.

Dans ces campagnes, on avoit la bonté de paroître me désirer, de m'y recevoir avec joie, de ne pas plus compter que moi les heureux jours que j'y passois,

de

de ne jamais me voir m'en aller sans me dire qu'on en avoit quelque regret. Pour moi, j'aurois voulu pouvoir réunir toutes mes sociétés ensemble, ou me multiplier pour n'en quitter aucune. Elles ne se ressembloient pas; mais chacune d'elles avoit pour moi ses délices et ses attraits.

La Malmaison appartenoit alors à M. Desfourniels : c'étoit la société de Mme. Harenc; et j'ai dit assez de quels étroits liens d'amitié, de reconnoissance, mon cœur y étoit enveloppé. La femme qui m'a le plus chéri après ma mère, c'étoit Mme. Harenc. Elle sembloit avoir inspiré à tous ses amis le tendre intérêt qu'elle prenoit à moi. Aimer et être aimé dans cette société intime étoit ma vie habituelle.

A Sainte-Assise, chez Mme. de Montulé, l'amitié n'étoit pas sans réserve et sans défiance ; j'étois jeune, et de jeunes femmes croyoient devoir s'observer avec moi. De mon côté, je n'avois avec elles qu'une liberté mesurée et respectueusement timide. Mais dans cette contrainte

même il y avoit je ne sais quoi de délicat et de piquant. D'ailleurs, la vie régulière et agréablement appliquée que l'on menoit à Sainte-Assise, étoit de mon goût. Un père et une mère, continuellement occupés à rendre l'instruction facile et attrayante pour leurs enfans; l'un faisant pour eux de sa main ce curieux extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences*, dont je conserve une copie; l'autre abrégeant et réduisant *l'Histoire naturelle* de Buffon à ce qui sans danger et avec bienséance, pouvoit en être lu par eux; une institutrice attachée aux deux filles, leur enseignant l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'italien, et plus soigneusement encore les règles de la langue française, en les exerçant tous les jours à l'écrire correctement; l'après-dînée, les pinceaux dans les mains de Mme. de Montulé, les crayons dans les mains de ses filles et de leur gouvernante, et cette occupation égayée par de rians propos, ou par d'agréables lectures, leur servant de récréation; à la

promenade, M. de Montulé excitant la curiosité de ses enfans pour la connoissance des arbres et des plantes, dont il leur faisoit faire une espèce d'herbier, où étoient expliqués la nature, les propriétés, l'usage de ces végétaux; enfin, dans nos jeux mêmes, d'ingénieuses ruses et des défis continuels pour piquer leur émulation, et rendre l'agréable utile, en insinuant l'instruction jusques dans les amusemens : tel étoit pour moi le tableau de cette école domestique, où l'étude n'avoit jamais l'air de la gêne, ni l'enseignement l'air de la sévérité.

Vous pensez bien qu'un père et une mère qui instruisoient si bien leurs enfans, étoient très-cultivés eux-mêmes. M. de Montulé ne se piquoit pas d'être aimable, et se donnoit peu de soin pour cela ; mais M[me]. de Montulé avoit dans l'esprit et dans le caractère ce grain d'honnête coquetterie qui, mêlé avec la décence, donne aux agrémens d'une femme plus de vivacité, de brillant et d'attrait. Elle m'appeloit philosophe,

bien persuadée que je ne l'étois guères; et se jouer de ma philosophie étoit l'un de ses passe-temps. Je m'en appercevois; mais je lui en laissois le plaisir.

Avec plus de cordialité, la bonne et toute simple Mme. de Chalut m'attiroit à Saint-Cloud; et pour m'y retenir, elle avoit un charme irrésistible, celui d'une amitié qui, du fond de son cœur, versoit dans le mien sans réserve ce qu'elle avoit de plus caché, ses sentimens les plus intimes et ses intérêts les plus chers. Elle n'étoit pas nécessaire à mon bonheur, il faut que je l'avoue; mais j'étois nécessaire au sien. Son ame avoit besoin de l'appui de la mienne; elle s'y reposoit, elle s'y soulageoit du poids de ses peines, de ses chagrins. Elle en eut un dont l'horreur est inexprimable: ce fut de voir ses anciens maîtres, ses bienfaiteurs, ses amis, le dauphin, la dauphine, frappés en même-temps comme d'une invisible main, et consumés de ce qu'elle appeloit un poison lent, se flétrir, sécher et s'éteindre. Ce fut moi qui reçus ses regrets sur cette mort lente. Elle y

mêloit des confidences qu'elle n'a faites qu'à moi seul, et dont le secret me suivra dans le silence du tombeau.

Mais des campagnes où je passois successivement les belles saisons de l'année, Maisons et Croix-Fontaine étoient celles qui avoient pour moi le plus d'attraits. A Croix-Fontaine, ce n'étoient que des voyages ; mais toutes les voluptés du luxe, tous les raffinemens de la galanterie la plus ingénieuse et la plus délicate y étoient réunis par l'enchanteur Bouret. Il étoit reconnu pour le plus obligeant des hommes et le plus magnifique : on ne parloit que de la grâce qu'il savoit mettre dans sa manière d'obliger. Hélas! vous allez bientôt voir dans quel abîme de malheurs l'entraîna ce penchant aimable et funeste. Cependant, comme il réunissoit deux grandes places de finance, celle de fermier général et celle de fermier des postes ; comme il avoit d'ailleurs, par ses relations et par la voie des couriers, toute facilité de se procurer, pour sa table, ce qu'il y avoit de

plus exquis et de plus rare dans le royaume, qu'il recevoit de tous côtés des présens de ses protégés, dont il avoit fait la fortune, ses amis ne voyoient dans ses profusions que les effets de son crédit et l'usage de ses richesses.

Mais Mme. Gaulard, qui vraisemblablement voyoit mieux et plus loin que nous dans les affaires de son ami, et qui s'affligeoit des dépenses où se répandoit sa fortune, ne voulant plus en être ni l'occasion ni le prétexte, avoit pris à Maisons, sur la route de Croix-Fontaine, une maison simple et modeste, où elle vivoit habituellement solitaire, avec une nièce d'un naturel aimable et d'une gaieté de quinze ans. J'ai peint le caractère de Mme. Gaulard dans l'un des contes de *la Veillée*, où, sous le nom d'Ariste, je me suis mis en scene. Ce caractère uni, simple, doux, naturel, et d'une égalité paisible, s'étoit si aisément accommodé du mien, qu'à peine m'eut-elle connu à Paris et à Croix-Fontaine, elle me désira pour société intime dans sa retraite de

Maisons; et insensiblement je m'y trouvai si bien moi-même que je finis par y passer non-seulement le temps de la belle saison, mais les hivers entiers, lorsqu'au tumulte et au bruit de la ville elle préféra le silence et le repos de la campagne. Quel charme avoit pour moi cette solitude? on s'en doute, et je le dirois sans mystère; car rien n'étoit plus légitime que mes intentions et mes vues. Mais comme le succès n'y répondit pas, ce n'est là que l'un de ces songes dont le souvenir n'a rien d'intéressant que pour celui qui les a faits. Il suffit de savoir que cette retraite tranquille étoit celle où mes jours couloient avec le plus de calme et de rapidité.

Tandis que j'oubliois ainsi et le monde et l'académie, et que je m'oubliois moi-même, mes amis qui croyoient les honneurs littéraires usurpés par tous ceux qui les obtenoient avant moi, s'impatientoient de voir dans une seule année quatre nouveaux académiciens me passer sur le corps, sans que j'en fusse ému; tandis qu'à chaque élection nouvelle mes enne-

mis, assiégeant les portes de l'académie, redoubloient de manœuvres et d'efforts pour m'en écarter.

En parlant de la parodie de *Cinna*, j'ai oublié de dire qu'il y avoit un mot piquant pour le comte de Choiseul-Praslin, alors ambassadeur à Vienne. On sait qu'Auguste dit à Cinna et à Maxime :

Vous qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène.

Ce vers étoit ainsi parodié :

Vous qui me tenez lieu du Merle et de ma femme.

Or ce nom de *le Merle* étoit un sobriquet donné au comte de Praslin. C'est pourquoi, lorsqu'il avoit pris pour maîtresse la Dangeville, Grandval qui l'avoit eue, et qu'elle vouloit conserver pour suppléant, lui répondit :

Le merle a trop souillé la cage,
Le moineau n'y veut plus rentrer.

On m'avoit donc fait un crime auprès du duc de Choiseul de ce vers de la parodie :

Vous qui me tenez lieu du Merle et de ma femme.

et dans l'une de nos conférences, il me le

cita comme une insulte faite à son cousin. J'eus la foiblesse de répondre que ce vers n'étoit pas de ceux que j'avois sus. « Et comment donc étoit le vers que vous saviez ? demanda-t-il en me pressant. — Je répondis, pour sortir d'embarras :

Vous qui me tenez lieu de ma défunte femme.

— Fi, donc, s'écria-t-il, ce vers est plat ; l'autre est bien meilleur ! il n'y a pas de comparaison ». Praslin n'étoit pas homme à prendre aussi gaiement la plaisanterie. Il avoit l'ame basse et triste ; et dans les hommes de ce caractère, l'orgueil blessé est inexorable.

De retour de son ambassade, il fut fait ministre d'état pour les affaires étrangères. Alors, en profond politique, il tint conseil avec d'Argental et sa femme sur les moyens de m'interdire, au moins pour quelque temps encore, l'entrée de l'académie.

Thomas y remportoit les prix d'éloquence, avec une grande supériorité de talens sur tous ses rivaux. On résolut de

me l'opposer ; et pour cela le comte de Praslin commença par se l'attacher, en le prenant pour secrétaire, et en lui faisant accorder la place de secrétaire interprète auprès des Ligues suisses. C'étoit se donner à soi-même l'honorable apparence de protéger un homme de mérite. Ainsi se décoroit et croyoit s'ennoblir la petitesse de la vengeance que l'on exerçoit contre moi ; et l'on n'attendoit que le moment de mettre Thomas en avant, pour me barrer le chemin de l'académie.

Cependant mes amis et moi, en nous réjouissant du bien qui arrivoit à Thomas, nous ne pensions qu'à lever l'obstacle qui, dans l'opinion des académiciens, s'opposoit à mon élection. « Tant que l'on croira, me disoit d'Alembert, que le roi vous refuseroit, on n'osera pas vous élire. D'Argental, Praslin, le duc d'Aumont, assurent que nous essuierions ce refus. Il faut absolument détruire ce bruit-là ».

Rentré en grace auprès de Mme. de Pompadour, je lui communiquai ma

peine, la suppliant de savoir du roi s'il me seroit favorable. Elle eut la bonté de le lui demander, et sa réponse fut que si j'étois élu, il agréeroit mon élection. « Je puis donc, Madame, lui dis-je, en assurer l'académie? — Non, me dit-elle, non, vous me compromettriez; il faut seulement dire que vous avez lieu d'espérer l'agrément du roi. — Mais, Madame, insistai-je, si le roi vous a dit formellement.... — Je sais ce que le roi m'a dit, reprit-elle avec vivacité; mais sais-je ce que là-haut on lui fera dire ». Ces mots me fermèrent la bouche; et je revins contrister d'Alembert en lui rendant compte de mon voyage.

Quand il eut bien pesté contre les ames foibles, il fut décidé entre nous de m'en tenir à annoncer des espérances, mais d'un ton à laisser entendre qu'elles étoient fondées; et, en effet, la mort de Marivaux, en 1763, laissant une place vacante, je fis les visites d'usage, de l'air d'un homme qui n'avoit rien à craindre du côté de la cour. Cependant, cette

inquiétude de Mme. de Pompadour sur ce qu'on feroit dire au roi, me tracassoit; je cherchai dans ma tête quelque moyen de m'assurer de lui; je crus en trouver un; mais dans ce moment-là je ne pouvois en faire usage. Ma *Poétique* s'imprimoit : il me falloit encore quelques mois pour la mettre au jour, et c'étoit l'instrument du dessein que j'avois formé. Heureusement l'abbé de Radonvilliers, ci-devant sous-précepteur des enfans de France, se présenta en même-temps que moi pour la place vacante; et c'étoit faire une chose agréable à M. le Dauphin, peut-être au roi lui-même, que de lui céder cette place. J'allai donc à Versailles déclarer à mon concurrent que je me retirois. J'y avois peu de mérite, il l'auroit emporté sur moi; et telle étoit sa modestie qu'il fut sensible à cette deférence, comme s'il n'avoit dû qu'à moi tous les suffrages qu'il réunit en sa faveur.

Une circonstance bien remarquable de cette élection fut l'artifice qu'employèrent mes ennemis et ceux de d'Alembert

et de Duclos, pour nous rendre odieux à la cour du Dauphin. Ils avoient commencé par répandre le bruit que mon parti seroit contraire à l'abbé de Radonvilliers, et que si, dans le premier scrutin, il obtenoit la pluralité, au moins dans le second n'échapperoit-il pas à l'injure des boules noires. Cette prédiction faite, il ne s'agissoit plus que de la vérifier; et voici comment ils s'y prirent. Il y avoit à l'académie quatre hommes désignés sous le nom de philosophes, étiquette odieuse dans ce temps-là. Ces académiciens notés étoient Duclos, d'Alembert, Saurin et Watelet. Les dignes chefs du parti contraire, d'Olivet, Batteux, et vraisemblablement Paulmi et Séguier, complottèrent de donner eux-mêmes des boules noires qu'on ne manqueroit pas d'attribuer aux philosophes; et en effet quatre boules noires se trouvèrent dans le scrutin.

Grand étonnement, grand murmure de la part de ceux qui les avoient données; et, les yeux fixés sur les quatre aux-

quels s'attachoit le soupçon, les fourbes disoient hautement qu'il étoit bien étrange qu'un homme aussi irrépréhensible et aussi estimable que M. l'abbé de Radonvilliers, essuyât l'affront de quatre boules noires! L'abbé d'Olivet s'indignoit d'un scandale aussi honteux, aussi criant ; les quatre philosophes avoient l'air confondu. Mais la chance tourna bien vîte à leur avantage, et à la honte de leurs ennemis. Voici par quel coup de baguette. L'usage de l'académie, en allant au scrutin des boules, étoit de se distribuer à chacun des électeurs, deux boules, une blanche et une noire. La boîte dans laquelle on les faisoit tomber, avoit aussi deux capsules, et au-dessus deux gobelets, l'un noir et l'autre blanc. Lorsqu'on vouloit être favorable au candidat, on mettoit la boule blanche dans le gobelet blanc, la noire dans le noir; et lorsqu'on lui étoit contraire, on mettoit la boule blanche dans le gobelet noir, la noire dans le blanc. Ainsi, lorsqu'on vérifioit le scrutin, il falloit retrouver le nombre des

boules, et en trouver autant de blanches dans la capsule noire qu'il y en avoit de noires dans la capsule blanche.

Or, par une espèce de divination, l'un des philosophes, Duclos, ayant prévu le tour qu'on vouloit leur jouer, avoit dit à ses camarades : « Gardons dans nos mains nos boules noires, afin que si ces coquins-là ont la malice d'en donner, nous ayons à produire la preuve que ces boules ne viennent pas de nous ». Après avoir donc bien laissé d'Olivet et les autres fourbes éclater en murmures contre les malveillans; « Ce n'est pas moi, dit Duclos, en ouvrant la main, qui ai donné une boule noire; car j'ai heureusement gardé la mienne, et la voilà. — Ce n'est pas moi non plus, dit d'Alembert, voici la mienne ». Watelet et Saurin dirent la même chose en montrant les leurs. A ce coup de théâtre, la confusion retomba sur les auteurs de l'artifice. D'Olivet eut la naïveté de trouver mauvais qu'on eût paré le coup en retenant ses boules noires, alléguant les lois de l'académie sur le

secret inviolable du scrutin. « M. l'abbé, lui dit d'Alembert, la première des lois est celle de la défense personnelle; et nous n'avions que ce moyen d'éloigner de nous le soupçon dont on a voulu nous charger.

Ce trait de prévoyance de la part de Duclos fut connu dans le monde, et les d'Olivets, pris à leur piége, furent la fable de la cour.

Enfin, l'impression de ma *Poétique* étant achevée, je priai Mme. de Pompadour d'obtenir du roi qu'un ouvrage qui manquoit à notre littérature lui fût présenté. C'est, lui dis-je, une grace qui ne coûtera rien au roi ni à l'état, et qui prouvera que je suis bien voulu et bien reçu du roi. Je dois ce témoignage à la mémoire de cette femme bienfaisante, qu'à ce moyen facile et simple de décider publiquement le roi en ma faveur, son beau visage fut rayonnant de joie. « Volontiers, me dit-elle, je demanderai pour vous au roi cette grâce, et je l'obtiendrai ». Elle l'obtint sans peine, et en me l'annonçant: « il faut, me dit-elle, donner

ner à cette présentation toute la solennité possible, et que le même jour toute la famille royale et tous les ministres reçoivent votre ouvrage de votre main ».

Je ne confiai mon secret qu'à mes amis intimes; et mes exemplaires étant bien magnifiquement reliés (car je n'y épargnai rien), je me rendis un samedi au soir à Versailles avec mes paquets. En arrivant, je fis prier, par Quesnai, Mme. de Pompadour de disposer le roi à me bien recevoir.

Le lendemain, je fus introduit par le duc de Duras. Le roi étoit à son lever. Jamais je ne l'ai vu si beau. Il reçut mon hommage, avec un regard enchanteur. J'aurois été au comble de la joie s'il m'eut dit trois paroles; mais ses yeux parlèrent pour lui. Le dauphin, que l'abbé de Radonvilliers avoit favorablement prévenu, voulut bien me parler. « J'ai oui dire beaucoup de bien de cet ouvrage, me dit-il; j'en pense beaucoup de l'auteur ». En me disant ces mots, il me navra le cœur de tristesse, car je lui

vis la mort sur le visage et dans les yeux.

Dans toute cette cérémonie, le bon duc de Duras fut mon conducteur, et je ne puis dire avec quel intérêt il s'empressa à me faire bien accueillir.

Lorsque je descendis chez Mme. de Pompadour, à qui j'avois déjà présenté mon ouvrage, « Allez-vous-en, me dit-elle, chez M. de Choiseul, lui offrir son exemplaire, il vous recevra bien; et laissez-moi celui de M. de Praslin; je le lui offrirai moi-même ».

Après mon expédition, j'allai bien vite annoncer à d'Alembert et à Duclos le succès que je venois d'avoir, et le lendemain je fis présent de mon livre à l'académie. J'en distribuai des exemplaires à ceux des académiciens que je savois bien disposés pour moi. Mairan disoit que cet ouvrage étoit un pétard que j'avois mis sous la porte de l'académie, pour la faire sauter, si on me la fermoit; mais toutes les difficultés n'étoient pas encore applanies.

Duclos et d'Alembert avoient eu je ne sais quelle altercation en pleine académie, au sujet du roi de Prusse et du cardinal de Bernis; ils étoient brouillés tellement qu'ils ne se parloient point; et au moment où j'allois avoir besoin de leur accord et de leur bonne intelligence, je les trouvois ennemis l'un de l'autre. Duclos, le plus brusque des deux, mais le moins vif, étoit aussi le moins piqué. L'inimitié d'un homme tel que d'Alembert lui étoit pénible; il ne demandoit qu'à se réconcilier avec lui; mais il vouloit obtenir par moi que d'Alembert fît les avances.

« Je suis indigné, me dit-il, de l'oppression sous laquelle vous avez gémi, et de la persécution sourde et lâche que vous éprouvez encore. Il est temps que cela finisse. Bougainville est mourant; il faut que vous ayez sa place. Dites à d'Alembert que je ne demande pas mieux que de vous l'assurer; qu'il m'en parle à l'académie : nous arrangerons votre affaire pour la prochaine élection.

D'Alembert bondit de colère, quand je lui proposai de parler à Duclos. « Qu'il aille au diable, me dit-il, avec son abbé de Bernis : je ne veux pas plus avoir affaire à l'un qu'à l'autre. — En ce cas là, je renonce à l'académie ; mon seul regret, lui dis-je, est d'y avoir pensé. — Pourquoi donc ? reprit-il avec chaleur ; Est-ce que pour en être vous avez besoin de Duclos ? — Et de qui n'aurois-je pas besoin, lorsque mes amis m'abandonnent, et que mes ennemis sont plus ardens à me nuire, et plus agissans que jamais ? Ah ! ceux-là parleroient au diable pour m'ôter une seule voix ; mais ce que j'ai dit autrefois en vers, je l'éprouve moi-même :

L'amitié se rebute, et le malheur la glace ;
La haine est implacable, et jamais ne se lasse.

— Vous serez de l'académie malgré vos ennemis, reprit-il. — Non, Monsieur, non, je n'en serai point, et je ne veux point en être. Je serois balloté, supplanté, insulté par un parti déjà trop nombreux

et trop fort. J'aime mieux vivre obscur; pour cela, grâce au ciel, je n'aurai besoin de personne. — Mais, Marmontel, vous vous fâchez, je ne sais pas pourquoi... — Ah! je le sais bien, moi: l'ami de mon cœur, l'homme sur qui je comptois le plus au monde, n'a que deux mots à dire, pour me tirer de l'oppression.... — Hé bien, morbieu, je les dirai : mais rien ne m'a tant coûté en ma vie. — Duclos a donc des torts bien graves envers vous? — Comment! vous ne savez donc pas avec quelle insolence, en pleine académie, il a parlé du roi de Prusse? — Du roi de Prusse! et que fait à ce roi une insolence de Duclos? Ah! d'Alembert, ayez besoin de mon ennemi le plus cruel, et que pour vous servir, il ne s'agisse que de lui pardonner; je vais l'embrasser tout-à-l'heure. — Allons, dit-il, ce soir, je me réconcilie avec Duclos; mais qu'il vous serve bien; car ce n'est qu'à ce prix et pour l'amour de vous.... — Il me servira bien, lui dis-je»; et en effet, Duclos, ravi de voir d'Alembert revenir

à lui, agit en ma faveur aussi vivement que lui-même.

Mais à la mort de Bougainville, et au moment où je me flattois de lui succéder sans obstacle, d'Alembert m'envoya chercher. « Savez-vous, me dit-il, ce qui se trame contre vous? on vous oppose un concurrent, en faveur duquel Praslin, d'Argental et sa femme briguent les voix à la ville, à la cour. Ils se vantent d'en réunir un très-grand nombre, et je le crains; car ce concurrent c'est Thomas. — Je ne crois pas, lui dis-je, que Thomas se prête à cette manœuvre. — Mais, me dit-il, Thomas y est fort embarrassé. Vous savez qu'ils l'ont empétré de bienfaits, de reconnoissance; ensuite ils l'ont engagé de loin à penser à l'Académie; et sur ce qu'il leur a fait observer que sa qualité de sécrétaire personnel du ministre feroit obstacle à son élection, Praslin lui a obtenu du roi un brevet qui ennoblit sa place. A présent que l'obstacle est levé, on exige qu'il se présente et on lui répond de la grande pluralité

des voix. Il est à Fontaineblean en présence de son ministre, et obsédé par d'Argental. Je vous conseille de l'aller voir ».

Je partis, et en arrivant j'écrivis à Thomas pour lui demander un rendez-vous. Il répondit qu'il se trouveroit sur les cinq heures au bord du grand bassin Je l'y attendis ; et en l'abordant, « vous vous doutez bien, mon ami, lui dis-je, du sujet qui m'amène. Je viens savoir de vous si ce que l'on m'assure est vrai »; et je lui répétai ce que m'avoit dit d'Alembert.

« Tout cela est vrai, me répondit Thomas; et il est vrai encore que M. d'Argental m'a siguifié ce matin que M. de Praslin veut que je me présente, qu'il exige de moi cette marque d'attachement, que telle a été la condition du brevet qu'il m'a fait avoir; qu'en l'acceptant j'ai dû entendre pourquoi il m'étoit accordé ; et que si je manque à mon bienfaiteur par égard pour un homme qui l'a offensé, je perds ma place et ma for-

tune. Voilà ma position. A présent dites-moi ce que vous feriez à ma place. — Est-ce bien sérieusement, lui dis-je, que vous me consultez? — Oui, me dit-il en souriant, et de l'air d'un homme qui avoit pris son parti. — Eh bien, lui dis-je, à votre place, je ferois ce que vous ferez. — Non, sans détour, que feriez-vous? — Je ne sais pas, lui dis-je, me donner pour exemple; mais ne suis-je pas votre ami? n'êtes-vous pas le mien? — Oui, me dit-il, je ne m'en cache pas.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même.

— Eh bien, repris-je, si j'avois un fils, et s'il avoit le malheur de servir contre son ami la haine d'un Gusman, je lui...... — N'achevez pas, me dit Thomas en me serrant la main, ma réponse est faite et bien faite. — Eh mon ami, lui dis-je, croyez-vous que j'en aie douté? — Vous êtes cependant venu vous en assurer, me dit-il avec un doux reproche. — Non certes, répondis-je, ce n'est pas pour moi que j'en ai voulu l'assurance, mais pour des gens qui ne con-

noissent pas votre ame aussi bien que je la connois. — Dites-leur, reprit-il, que si jamais j'entre à l'Académie, ce sera par la belle porte. Et à l'égard de la fortune, j'en ai si peu joui, et m'en suis passsé si longtemps, que j'espère bien n'avoir pas désappris à m'en passer encore ». A ces mots je fus si ému que je lui aurois cédé la place, s'il avoit voulu l'accepter, et s'il l'avoit pu décemment. Mais la haine de son ministre contre moi étoit si déclarée, que nous aurions passé, lui pour l'avoir servie, moi pour y avoir succombé. Nous nous en tînmes donc à la conduite libre et franche qui nous convenoit à tous deux. Il ne se mit point sur les rangs; et il perdit sa place de secrétaire du ministre. On n'eut pourtant pas l'impudence de lui ôter celle de secrétaire interprète des Suisses. Il fut reçu de l'Académie immédiatement après moi, il le fut par acclamation, mais à une longue distance; car de 1763 jusqu'en 1766 il n'y eut point de place vacante, quoiqu'année

commune le nombre des morts, à l'Académie, fut de trois en deux ans.

Je dois dire à la honte du comte de Praslin, et à la gloire de Thomas, que celui-ci, après s'être refusé à un acte de servitude et de bassesse, crut devoir ne se retirer de chez un homme qui lui avoit fait du bien, que lorsqu'il seroit renvoyé. Il resta près de lui un mois encore, se trouvant, comme de coutume, tous les matins à son lever, sans que cet homme dur et vain lui dit une parole, ni qu'il daignât le regarder. Dans une ame naturellement noble et fière comme étoit celle de Thomas, jugez combien cette humble épreuve devoit être pénible ! enfin, après avoir donné à la reconnoissance au-delà de ce qu'il devoit, voyant combien le vil orgueil de ce ministre étoit irréconciliable avec l'honnêteté modeste et patiente, il lui fit dire qu'il se voyoit forcé de prendre son silence pour un congé, et il se retira. Cette conduite acheva de faire connoître son caractère ; et du côté même de la fortune il ne perdit

rien à s'être conduit en honnête homme. Le roi lui en sut gré; et non-seulement il obtint dans la suite une pension de 2000 livres sur le trésor royal, mais un beau logement au Louvre, que lui fit donner le comte d'Angiviller, son ami et le mien.

Vous venez de voir, mes enfans, à travers combien de difficultés j'étois arrivé à l'Académie. Mais je ne vous ai pas dit quelles épines la vanité du bel esprit avoit semées sur mon chemin.

Durant les contrariétés que j'éprouvois, Mme. Geoffrin étoit mal à son aise; elle m'en parloit quelquefois du bout de ses lèvres pincées; et à chaque nouvelle élection qui reculoit la mienne, je voyois qu'elle en avoit du dépit. « Eh bien, me disoit-elle, il est donc décidé que vous n'en serez point »? Moi qui ne voulois pas qu'elle en fut tracassée, je répondois négligemment « que c'étoit le moindre de mes soucis; que l'auteur de la *Henriade*, de *Zaïre*, de *Mérope*, n'avoit été de l'Académie qu'à cinquante ans passés;

que je n'en avois pas quarante ; que j'en serois peut-être quelque jour ; mais qu'au-surplus bien d'honnêtes gens, et d'un mérite distingué, se consoloient de n'en pas être, et que je m'en passerois comme eux. Je la suppliois de ne pas s'en inquiéter plus que moi ». Elle ne s'en inquiétoit pas moins, et de temps en temps, à sa manière, et par de petits mots, elle tâtoit les dispositions des académiciens.

Un jour elle me demanda « que vous a fait M. de Marivaux, pour vous moquer de lui et le tourner en ridicule ? — Moi, madame ? — Oui, vous-même, qui lui riez au nez et faites rire à ses dépens... — En vérité, madame, je ne sais ce que vous voulez me dire. — Je veux vous dire ce qu'il m'a dit ; Marivaux est un honnête homme qui ne m'en a pas imposé. — Il m'expliquera donc lui-même ce que je n'entends pas. Car de ma vie il n'a été, ni présent, ni absent, l'objet de mes plaisanteries. — Eh bien, voyez le donc, et tâchez, me dit-elle, de le dis-

suader, car, même dans ses plaintes, il ne dit que du bien de vous ». En traversant le jardin du Palais-Royal, sur lequel il logeoit, je le vis et je l'abordai.

Il eut d'abord quelque répugnance à s'expliquer; et il me répétoit qu'il n'en seroit pas moins juste à mon égard lorsqu'il s'agiroit de l'Académie. « Monsieur, lui dis-je enfin avec un peu d'impatience, laissons l'Académie, elle n'est pour rien dans la démarche que je fais auprès de vous : ce n'est point votre voix que je sollicite; c'est votre estime que je réclame, et dont je suis jaloux. — Vous l'avez entière, me dit-il. — Si je l'ai, veuillez donc me dire en quoi j'ai donné lieu aux plaintes que vous faites de moi. — Quoi, me dit-il, avez-vous oublié que chez Mme. Dubocage, un soir, étant assis auprès de Mme. de Villaumont, vous ne cessâtes, l'un et l'autre, de me regarder et de rire en vous parlant à l'oreille. Assurément c'étoit de moi que vous riez, et je ne sais pourquoi, car ce jour-là je

n'étois pas plus ridicule que de coutume ».

« Heureusement, lui dis-je, ce que vous rappelez m'est très-présent : voici le fait. Mme. de Villaumont vous voyoit pour la première fois ; et comme on faisoit cercle autour de vous, elle me demanda qui vous étiez. Je vous nommai. Elle qui connoissoit, dans les gardes françaises, un officier de votre nom, me soutint que vous n'étiez pas M. de Marivaux. Son obstination me divertit ; la mienne lui parut plaisante ; et en me décrivant la figure du Marivaux qu'elle connoissoit, elle vous regardoit ; voilà tout le mystère. — Oui, me dit-il ironiquement, la méprise étoit fort risible ! cependant vous aviez tous deux un certain air malin et moqueur que je connois bien, et qui n'est pas celui d'un badinage simple. — Très-simple étoit pourtant le nôtre, et très-innocent, je vous jure. Au surplus, ajoutai-je, c'est la vérité toute nue. J'ai cru vous la devoir, m'en voilà quitte ; et si vous ne m'en

croyez pas, ce sera moi, monsieur, qui aurai à me plaindre de vous». Il m'assura qu'il m'en croyoit; et il ne laissa pas de dire à Mme. Geoffrin qu'il n'avoit pris cette explication que pour une manière adroite de m'excuser auprès de lui. La mort m'enleva son suffrage; mais s'il me l'avoit accordé, il se seroit cru généreux.

La dame de Villaumont, dont je vous ai parlé, étoit fille de Mme. Gaulard, et la rivale de Mme. de Brionne en beauté, plus vive même et plus piquante.

Mme. Dubocage, chez qui nous soupions quelquefois, étoit une femme de lettres d'un caractère estimable, mais sans relief et sans couleur. Elle avoit, comme Mme. Geoffrin, une société littéraire, mais infiniment moins agréable, et analogue à son humeur douce, froide, polie et triste. J'en avois été quelque temps; mais le sérieux m'en étouffoit, et j'en fus chassé par l'ennui. Dans cette femme un moment célèbre, ce qui étoit vraiment admirable, c'étoit sa modestie. Elle voyoit gravé au bas de son portrait : *Formâ*

Venus, arte Minerva; et jamais on ne surprit en elle un mouvement de vanité. Revenons aux plaintes que faisoient de moi des gens d'un autre caractère.

Parmi les académiciens dont les voix ne m'étoient point assurées, nous comptions le président Hénault et Moncrif. Mme. Geoffrin leur parla et revint à moi courroucée. « Est-il possible, me dit-elle, que vous passiez votre vie à vous faire des ennemis! voilà Moncrif qui est furieux contre vous; et le président Hénault qui n'est guères moins irrité. — De quoi, madame, et que leur ai-je fait? — Ce que vous avez fait! votre livre de la poétique. Car vous avez toujours la rage de faire des livres. — Et dans ce livre, qu'est-ce qui les irrite? — Pour Moncrif, je le sais, dit-elle; il ne s'en cache point, il le dit hautement. Vous citez de lui une chanson, et vous l'estropiez. Elle avoit cinq couplets, vous n'en citez que trois. — Hélas, madame, j'ai cité les meilleurs, et je n'ai retranché que ceux qui répétoient la même idée. — Vraiment! c'est de

de quoi il se plaint, que vous ayez voulu corriger son ouvrage. Il ne vous le pardonnera ni à la vie ni à la mort. — Qu'il vive donc, madame, et qu'il meure mon ennemi pour ses deux couplets de chanson; je supporterai ma disgrace. Et le bon président, quelle est envers lui mon offense? — Il ne me l'a point dit; mais c'est encore, je crois, de votre livre qu'il se plaint. Je le saurai ». Elle le sut. Mais quand il fallut me le dire et que je l'en pressai, ce fut une scène comique dont l'abbé Raynal fut témoin.

« Eh bien, madame, vous avez vu le président Hénault, vous a-t-il dit enfin quel est mon tort? — Oui, je le sais; mais il vous le pardonne, il veut bien l'oublier; n'en parlons plus. — Au moins, madame, dois-je savoir quel est ce crime involontaire qu'il a la bonté d'oublier. — Le savoir, à quoi bon? cela est inutile. Vous aurez sa voix, c'est assez. — Non, ce n'est pas assez, et je ne suis pas fait pour essuyer des plaintes sans savoir quel en est l'objet. — Madame, dit l'abbé

Raynal, je trouve que M. Marmontel a raison. — Ne voyez-vous pas, reprit-elle, qu'il ne veut le savoir que pour en plaisanter et pour en faire un conte? — Non, madame, je vous promets d'en garder le silence, dès que j'aurai su ce que c'est. — Ce que c'est! toujours votre livre et votre fureur de citer. Ne l'ai-je point là votre livre? — Oui, madame, il est là. — Voyons cette chanson du président que vous avez citée à propos des chansons à boire. La voici:

Venge moi d'une ingrate maîtresse, etc.

De qui la tenez-vous cette chanson? — De Géliote. — Eh bien Géliote ne vous l'a pas donnée telle qu'elle est, puisqu'il faut vous le dire. Il y a un *O* que vous en avez retranché. — Un *O*, madame! — Eh oui, un *O*. N'y a-t-il pas un vers qui dit, que d'attraits? — Oui, madame.

Que d'attraits! Dieux! qu'elle étoit belle!

— Justement, c'est là qu'est la faute. Il falloit dire: O Dieux! qu'elle étoit belle! — Eh! Madame, le sens est le même. —

Oui, Monsieur; mais lorsque l'on cite, il faut citer fidèlement. Chacun est jaloux de ce qu'il a fait; cela est naturel. Le président ne vous a pas prié de citer sa chanson. — Je l'ai citée avec éloge. — Il n'y falloit donc rien changer. Puisqu'il y avoit mis, *ô Dieux!* cela lui plaisoit davantage. Que vous avoit-il fait pour lui ôter son *O?* Du reste, il m'a bien assurée que cela n'empêcheroit point qu'il ne rendît justice à vos talens ».

L'abbé Raynal mouroit d'envie de rire et moi aussi. Mais nous nous retînmes; car Mme. Geoffrin étoit déjà assez confuse, et lorsqu'elle avoit tort, il n'y avoit point à badiner.

En nous en allant, je contai à l'abbé mon aventure avec Marivaux et ma querelle avec Moncrif. « Ah! me dit-il, cela nous prouve que lorsqu'on dit d'un homme qu'il a des ennemis, il faut, avant de le juger, bien regarder s'il a mérité d'en avoir ».

Lorsque ce détroit fut passé, ma vie reprit son cours libre et tranquille. D'a-

bord elle se partagea entre la ville et la campagne, et l'une et l'autre me rendoient heureux. De mes sociétés à la ville, la seule dont je n'étois plus étoit celle des Menus-Plaisirs. Cury, qui en avoit été l'ame, étoit infirme et ruiné. Il mourut peu de temps après.

Lorsque son secret a été connu (et il ne l'a été qu'après sa mort), j'ai quelquefois entendu dire dans le monde qu'il auroit dû se déclarer pour auteur de la parodie. J'ai toujours soutenu qu'il ne le devoit pas ; et malheur à moi s'il l'eût fait, car ç'auroit été lui qu'on auroit opprimé, et j'en serois mort de chagrin. Ma faute étoit à moi, et il eût été souverainement injuste qu'un autre en eût porté la peine. Au reste la parodie, telle qu'on l'avoit vue, pleine de grossières injures, n'étoit pas celle qu'il avoit faite. Il auroit donc fallu qu'en s'accusant de l'une, il eût été reçu à désavouer l'autre; et quand il auroit fait cette distinction, auroit-on voulu l'écouter ? Il eût été perdu, et j'en aurois été la cause; il fit,

en gardant le silence, ce qu'il y avoit de plus juste et de meilleur à faire pour moi comme pour lui, et je lui devois les douceurs de la vie que je menois depuis que ma bienheureuse disgrâce m'avoit rendu à moi-même et à mes amis.

Je ne mets pas au nombre de mes sociétés particulières l'assemblée qui se tenoit les soirs chez Mlle. l'Espinasse; car, à l'exception de quelques amis de d'Alembert, comme le chevalier de Chastellux, l'abbé Morellet, Saint-Lambert et moi, ce cercle étoit formé de gens qui n'étoient point liés ensemble. Elle les avoit pris çà et là dans le monde, mais si bien assortis, que lorsqu'ils étoient là, ils s'y trouvoient en harmonie comme les cordes d'un instrument monté par une habile main. En suivant la comparaison, je pourrois dire qu'elle jouoit de cet instrument avec un art qui tenoit du génie; elle sembloit savoir quel son rendroit la corde qu'elle alloit toucher; je veux dire que nos esprits et nos caractères lui étoient si bien connus, que pour les mettre en jeu elle

n'avoit qu'un mot à dire. Nulle part la conversation n'étoit plus vive, plus brillante ni mieux réglée que chez elle. C'étoit un rare phénomène que ce degré de chaleur tempérée et toujours égale où elle savoit l'entretenir, soit en la modérant, soit en l'animant tour à tour. La continuelle activité de son ame se communiquoit à nos esprits, mais avec mesure : son imagination en étoit le mobile, sa raison, le régulateur. Et remarquez bien que les têtes qu'elle remuoit à son gré n'étoient ni foibles ni légères : les Condillacs et les Turgots étoient du nombre; d'Alembert étoit auprès d'elle comme un simple et docile enfant. Son talent de jeter en avant la pensée, et de la donner à débattre à des hommes de cette classe ; son talent de la discuter elle-même, et comme eux, avec précision, quelquefois avec éloquence ; son talent d'amener de nouvelles idées et de varier l'entretien, toujours avec l'aisance et la facilité d'une fée qui, d'un coup de baguette, change à son gré la scène de ses en-

chantemens ; ce talent, dis-je, n'étoit pas celui d'une femme vulgaire. Ce n'étoit pas avec les niaiseries de la mode et de la vanité que tous les jours, durant quatre heures de conversation, sans langueur et sans vides, elle savoit se rendre intéressante pour un cercle de bons esprits. Il est vrai que l'un de ses charmes étoit ce naturel brûlant qui passionnoit son langage, et qui communiquoit à ses opinions la chaleur, l'intérêt, l'éloquence du sentiment. Souvent aussi chez elle, et très-souvent, la raison s'égayoit : une douce philosophie s'y permettoit un léger badinage ; d'Alembert en donnoit le ton ; et qui jamais sut mieux que lui

Mêler le grave au doux, le plaisant au sévère ?

L'histoire d'une personne aussi singulièrement douée que l'étoit Mlle. l'Espinasse, doit être pour vous, mes enfans, assez curieuse à savoir. Le récit n'en sera pas long.

Il y avoit à Paris une marquise du Défant, femme pleine d'esprit, d'humeur

et de malice. Galante et assez belle dans sa jeunesse, mais vieille dans le temps dont je vais parler, presque aveugle, et rongée de vapeurs et d'ennui, retirée dans un couvent avec une étroite fortune, elle ne laissoit pas de voir encore le grand monde où elle avoit vécu. Elle avoit connu d'Alembert chez son ancien amant, le président Hénault, qu'elle tyrannisoit encore, et qui, naturellement très-timide, étoit resté esclave de la crainte, long-temps après avoir cessé de l'être de l'amour. Mme. du Défant, charmée de l'esprit et de la gaieté de d'Alembert, l'avoit attiré chez elle, et si bien captivé qu'il en étoit inséparable. Il logeoit loin d'elle, et il ne passoit pas un jour sans l'aller voir.

Cependant, pour remplir les vides de sa solitude, Mme. du Défant cherchoit une jeune personne bien élevée et sans fortune qui voulût être sa compagne et à titre d'amie, c'est-à-dire, de complaisante, vivre avec elle dans son couvent : elle rencontra celle-ci; elle en fut enchantée,

comme vous croyez bien. D'Alembert ne fut pas moins charmé de trouver chez sa vieille amie un tiers aussi intéressant.

Entre cette jeune personne et lui, l'infortune avoit mis un rapport qui devoit rapprocher leurs ames. Ils étoient tous les deux ce qu'on appelle enfans de l'amour. Je vis leur amitié naissante, lorsque Mme. du Défant les menoit avec elle souper chez mon amie Mme. Harenc; et c'est de ce temps-là que datoit notre connoissance. Il ne falloit pas moins qu'un ami tel que d'Alembert pour adoucir et rendre supportable à Mlle. l'Espinasse la tristesse et la dureté de sa condition; car c'étoit peu d'être assujettie à une assiduité perpétuelle auprès d'une femme aveugle et vaporeuse, il falloit, pour vivre avec elle, faire comme elle du jour la nuit et de la nuit le jour, veiller à côté de son lit, et l'endormir en faisant la lecture; travail qui fut mortel à cette jeune fille, naturellement délicate, et dont jamais depuis, sa poitrine épuisée n'a pu se rétablir. Elle y résistoit cependant, lors-

qu'arriva l'incident qui rompit sa chaîne.

Mme. du Défant, après avoir veillé toute la nuit chez elle-même ou chez madame de Luxembourg, qui veilloit comme elle, donnoit tout le jour au sommeil, et n'étoit visible que vers les six heures du soir. Mlle. l'Espinasse, retirée dans sa petite chambre, sur la cour du même couvent, ne se levoit guère qu'une heure avant sa dame; mais cette heure si précieuse, dérobée à son esclavage, étoit employée à recevoir chez elle ses amis personnels, d'Alembert, Chastellux, Turgot, et moi de temps en temps. Or, ces messieurs étoient aussi la compagnie habituelle de Mme. du Défant; mais ils s'oublioient quelquefois chez Mlle. l'Espinasse, et c'étoient des momens qui lui étoient dérobés; aussi ce rendez-vous particulier étoit-il pour elle un mystère; car on prévoyoit bien qu'elle en seroit jalouse. Elle le découvrit; ce ne fut, à l'entendre, rien de moins qu'une trahison. Elle en fit les hauts cris, accusant cette pauvre fille de lui soustraire ses amis, et

déclarant qu'elle ne vouloit plus nourrir ce serpent dans son sein.

Leur séparation fut brusque ; mais Mlle. l'Espinasse ne resta point abandonnée. Tous les amis de Mme. du Défant étoient devenus les siens. Il lui fut facile de leur persuader que la colère de cette femme étoit injuste. Le président Hénault lui-même se déclara pour elle. La duchesse de Luxembourg donna le tort à sa vieille amie, et fit présent d'un meuble complet à Mlle. l'Espinasse, dans le logement qu'elle prit. Enfin, par le duc de Choiseul, on obtint pour elle, du roi, une gratification annuelle qui la mettoit au-dessus du besoin, et les sociétés de Paris les plus distinguées se disputèrent le bonheur de la posséder.

D'Alembert, à qui Mme. du Défant proposa impérieusement l'alternative de rompre avec Mlle. l'Espinasse ou avec elle, n'hésita point, et se livra tout entier à sa jeune amie. Ils demeuroient loin l'un de l'autre ; et quoique dans le mauvais temps, il fut pénible pour d'Alem-

bert de retourner le soir de la rue de Belle-Chasse à la rue Michel-le-Comte, où logeoit sa nourrice, il ne pensoit point à quitter celle-ci. Mais chez elle il tomba malade, et assez dangereusement pour inquiéter Bouvart, son médecin. Sa maladie étoit une de ces fièvres putrides, dont le premier remède est un air libre et pur. Or, son logement chez sa vitrière étoit une petite chambre mal éclairée, mal aérée, avec un lit à tombeau très-étroit. Bouvart nous déclara que l'incommodité de ce logement pouvoit lui être très-funeste. Watelet lui en offrit un dans son hôtel, voisin du boulevard du Temple; il y fut transporté; et Mlle. l'Espinasse, quoiqu'on en pût penser et dire, s'établit sa garde-malade. Personne n'en pensa et n'en dit que du bien.

D'Alembert revint à la vie, et dès-lors consacrant ses jours à celle qui en avoit pris soin, il désira de loger auprès d'elle. Rien de plus innocent que leur intimité: aussi fut-elle respectée; la malignité même ne l'attaqua jamais; et la considé-

ration dont jouissoit Mlle. l'Espinasse, loin d'en souffrir aucune atteinte, n'en fut que plus honorablement et plus hautement établie. Mais cette liaison si pure, et du côté de d'Alembert toujours tendre et inaltérable, ne fut pas pour lui aussi douce, aussi heureuse qu'elle auroit dû l'être.

L'ame ardente et l'imagination romantique de Mlle. l'Espinasse lui firent concevoir le projet de sortir de l'étroite médiocrité où elle craignoit de vieillir. Avec tous les moyens qu'elle avoit de séduire et de plaire, même sans être belle, il lui parut possible que, dans le nombre de ses amis, et même des plus distingués, quelqu'un fut assez épris d'elle pour vouloir l'épouser. Cette ambitieuse espérance, plus d'une fois trompée, ne se rebutoit point; elle changeoit d'objet, toujours plus exaltée et si vive qu'on l'auroit prise pour l'enivrement de l'amour. Par exemple, elle fut un temps si éperdument éprise de ce qu'elle appeloit l'héroïsme et le génie de Guibert, que dans

l'art militaire et le talent d'écrire, elle ne voyoit rien de comparable à lui. Celui-là cependant lui échappa comme les autres. Alors ce fut à la conquête du marquis de Mora, jeune Espagnol d'une haute naissance, qu'elle crut pouvoir aspirer; et en effet, soit amour, soit enthousiasme, ce jeune homme avoit pris pour elle un sentiment passionné. Nous le vîmes plus d'une fois en adoration devant elle, et l'impression qu'elle avoit faite sur cette ame espagnole prenoit un caractère si sérieux, que la famille du marquis se hâta de le rappeler. Mademoiselle l'Espinasse, contrariée dans ses désirs, n'étoit plus la même avec d'Alembert, et non-seulement il en essuyoit des froideurs, mais souvent des humeurs chagrines pleines d'aigreur et d'amertume. Il dévoroit ses peines et n'en gémissoit qu'avec moi. Le malheureux! tels étoient pour elle son dévouement et son obéissance, qu'en l'absence de M. de Mora, c'étoit lui qui dès le matin alloit quérir ses lettres à la poste, et les lui apportoit à

son réveil. Enfin le jeune Espagnol étant tombé malade dans sa patrie, et sa famille n'attendant que sa convalescence pour le marier convenablement, Mlle. l'Espinasse imagina de faire prononcer par un médecin de Paris, que le climat de l'Espagne lui seroit mortel ; que si on vouloit lui sauver la vie, il falloit qu'on le renvoyât respirer l'air de la France ; et cette consultation, dictée par Mlle. l'Espinasse, ce fut d'Alembert qui l'obtint de Lorry, son ami intime, et l'un des plus célèbres médecins de Paris. L'autorité de Lorry, appuyée par le malade, eut en Espagne tout son effet. On laissa partir le jeune homme ; il mourut en chemin, et le chagrin profond qu'en ressentit Mlle. l'Espinasse, achevant de détruire cette frêle machine que son ame avoit ruinée, la précipita dans le tombeau.

D'Alembert fut inconsolable de sa perte. Ce fut alors qu'il vint comme s'ensevelir dans le logement qu'il avoit au Louvre. J'ai dit ailleurs comme il y passa le reste de sa vie. Il se plaignoit sou-

vent à moi de la funeste solitude où il croyoit être tombé. Inutilement je lui rappelois ce qu'il m'avoit tant dit lui-même, du changement de son amie. « Oui, me répondoit-il, elle étoit changée, mais je ne l'étois pas; elle ne vivoit plus pour moi, mais je vivois toujours pour elle. Depuis qu'elle n'est plus, je ne sais plus pourquoi je vis. Ah! que n'ai-je à souffrir encore ces momens d'amertume qu'elle savoit si bien adoucir et faire oublier! Souvenez-vous des heureuses soirées que nous passions ensemble. A présent que me reste-t-il? Au lieu d'elle, en rentrant chez moi, je ne vais plus retrouver que son ombre. Ce logement du Louvre est lui-même un tombeau où je n'entre qu'avec effroi ».

Je résume ici en substance les conversations que nous avions ensemble en nous promenant seuls le soir aux Tuileries; et je demande si c'est là le langage d'un homme à qui la nature auroit refusé la sensibilité du cœur?

Bien plus heureux que lui, je vivois au milieu

milieu des femmes les plus séduisantes, sans tenir à aucune par les liens de l'esclavage. Ni la jolie et piquante Filleul, ni l'ingénue et belle Séran, ni l'éblouissante Villaumont, ni aucune de celles avec qui je me plaisois le plus, ne troubloit mon repos. Comme je savois bien qu'elles ne pensoient pas à moi, je n'avois ni la simplicité, ni la fatuité de penser à elles. J'aurois pu dire comme Atys, et avec plus de sincérité :

J'aime les roses nouvelles ;
J'aime à les voir s'embellir :
Sans leurs épines cruelles,
J'aimerois à les cueillir.

Ce qui me ravissoit en elles, c'étoient les grâces de leur esprit, la mobilité de leur imagination, le tour facile et naturel de leurs idées et de leur langage, et une certaine délicatesse de pensée et de sentiment, qui, comme celle de leur physionomie, semble réservée à leur sexe. Leurs entretiens étoient une école pour moi, non moins utile qu'agréable ; et au-

tant qu'il m'étoit possible, je profitois de leurs leçons. Celui qui ne veut écrire qu'avec précision, énergie et vigueur, peut ne vivre qu'avec des hommes. Mais celui qui veut, dans son style, avoir de la souplesse, de l'aménité, du liant, et ce je ne sais quoi qu'on appelle du charme, fera très-bien, je crois, de vivre avec des femmes. Lorsque je lis que Périclès sacrifioit tous les matins aux grâces, ce que j'entends par-là, c'est que tous les jours Périclès déjeûnoit avec Aspasie.

Cependant, quelque intéressante que fût pour moi, du côté de l'esprit, la société de ces femmes aimables, elle ne me faisoit pas négliger d'aller fortifier mon ame, élever, étendre, aggrandir ma pensée et la féconder dans une société d'hommes dont l'esprit pénétroit le mien et de chaleur et de lumière. La maison du baron d'Holbach, et depuis quelque temps celle d'Helvétius, étoit le rendez-vous de cette société composée en partie de la fleur des convives de Mme. Geoffrin, et

en partie de quelques têtes que madame Geoffrin avoit trouvées trop hardies et trop hasardeuses pour être admises à ses dîners. Elle estimoit le baron d'Holbach, elle aimoit Diderot, mais à la sourdine, et sans se commettre pour eux. Il est vrai qu'elle avoit admis et comme adopté Helvétius, mais jeune encore, avant qu'il eût fait des folies.

Je n'ai jamais bien su pourquoi d'Alembert se tint éloigné de la société dont je parle. Lui et Diderot, associés de travaux et de gloire dans l'entreprise de *l'Encyclopédie*, avoient été d'abord cordialement unis; mais ils ne l'étoient plus; ils parloient l'un de l'autre avec beaucoup d'estime, mais ils ne vivoient point ensemble, et ne se voyoient presque plus. Je n'ai jamais osé leur en demander la raison.

Jean-Jacques Rousseau et Buffon furent d'abord quelque temps de cette société philosophique. Mais l'un rompit ouvertement; l'autre, avec plus de ménagement et d'adresse, se retira et se tint

à l'écart. Pour ceux-ci, je crois bien savoir quel fut le système de leur conduite.

Buffon, avec le cabinet du roi et son histoire naturelle, se sentoit assez fort pour se donner une existence considérable. Il voyoit que l'école encyclopédique étoit en défaveur à la cour et dans l'esprit du roi ; il craignit d'être enveloppé dans le commun naufrage ; et pour voguer à pleine voile, ou du moins pour louvoyer seul prudemment parmi les écueils, il aima mieux avoir à soi sa barque libre et détachée. On ne lui en sut pas mauvais gré. Mais sa retraite avoit encore une autre cause.

Buffon, environné chez lui de complaisans et de flatteurs, et accoutumé à une déférence obséquieuse pour ses idées systématiques, étoit quelquefois désagréablement surpris de trouver parmi nous moins de révérence et de docilité. Je le voyois s'en aller mécontent des contrariétés qu'il avoit essuyées. Avec un mérite incontestable, il avoit un orgueil et

une présomption égale au moins à son mérite. Gâté par l'adulation, et placé par la multitude dans la classe de nos grands hommes, il avoit le chagrin de voir que les mathématiciens, les chimistes, les astronomes, ne lui accordoient qu'un rang très-inférieur parmi eux ; que les naturalistes eux-mêmes étoient peu disposés à le mettre à leur tête, et que, parmi les gens de lettres, il n'obtenoit que le mince éloge d'écrivain élégant et de grand coloriste. Quelques-uns même lui reprochoient d'avoir fastueusement écrit dans un genre qui ne vouloit qu'un style simple et naturel. Je me souviens qu'une de ses amies m'ayant demandé comment je parlerois de lui, s'il m'arrivoit d'avoir à faire son éloge funèbre à l'académie française, je répondis que je lui donnerois une place distinguée parmi les poëtes du genre descriptif ; façon de le louer dont elle ne fut pas contente.

Buffon, mal à son aise avec ses pairs, s'enferma donc chez lui avec des com-

mensaux ignorans et serviles, n'allant plus ni à l'une, ni à l'autre académie, et travaillant à part sa fortune chez les ministres, et sa réputation dans les cours étrangères, d'où, en échange de ses ouvrages, il recevoit de beaux présens; mais du moins son paisible orgueil ne faisoit du mal à personne. Il n'en fut pas de même de celui de Rousseau.

Après le succès qu'avoient eu dans de jeunes têtes, ses deux ouvrages couronnés à Dijon, Rousseau prévoyant qu'avec des paradoxes colorés de son style, animés de son éloquence, il lui seroit facile d'entraîner après lui une foule d'enthousiastes, conçut l'ambition de faire secte; et au lieu d'être simple associé à l'école philosophique, il voulut être chef et professeur unique d'une école qui fût à lui; mais en se retirant de notre société, comme Buffon, sans querelle et sans bruit, il n'eût pas rempli son objet. Il avoit essayé, pour attirer la foule, de se donner un air de philosophe antique; d'abord en vieille redingotte, puis en

habit d'Arménien, il se montroit à l'opéra, dans les cafés, aux promenades; mais ni sa petite perruque sale et son bâton de Diogène, ni son bonnet fourré, n'arrêtoient les passans. Il lui falloit un coup d'éclat pour avertir les ennemis des gens de lettres, et singulièrement de ceux qui étoient notés du nom de philosophes, que J. J. Rousseau avoit fait divorce avec eux. Cette rupture lui attireroit une foule de partisans; et il avoit bien calculé que les prêtres seroient du nombre. Ce fut donc peu pour lui de se séparer de Diderot et de ses amis, il leur dit des injures; et par un trait de calomnie lancé contre Diderot, il donna le signal de la guerre qu'il leur déclaroit en partant.

Cependant leur société, consolée de cette perte, et peu sensible à l'ingratitude dont Rousseau faisoit profession, trouvoit en elle-même les plaisirs les plus doux que puissent procurer la liberté de la pensée et le commerce des esprits. Nous n'étions plus menés et retenus à la lisière, comme

chez Mme. Geoffrin. Mais cette liberté n'étoit pas la licence, et il est des objets révérés et inviolables qui jamais n'y étoient soumis au débat des opinions. Dieu, la vertu, les saintes lois de la morale naturelle n'y furent jamais mis en doute, du moins en ma présence; c'est ce que je puis attester. La carrière ne laissoit pas d'être encore assez vaste; et à l'essor qu'y prenoient les esprits, je croyois quelquefois entendre les disciples de Pythagore ou de Platon. C'étoit là que Galiani étoit quelquefois étonnant par l'originalité de ses idées, et par le tour adroit, singulier, imprévu, dont il en amenoit le développement; c'étoit là que le chimiste Roux nous révéloit, en homme de génie, les mystères de la nature; c'étoit là que le baron d'Holbach, qui avoit tout lu et qui n'avoit jamais rien oublié d'intéressant, versoit abondamment les richesses de sa mémoire; c'étoit là sur-tout qu'avec sa douce et persuasive éloquence, et son visage étincelant du feu de l'inspiration, Diderot répandoit sa

lumière dans tous les esprits, sa chaleur dans toutes les ames. Qui n'a connu Diderot que dans ses écrits ne l'a point connu. Ses systêmes sur l'art d'écrire altéroient son beau naturel. Lorsqu'en parlant il s'animoit, et que laissant couler de source l'abondance de ses pensées, il oublioit ses théories et se laissoit aller à l'impulsion du moment; c'étoit alors qu'il étoit ravissant. Dans ses écrits, il ne sut jamais former un tout ensemble : cette première opération qui ordonne et met tout à sa place, étoit pour lui trop lente et trop pénible. Il écrivoit de verve avant d'avoir rien médité : aussi a-t-il écrit de belles pages, comme il disoit lui-même; mais il n'a jamais fait un livre. Or ce défaut d'ensemble disparoissoit dans le cours libre et varié de la conversation.

L'un des beaux momens de Diderot, c'étoit lorsqu'un auteur le consultoit sur son ouvrage. Si le sujet en valoit la peine, il falloit le voir s'en saisir, le pénétrer, et d'un coup-d'œil découvrir de quelles richesses et de quelles beautés il étoit sus-

ceptible. S'il s'appercevoit que l'auteur remplît mal son objet, au lieu d'écouter la lecture, il faisoit dans sa tête ce que l'auteur avoit manqué. Etoit-ce une pièce de théâtre? il y jetoit des scènes, des incidens nouveaux, des traits de caractère; et croyant avoir entendu ce qu'il avoit rêvé, il nous vantoit l'ouvrage qu'on venoit de lui lire, et dans lequel, lorsqu'il voyoit le jour, nous ne retrouvions presque rien de ce qu'il en avoit cité. En général, et dans toutes les branches des connoissances humaines, tout lui étoit si familier et si présent qu'il sembloit toujours préparé à ce qu'on avoit à lui dire, et ses apperçus les plus soudains étoient comme les résultats d'une étude récente, ou d'une longue méditation.

Cet homme, l'un des plus éclairés du siècle, étoit encore l'un des plus aimables; et sur ce qui touchoit à la bonté morale, lorsqu'il en parloit d'abondance, je ne puis exprimer quel charme avoit en lui l'éloquence du sentiment. Toute son ame

étoit dans ses yeux, sur ses lèvres. Jamais physionomie n'a mieux peint la bonté du cœur.

Je ne vous parle point de ceux de nos amis que vous venez de voir sous l'œil de Mme. Geoffrin, et soumis à sa discipline. Chez le baron d'Holbach et chez Helvétius, ils étoient à leur aise, et d'autant plus aimables ; car l'esprit, dans ses mouvemens, ne peut bien déployer et sa force et sa grâce que lorsqu'il n'a rien qui le gêne ; et là il ressembloit au coursier de Virgile :

Qualis ubi, abruptis, fugit præsepia, vinclis,
Tandem liber equus : campoque potitus aperto ....
Æmicat, arrectis que fremit cervicibus altè,
Luxurians.

Vous devez comprendre combien il étoit doux pour moi de faire deux ou trois fois la semaine d'excellens dîners en aussi bonne compagnie : nous nous en trouvions tous si bien que lorsque ve-

noient les beaux jours, nous entremêlions ces dîners de promenades philosophiques en pique-nique, dans les environs de Paris, sur les bords de la Seine; car le régal de ces jours-là étoit une ample matelote, et nous parcourions tour-à-tour les endroits renommés pour être les mieux pourvus en beau poisson. C'étoit le plus souvent Saint-Cloud : nous y descendions le matin en bâteau, respirant l'air de la rivière; et nous en revenions le soir à travers le bois de Boulogne. Vous croyez bien que dans ces promenades la conversation languissoit rarement.

Une fois m'étant trouvé seul quelques minutes avec Diderot, à propos de la lettre à d'Alembert sur les spectacles, je lui témoignai mon indignation de la note que Rousseau avoit mise à la préface de cette lettre; c'étoit comme un coup de stilet dont il avoit frappé Diderot. Voici le texte de la lettre.

« J'avois un Aristarque sévère et judi-
» cieux; je ne l'ai plus, je n'en veux

» plus, et il manque bien plus encore à
» mon cœur qu'à mes écrits ».

Voici la note qu'il avoit attachée au texte :

Si vous avez tiré l'épée contre votre ami, n'en désespérez pas; car il y a moyen de revenir vers votre ami. Si vous l'avez attristé par vos paroles, ne craignez rien; il est possible encore de vous réconcilier avec lui. Mais pour l'outrage, le reproche injurieux, la révélation du secret, et la plaie faite à son cœur en trahison, point de grâce à ses yeux; il s'éloignera sans retour. Ecclésiast. XXII. 26. 27.

Tout le monde savoit que c'étoit à Diderot que s'adressoit cette note infamante, et bien des gens croyoient qu'il l'avoit méritée, puisqu'il ne la réfutoit pas.

« Jamais, lui dis-je, entre vous et Rousseau mon opinion ne sera en balance : je vous connois, et je crois le connoître. Mais dites-moi par quelle rage

et sur quel prétexte il vous a si cruellement outragé. — Retirons-nous, me dit-il, dans cette allée solitaire : là, je vous confierai ce que je ne dépose que dans le sein de mes amis ».

Fin du Tome second.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

LIVRE CINQUIEME.

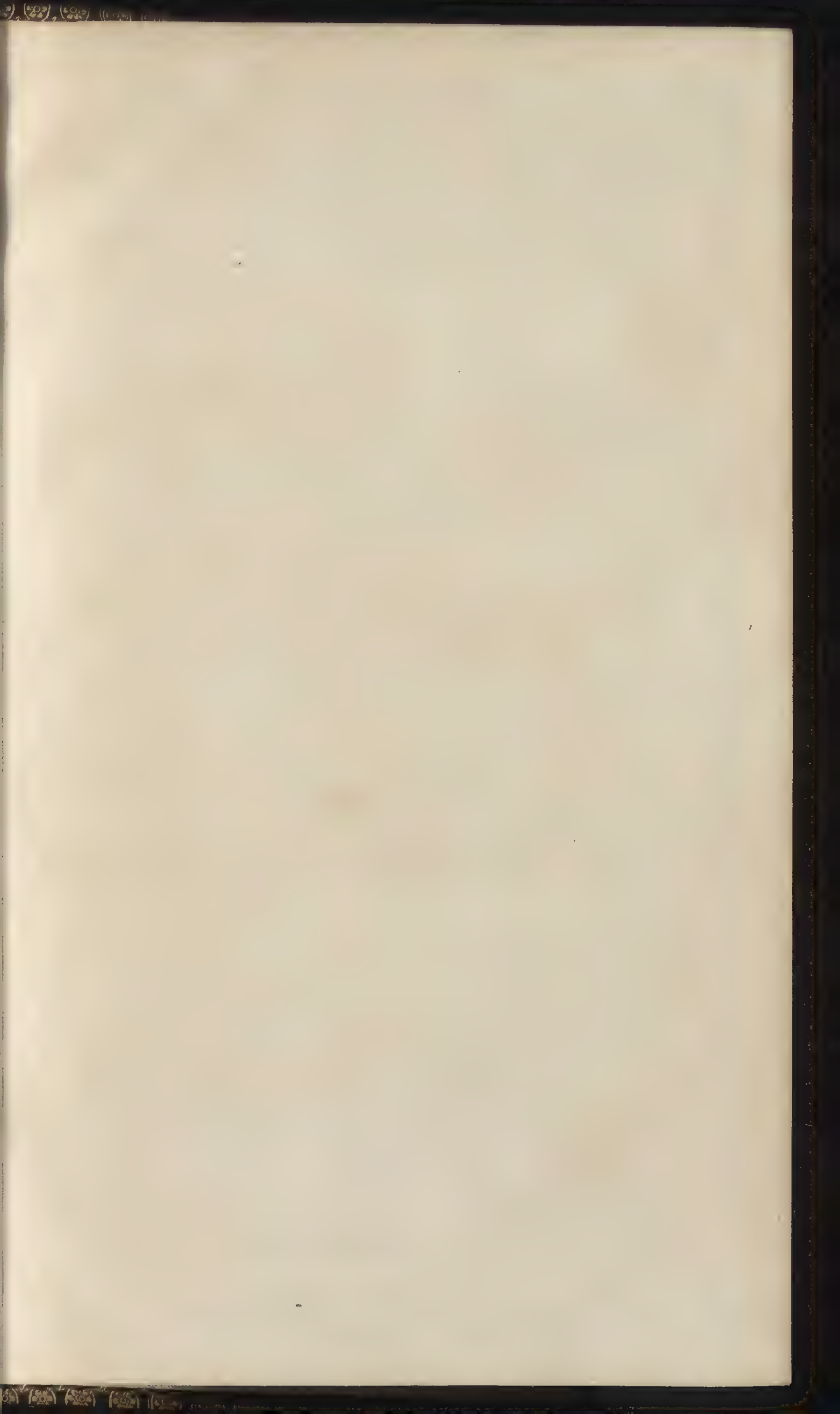
L'auteur

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

Fin de la table du second volume.

De l'imprimerie de XHROUET, rue des Moineaux, n°. 423.






SPECIAL
85-B
121
V.2
THE J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY

